

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

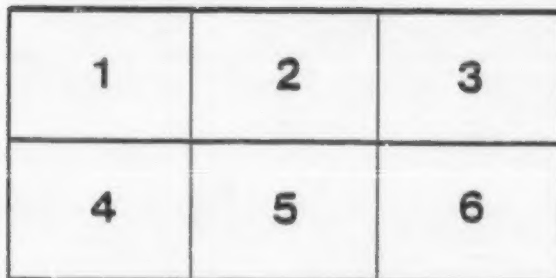
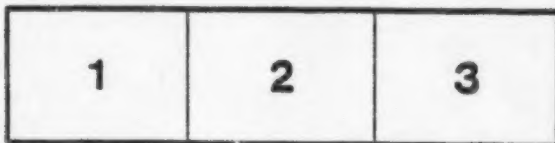
Memorial University, Saint John's, Nfld., which holds a photocopy of the original belonging to the Harvard University Library, Cambridge, Mass.

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ➡ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▼ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

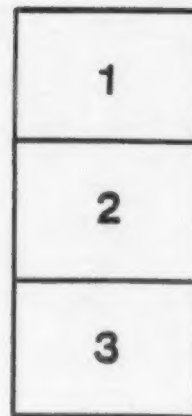
Memorial University, Saint John's, Terre-Neuve possède une photoreproduction de la copie originale de "Harvard University Library, Cambridge, Mass."

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ➡ signifie "A SUIVRE", le symbole ▼ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.







I wish  
with No  
by New  
New Ho

13



Nfld.

BV

2815

L2

M4

1863

C.1

HISTOIRE  
DE  
L'ÉVANGÉLISATION  
DES LAPONS

*Photocopy of an original  
in the Harvard University  
Library*





I wish  
with No  
by New  
New H

13

S

---

IMPRIMERIE DE DUBUISSON ET C<sup>e</sup>, RUE COQ-HERON, 5.

---

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES DU DIMANCHE.

---

HISTOIRE  
DE  
**L'ÉVANGÉLISATION**  
**DES LAPONS**

PAR A. MEYLAN, PASTEUR

SEPTIÈME NOUVEAU SÉRIE DE COLLEGE

L'Évangile est annoncé aux païens  
(MATTH. XI, 5.)

SUITE DE

**L'ÉVANGILE AU LABRADOR**

---

PARIS

SOCIÉTÉ DES ÉCOLES DU DIMANCHE

A L'AGENCE : 4, RUE NEUVE-ROQUEPINE (BOULEVARD MALESHERBES)

1863





I will  
with N  
by Ne  
New H

1

Scan 3507.6

v



Morse Tarned



HISTOIRE  
DE  
L'ÉVANGÉLISATION  
DES LAPONS <sup>(1)</sup>

---

CHAPITRE PREMIER

DESCRIPTION DE LA LAPONIE ET MŒURS DE SES HABITANTS.

Dans la partie septentrionale de la presqu'île de Scandinavie, il existe une population qui se distingue par l'extérieur, les occupations et les

(1) Nous avons surtout puisé, pour la composition de notre travail, dans deux publications allemandes, dont nous traduisons les titres : *La Mission parmi les Lapons finnois jusqu'en 1726*, et *La Vie du premier apôtre des Finnois norvégiens, Thomas de Westen*, par André Gottlob-Rudelbach, pasteur.

(*La mission parmi les Lapons, Magazine des missions évangéliques, numéro de décembre, 1857.*)





mœurs, des habitants du reste de l'Europe ; nous voulons parler des Lapons. Chacun sait que cette presqu'île est partagée en deux parties inégales par les Alpes scandinaves, qui s'étendent du Cap-Nord au sud de la Norwége et de la Suède. Le point le plus élevé de cette chaîne, qui envoie de nombreux rameaux à l'est et à l'ouest, est le mont Sneehoetta (ou bonnet de neige), haut d'environ 2,548 mètres (8,500 pieds) ; il est situé vers le milieu de la presqu'île. La partie de la montagne qui, de ce point, se dirige vers le nord, porte le nom de monts Kioelen. C'est là qu'habitent les Lapons de la montagne, tandis que d'autres Lapons demeurent dans les plaines du nord de la Suède, de la Norwége et de la Russie, et même dans les îles de la Mer du Nord voisines du continent.

Les monts Kioelen, habités par les Lapons de la montagne, forment un immense massif, d'un aspect grandiose et sauvage, qui rappelle les Alpes de la Suisse. Ce sont des rochers escarpés, des cols élevés, des monts neigeux, des avalanches, des cataractes de 700 à 2,000 pieds de haut, enfin de vastes glaciers qui descendent à l'est, dans les vallées, jusqu'aux champs cultivés, et à l'ouest jusqu'à la mer. Cependant les Alpes scandinaves diffèrent des montagnes de la Suisse, en ce qu'elles n'ont pas, comme celles-ci, des dents, des aiguilles, des pics élevés : ce sont plutôt des masses gigantesques et ondoyantes, sillonnées de nombreuses vallées, et dominées çà et là par des som-

mets dont l'aspect rappelle la quille d'un vaisseau renversé; mais parfois aussi, des cônes et des pyramides couverts de glaces s'élèvent dans les airs.

Les pentes de la montagne, du côté de l'est, sont couvertes de magnifiques forêts, qui s'étendent au loin dans la plaine, parfois même jusqu'au golfe de Bothnie. De nombreuses rivières descendent de la montagne, tantôt se précipitant en cascades mugissantes ou en torrents impétueux, et tantôt coulant paisiblement vers la mer. De grands et nombreux lacs, de vastes marais, des champs cultivés occupent alternativement la partie de la plaine qui est dépourvue de forêts.

Dans le sud de la Laponie, le plus long jour ne dure que vingt-quatre heures, tandis qu'au nord, le soleil reste près de trois mois sur l'horizon. A un long hiver succède un court mais brillant été, qui dure environ dix semaines, et pendant lequel on éprouve parfois de grandes chaleurs. La végétation se développe avec une incroyable rapidité. Ces chauds et longs jours d'été suffisent pour faire mûrir, dans les lieux les plus favorisés, le blé et l'avoine, ainsi que la cerise, la pomme, la poire et la prune. Mais ces fruits n'existent pas pour les Lapons, qui passent l'été à la montagne avec leurs troupeaux de rennes, et qui ne redescendent dans la plaine qu'à l'entrée de l'hiver, quand la neige commence à couvrir le sol. Le lichen, qui abonde dans les forêts, est la seule plante dont profite le Lapon de la montagne, quand il séjourne dans la





plaine. Dans la partie la plus septentrionale de la Laponie, on cultive encore l'orge, la pomme de terre, le chou et la rave. Enfin l'on trouve dans ces froides régions, au milieu de l'été, les plus belles fleurs de nos jardins. La montagne ne produit qu'un petit nombre de plantes; cependant le lichen, le bouleau, le pin, l'aune et quelques autres végétaux utiles se rencontrent à une grande élévation.

Les Lapons paraissent appartenir à la race mongole. Ils sont de petite taille et n'ont pas plus de quatre pieds ou quatre pieds et demi de haut. Ils ont le visage large, pâle et aplati, les pommettes des joues saillantes, la barbe rare et les cheveux jaune foncé. Le genre de vie de ce peuple est bien digne de notre intérêt. Mais pour décrire ses usages il est d'abord nécessaire de faire connaître l'animal que Dieu lui a donné comme compagnon, et sans lequel le pauvre Lapon ne pourrait vivre au milieu des solitudes de la zone glaciale.

Le renne a la figure du cerf, mais il est plus gros, plus fort et moins élégant. Son cou épais et court, ses fortes épaules, ses reins musculeux le rendent particulièrement propre à traîner de lourds fardeaux. Cet animal a les pieds larges et plats, plus courts, mais plus gros que ceux du cerf. Il a le sabot fendu en deux comme celui du bœuf. Quand il marche, le mouvement des jointures de ses pieds produit une espèce de claquement qui s'entend à une certaine distance. La tête du renne



est armée de deux cornes rameuses et fort élégantes ; les femelles en sont pourvues comme les mâles. Ces bois leur sont nécessaires pour gratter la neige sous laquelle ils trouvent les lichens qui leur servent de nourriture. Les cornes leur tombent au printemps, et repoussent promptement ; en sept ou huit semaines, elles acquièrent leurs dimensions ordinaires. La couleur du peli qui est extrêmement serré, est d'un gris cendré, un peu fauve, excepté sous le ventre et sur les côtés et les épaules, où il est blanchâtre ; elle varie d'ailleurs selon les saisons. Le renne a de longs poils qui pendent sur le cou, et assez semblables à ceux des boucs et des chèvres. Il vit environ dix ans, et acquiert son plein développement à l'âge de quatre ans. En été, il mange avidement, sur la montagne, la bruyère, les feuilles du bouleau et du peuplier, ainsi que l'herbe et les pousses tendres de quelques arbustes. Mais en hiver il se nourrit exclusivement des lichens que la Providence a répandus en grande abondance dans cette contrée si froide et si stérile. Le lichen qui sert de pâture au renne est une espèce de mousse d'un vert blanchâtre, longue d'environ trois pouces, et qui renferme, malgré sa chétive apparence, une grande quantité de matière nutritive.

Les rennes sont farouches de leur nature, mais les Lapons ont trouvé le moyen de les apprivoiser. Ils sont aussi d'une grande force, et courent avec une extrême rapidité. En effet, l'un de ces animaux,





attelé à un traîneau, peut faire plus de cinq lieues à l'heure, avec une charge de cinquante quintaux.

Le renne, pourvu d'un poil très dense en vue du climat glacé qu'il habite, souffre beaucoup de la chaleur. Aussi recherche-t-il, dans les jours chauds de l'été, le sommet des montagnes et la brise fraîche. Il ne pourrait d'ailleurs pas habiter la plaine en été, à cause des taons qui y abondent, et dont il redoute extrêmement la piqure. Les hommes et les animaux ont à se défendre, sur les hauteurs, contre des essaims de cousins. On allume de grands feux, afin que les rennes puissent mettre leurs têtes dans la fumée, pour se mettre à l'abri de ces insectes. Les Lapons s'en préservent en s'enduisant les parties du corps découvertes avec du goudron. Chaque année, au mois d'avril, les rennes sont atteints d'une maladie qui les tourmente beaucoup : ce sont des vers qui s'engendrent sous la peau, dans leur dos, et qui en sortent aussitôt qu'ils ont pris vie. Si l'on tue un renne dans ce temps-là, la peau est percée d'une multitude de trous et n'est bonne à rien. La chair du renne est excellente, et forme une précieuse ressource pour les Lapons. Les femelles ne portent, pour l'ordinaire, qu'un faon à la fois; leur lait est gras, d'un goût exquis et très nourrissant. Tel est l'animal qui fournit à son propriétaire la nourriture et le vêtement, et qui joue un rôle si important dans la vie du Lapon.

Les habitants de la Laponie ne connaissent pas l'usage du linge, qui nous paraît si indispensable. Leur habillement d'hiver se compose d'abord d'une robe de peau, dont le poil est tourné en dehors et qui descend jusqu'au-dessous des genoux ; elle est tenue par une large ceinture de cuir ; puis de deux longues jambières, également de peau, venant s'adapter sur les chevilles à des socques bien fourrés ou remplis d'herbe sèche et douce, et enfin d'un capuchon couvrant la tête et les épaules, et perce seulement d'une ouverture pour les yeux. Ce vêtement, fait avec ampleur, est porté par les femmes comme par les hommes. Les Lapons dorment dans ce costume, et se couchent même en plein air sur la neige. En été, ils portent un habillement semblable à celui d'hiver, mais fait d'une grossière étoffe de laine ; ils appellent ce costume d'été *wadmal*.

La construction de la demeure d'une famille laponne n'exige ni beaucoup de travail ni beaucoup de soin. On plante quelques pieux en terre, sur lesquels on place des lambeaux de *wadmal*, qu'on recouvre de peaux de rennes, en ayant soin de ménager pour l'entrée une ouverture à l'un des côtés ; cette ouverture est fermée au moyen d'une pièce d'étoffe fixée par le haut, afin d'intercepter l'air extérieur ; puis on étend dans l'intérieur, en guise de tapis, quelques branches de bouleau garnies de feuilles, et la maison est prête à recevoir ses habitants. Les huttes des Lapons





ont rarement plus de 6 pieds de haut, et de 15 à 18 pieds de circonférence. Le père, la mère et les enfants se pressent dans cette étroite enceinte, où doivent aussi trouver place quelques ustensiles de ménage, tels que des pots de fer, des écuelles et des cuillers, ainsi que des assiettes en bois. Il ne faut pas oublier les chiens qui font en quelque sorte partie de la famille, et qui sont les fidèles gardiens des troupeaux; ils couchent sur leurs maîtres ou à côté d'eux. Il y en a quelquefois jusqu'à 20 dans la même hutte ou à l'entour.

Quelques pierres placées au milieu de la tente servent de foyer. Une partie de la fumée s'échappe par l'entrée, tandis que le reste forme un épais brouillard, à travers lequel on peut à peine se reconnaître l'un l'autre. À côté de la hutte qui leur sert d'habitation, les Lapons construisent une seconde tente destinée à serrer leurs provisions.

La nourriture des Lapons est très simple et très frugale en été: le lait de renne et quelques petits fruits, tels que l'airelle et la mûre sauvage en font presque tous les apprêts. Ils emploient une partie du lait de leurs troupeaux à faire des *lomes*; c'est une espèce de fromage de la largeur d'une petite assiette, et d'un demi-pouce d'épaisseur. Ils échangent volontiers ce produit de leurs rennes et de leur industrie contre des marchandises. Le petit-lait est employé à la place de lait; quelquefois aussi on s'en sert pour faire, avec des



airelles que l'on cuit dedans, une espèce de confiture fort goûtée des Lapons.

Toute la fortune des Lapons consiste dans leurs rennes. Un père de famille qui possède un troupeau de 300 à 500 têtes peut vivre modestement avec les siens. Celui qui n'en a que 200 vit dans la gêne. Avec 100 rennes au moins, un homme est pauvre et ne peut absolument pas entretenir une famille; il est alors obligé de joindre son petit troupeau à celui d'un voisin plus aisé, et de le servir comme domestique, en échange de sa nourriture et de son vêtement. Mais le propriétaire d'un troupeau de 1,000 rennes est très riche, et passe pour un grand seigneur parmi les Lapons.

La vie de ce pauvre peuple offre aussi, du moins en été, des scènes intéressantes. Rien n'est plus pittoresque que la vue d'un troupeau qu'on rassemble, vers le soir, autour de la tente, pour traire. Les rennes paissent paisiblement sur les hauteurs environnantes. Tout à coup les chiens s'élancent en aboyant, et les chassent devant eux. Les rennes exécutent les mouvements les plus variés : ils courent et sautent, puis s'arrêtent immobiles. Rien n'est plus élégant que la marche légère et rapide de cet animal. Arrivés auprès de la tente, les rennes se reposent en prenant leurs ébats; les uns jouent entre eux avec leurs bois larges et branchus, tandis que d'autres se disputent une touffe de lichen. Voici des jeunes filles qui arrivent pour traire, avec un vase à la main.





Les jeunes gens passent une corde d'écorce autour des bois des rennes qu'il faut traire, et qui regimbent ordinairement jusqu'à ce qu'au milieu de résistances diverses de la part de ces animaux cette opération soit terminée. Ensuite, tout le troupeau se couche, et une parfaite tranquillité succède au mouvement et à l'agitation qui régnaient tout à l'heure autour de la tente. On comprend que la vie des Lapons ait aussi des charmes en été.

Mais l'hiver amène un grand changement dans le genre de vie de ce peuple. D'abord sa nourriture est beaucoup plus succulente : au lieu de laitage et de petits fruits de la montagne, les Lapons mangent la chair des rennes qu'ils tuent, et qui sont gras en hiver. Celui qui possède un troupeau de 500 bêtes peut en tuer une chaque semaine, et même deux si la famille est nombreuse. On coupe la viande en petits morceaux, puis on la fait cuire dans des pots. Quand elle est cuite, on obtient un bouillon épais, mêlé de viande et très nourrissant, que le père distribue à chaque membre de sa famille dans des écuelles de bois. Les Lapons mangent aussi en hiver le fromage qu'ils ont préparé l'été; plusieurs joignent à ces deux mets le lait qu'ils ont fait geler pendant qu'ils travaient, et s'en régalaient surtout dans les occasions particulières.

D'un autre côté, l'hiver, avec ses rigueurs et ses longues nuits, est une saison redoutable pour les

Lapons. Ce n'est qu'au prix de bien des dangers et des souffrances qu'ils jouissent d'une meilleure nourriture qu'en été. A mesure que le froid et la neige remplacent les chaleurs de l'été sur la montagne, les habitants de ces régions élevées sont contraints de descendre dans la plaine, où le climat est moins rigoureux. Mais l'abondance de la neige et la violence des vents produisent souvent de terribles tempêtes; les Lapons n'ont alors d'autre refuge que les forêts. Et comme leurs troupeaux doivent trouver leur pâture sous la neige, ils sont obligés de se transporter d'un lieu à l'autre, et de mener en hiver la même vie nomade qu'en été. Pour nous faire une juste idée du genre de vie de ce peuple, dans la mauvaise saison, suivons par la pensée un groupe de familles laponnes dans une de leurs migrations.

On lève la tente : les peaux et les haillons qui en forment la couverture sont emballés et placés, avec les pieux, sur le dos d'un renne. On met dans des corbeilles les fromages et les autres provisions, ainsi que les ustensiles de ménage. Puis ces corbeilles, couvertes de peaux et d'écorce de bouleau et bien ficelées, sont chargées sur des rennes. Chaque bête de somme en porte deux, qui pendent de chaque côté de l'animal, et qui se font contre-poids l'une à l'autre. Quelquefois l'une des corbeilles est remplacée par un berceau dans lequel est un petit enfant. Ce berceau, qui a





la forme d'un traîneau, est garni intérieurement d'herbes sèches ou fourré avec la peau délicate d'une jeune renne. La tête de l'enfant est aussi couverte d'une bonne peau. Quand tout est prêt, on donne le signal du départ. La famille est ordinairement à pied. Quelques-uns de ses membres, avec les bêtes chargées du mobilier, forment l'avant-garde, puis vient le troupeau; l'arrière-garde se compose du reste de la famille et des chiens.

Ces voyages au milieu des neiges sont fréquemment accompagnés d'incidents pénibles et quelquefois d'accidents fâcheux : tantôt c'est un renne qui s'écarte du troupeau, et qu'il faut retrouver; tantôt c'est une troupe de loups qui attaquent à l'improviste les rennes constants et inoffensifs. Parfois la caravane, au milieu des brouillards ou surprise par la nuit, perd le chemin et s'égare. Ne pouvant reconnaître les lieux, elle arrive au bord d'un précipice : il faut alors rebrousser chemin et perdre beaucoup de temps pour se retrouver. Mais voici un danger plus redoutable pour nos voyageurs : c'est un affreux tourbillon de neige qui leur permet à peine de se voir l'un l'autre. S'ils se trouvent dans le voisinage de quelque rocher qui puisse lui servir d'abri, tout va bien. Les Lapons dressent la tente pour eux et leurs chiens, et abandonnent les rennes à leur instinct naturel. Mais si la tourmente les surprend dans un endroit ouvert et privé de tout abri, leur situation est des plus dangereuses : gens



et bêtes sont alors menacés d'être engloutis sous la neige.

Cependant ce Dieu dont la providence veille sur toutes ses créatures, a aussi préparé quelques adoucissements pour les pauvres habitants de ces régions inhospitalières. Les longues nuits de la zone polaire sont souvent éclairées, pendant des semaines entières, par la douce lumière de la lune ou par de brillantes aurores boréales. D'un autre côté, le renne est doué d'un instinct si sûr, qu'il sert souvent de guide à son maître et le sauve de bien des dangers. Aussi, dans bien des cas, le Lapon se fie plus à l'instinct de cet animal qu'à lui-même.

Lorsque les migrations d'hiver sont terminées, et que la chaleur du soleil ramène le printemps, ou plutôt l'été, une activité d'un nouveau genre se remarque dans les tentes des Lapons. Ils s'apprêtent à mener dans les villes de la plaine ou de la côte les divers objets de commerce qu'ils ont soigneusement conservés et préparés pendant l'hiver : ce sont principalement les peaux et les bois des rennes dont ils se sont nourris, puis des fourrures de martre et de renard et quelques peaux d'ours ; et enfin les poules sauvages qu'ils ont prises ou tuées. Tandis que sa femme et ses enfants se préparent, au commencement de juin, à quitter les retraites d'hiver pour regagner la montagne, le chef de famille, aidé d'un domestique ou d'un voisin, emballe ses marchandises et les charge sur un tra-





neau en forme de canot, de 8 à 10 pieds de long, et destiné à cet usage. Il se place lui-même dans un autre traîneau attelé, comme le premier, de plusieurs rennes, et part avec la rapidité de ces coursiers légers pour le marché d'une ville voisine. Après avoir échangé ses diverses marchandises contre de l'étoffe grossière, de la farine, de la poudre, du tabac et des ustensiles, il se hâte de retourner vers les siens, qui ont déjà regagné, avec les troupeaux, les pâturages d'été.

Les Lapons étaient autrefois maîtres de la moitié septentrionale de la presqu'île scandinave, et y menaient librement leur vie nomade. Mais des peuples de race germanique, les Suédois et les Norwégiens, étant venus du sud, envahirent les plaines de l'est et les côtes de l'ouest, et s'y établirent en qualité de colons. Ils s'emparèrent de toutes les terres propres à l'agriculture, et chassèrent ainsi les Lapons vers la montagne et dans les régions glacées du nord, où le sol n'était plus cultivable. Tandis que les Norwégiens se fixèrent dans les îles, sur les côtes et dans les vertes vallées de l'ouest, les Suédois s'établirent le long des côtes du golfe de Bothnie et y bâtirent des villes et des villages. Ils s'avancèrent de là dans la plaine, en remontant le cours de nombreuses rivières, et fondèrent des établissements sur les bords de grands lacs poissonneux. Ce mouvement des colons suédois vers les retraites solitaires des Lapons se poursuit encore aujourd'hui, en sorte

que les pâturages dont ces derniers peuvent profiter diminuent chaque jour.

Les Lapons qui habitent dans le voisinage des colons suédois ont subi, en quelque mesure, l'influence de la civilisation. Il s'est même formé sur les frontières des deux peuples une race mêlée et à demi civilisée. Aussi, pour trouver des Lapons avec les mœurs particulières à cette peuplade, faut-il se rendre à la montagne ou à l'extrémité septentrionale de la Laponie, qui appartient à la Norvège. Le nord de la Norvège forme la région du Nordland, qui comprend deux bailliages, le Finnmark au nord, et le Nordland proprement dit au sud-ouest de celle-là.

Il résulte de ce qui précède, que la Laponie n'est pas seulement habitée par des Lapons, mais aussi par des colons qui ont envahi peu à peu cette contrée. Ces derniers forment même de beaucoup la plus grande partie de la population. Le nombre total des habitants de la Laponie est d'environ 65,000 âmes, dont 10,000 seulement sont des Lapons. Il y en a environ 3,000 en Norvège, 3,200 en Suède, et 4,200 dans la Laponie russe, qui a été détachée de la Suède en 1810 pour être annexée à la Russie. Nous devons ajouter que ces chiffres ne sont qu'approximatifs, et que d'autres portent le nombre des Lapons de 10,000 à 20,000 âmes.





## CHAPITRE II

## INTRODUCTION DU CHRISTIANISME PARMI LES LAPONS.

Tandis que la lumière de l'Évangile luisait depuis des siècles sur les autres contrées de l'Europe, les ténèbres du paganisme régnaient encore parmi les pauvres Lapons, presque séparés du reste de l'univers. Les efforts tentés avant le siècle dernier pour convertir ce peuple à la foi chrétienne, n'ont réussi qu'à affaiblir le culte des faux dieux; aujourd'hui même, le paganisme n'est pas entièrement détruit. Mais avant de raconter les travaux évangéliques parmi les Lapons, il convient de faire connaître leur ancienne religion.

Comme presque tous les peuples privés de la révélation, les Lapons ont divinisé la nature; ils ont adoré et servi la créature au lieu du Créateur. Le culte des démons, dont ils redoutaient la vengeance, formait une partie importante de leur religion. Cependant, l'idée d'un Dieu suprême ne leur était pas complètement étrangère; mais, ne pouvant saisir ni conserver cette idée dans sa spiritualité, ils se sont représenté cette divinité sous l'image la plus grossière. Le Lapon dressait au-



tour de sa tente une table autour de laquelle il plantait des branches de bouleau avec leurs feuilles vertes, puis il plaçait dessus un plat grossier du même bois : c'était son Dieu. Il avait soin de lui offrir du lait et de lui sacrifier un renne à la fin de l'été, après avoir joui avec abondance du fruit de ses troupeaux.

Mais cette vague notion d'un Dieu suprême n'a pas empêché ce peuple de transformer tous les objets de la nature en divinités : le soleil, la lune, le tonnerre, la tempête, le rocher de la montagne, sont autant de dieux pour lui. Il existe pour le Lapon idolâtre un dieu de la vie et un dieu de la mort, un dieu de la fécondité et un dieu de la destruction; il croit aux dieux des rennes et des poules sauvages, comme à ceux des fleuves, de la montagne, des lacs et de la mer. Il honore toutes ces divinités en leur immolant un renne et en plantant ses cornes dans le sol. Un village entouré d'une clôture de bois de rennes est un lieu sacré pour le palen lapon. Selon lui, les rochers, les cavités, les sommets élevés, les îles des lacs, sont la demeure de ses dieux, et c'est là surtout qu'il leur présente ses offrandes. Les deux principales divinités de ce peuple étaient Sarakka et Saiwo. On leur sacrifiait des chiens, surtout à Sarakka, en faveur des enfants malades et des femmes enceintes. L'ancienne religion des Lapons ne connaissait pas de sacerdoce spécial. Chaque pere de famille était prêtre et célébrait le culte des dieux





au milieu des siens. En revanche, les sorciers et les devins, dont les principaux se nommaient *noïdes*, formaient une classe particulière et fort nombreuse. Ces enchanteurs, poussés par leur intérêt, multiplient partout les objets de terreur devant l'imagination du peuple ignorant; et en trompant les autres, ils finissent par se tromper eux-mêmes. D'ailleurs, n'est-il pas naturel de penser que les démons qu'ils évoquent leur communiquent, tout en se jouant d'eux, un pouvoir et des connaissances qui rappellent les magiciens d'Égypte et la pythonisse d'Hendör?

Nulle part les superstitions de toutes sortes n'avaient trouvé un terrain plus fécond que parmi les Lapons; elles se manifestaient sous bien des formes diverses. Voici, entre autres, comment les devins s'y prenaient pour maintenir leur influence sur le peuple, et pour exploiter son incrédulité. Lorsqu'on les consultait sur des événements futurs, sur l'issue d'une affaire, qu'on leur demandait des remèdes pour un malade, ou des avis dans telle circonstance, ils se servaient, pour rendre leurs oracles, d'une espèce de tambour en sapin ou en bouleau appelé *cannus*. Des anneaux de cuivre, des clochettes et des osselets de renne pendaient à ce tambour, sur la peau duquel on avait dessiné, avec une espèce d'encre rouge, toutes sortes de figures ayant rapport à des dieux ou à d'autres objets. Sur cette peau le devin plaçait différents anneaux passés dans un fil, puis, se

mettant à genoux, il faisait sautiller les anneaux en frappant le tambour avec un morceau de corne de renne. Il frappait d'abord faiblement, ensuite plus fort, jusqu'à ce que les anneaux formassent sur le tambour la figure qui convenait à son but. C'était au moyen de cette figure qu'il répondait aux questions qu'on lui adressait.

Mais lorsqu'il s'agissait d'apaiser les démons ou de les évoquer, le sorcier dilatait le tambour en l'approchant du feu, afin que la peau, ainsi distendue, rendit un son plus sourd; ensuite il s'agenouillait et murmurait certaines formules sur ce tambour. Aussitôt sa figure devenait bleue, ses cheveux se hérissaient, et il tombait sans connaissance sur son visage. Après s'être entretenu pendant un certain temps avec le démon, le devin se relevait pour communiquer les secrets qui lui avaient été révélés.

Les Lapons croyaient à l'immortalité de l'âme, à des peines et à des récompenses après cette vie. Selon leurs idées, le séjour des justes est dans les montagnes sacrées: c'est une région lumineuse où, après diverses migrations, leurs âmes sont admises à une félicité semblable à celle des dieux. Là on jouit en abondance de tous les biens de cette terre, et en particulier du tabac et de l'eau-de-vie. Ce paradis est réservé à ceux qui se sont abstenus ici-bas du parjure, des querelles et du vol. Mais les parjures et les voleurs sont envoyés dans un pays de ténèbres où règne le démon, et





sont livrés à des tourments éternels. Néanmoins, les damnés apparaissent de nouveau sur la terre et se montrent aux vivants, tantôt sous la forme d'animaux divers, tantôt sous celle de spectres nuageux. Ces apparitions tourmentent les mortels, et les sorciers peuvent seuls les en délivrer.

Le culte des faux dieux n'a jamais empêché la corruption des mœurs. Aussi les Lapons, malgré leur genre de vie simple, sont-ils adonnés à l'impudicité et à l'ivrognerie. Les marchands étrangers ont introduit au milieu de ce peuple l'usage de l'eau-de-vie, qui est une source de ruine corporelle et spirituelle, et un grand obstacle à son relèvement.

La première tentative de christianiser les Lapons remonte au treizième siècle. En 1273, un nouveau roi monta sur le trône de Suède; c'était Magnus I<sup>er</sup>, qui ajouta à son royaume une grande partie de la Laponie. Les lois qu'il fit contre les voleurs, qu'il réprima avec vigueur, lui valurent le surnom de *Ladulos*, mot qui signifie *la serrure des granges*. Ce fut lui qui s'occupa le premier de faire annoncer la foi chrétienne aux Lapons, ses nouveaux sujets. Ce prince mourut après quinze ans de règne, en 1290. Ses successeurs imitèrent son exemple avec plus ou moins de zèle. Mais le succès de ces missions fut plus apparent que réel. On introduisit par la force deux cérémonies chrétiennes au milieu d'une partie de ce peuple : le baptême et le mariage. Néanmoins le paganisme



persistait sous ces nouvelles formes. Pour le renverser, il eût fallu la prédication fidèle de l'Évangile et l'établissement d'écoles chrétiennes. Or, l'Église de Suède, qui portait encore bien des traces de l'ancien paganisme du Nord, et dont le culte était chargé des superstitions romaines, n'était pas en état de communiquer aux Lapons la pure lumière évangélique. D'autre part, la vie nomade de ce peuple et la dissémination des familles opposaient et opposent encore aujourd'hui des obstacles presque insurmontables à l'institution d'un culte régulier et à l'instruction suivie de la jeunesse.

Pour que les Lapons fussent l'objet d'une évangélisation sérieuse, il fallait que la lumière fût remise sur le chandelier dans l'Église, et c'est ce qui eut lieu par la réformation. Ce fut encore un prince, Gustave Vasa, qui s'intéressa au salut des Lapons. Après avoir affranchi sa patrie du joug du Danemarck, le nouveau roi de Suède, proclamé à Stockholm en 1523, travailla à faire triompher, dans son royaume, la doctrine de Luther, qu'il avait lui-même embrassée avec ardeur. Désireux de procurer le bonheur de tous ses sujets, ce roi n'oublia pas les pauvres Lapons. Il leur fit annoncer l'Évangile par des prédicateurs itinérants, seul moyen de les atteindre. Une mesure non moins efficace qu'il adopta, ce fut la fondation d'écoles pour les Lapons. La première fut établie à Pitea, petite ville peuplée de colons suédois, et située





au bord de la mer, au nord-ouest du golfe de Bothnie. Gustave Vasa mourut en 1560.

Le quatrième fils de ce prince monta sur le trône en 1604, sous le nom de Charles IX. Il fit décréter, en 1595, pendant qu'il n'était encore qu'administrateur du royaume, une loi intolérante qui n'autorisait que le culte luthérien en Suède. Sous son règne, les Lapons obtinrent l'usage des églises qui se trouvaient, comme succursales, dans leur voisinage, et qui appartenaient à des communautés de colons suédois. Les pasteurs qui faisaient les fonctions dans ces succursales furent chargés d'y célébrer le culte pour les Lapons, à des intervalles réguliers. Sous la reine Christine, qui monta sur le trône en 1644, ces succursales furent pourvues de pasteurs spéciaux. Depuis cette époque, les Lapons aisés ont pris l'habitude de construire dans le voisinage de l'église des huttes en bois qui leur servent d'abri quand ils viennent au culte, ce qu'ils font trois ou quatre fois par an. Ils arrivent la veille et ne repartent que le lendemain.

Les rois de Danemarck, qui ont régné sur la Norvège de 1536 à 1814, ont aussi travaillé, à l'instar des princes de Suède, à faire connaître le christianisme aux Lapons norwégiens.

Les efforts des divers princes qui ont fait annoncer l'Évangile aux Lapons, n'ont pas eu les succès qu'on aurait pu en attendre. Il manquait aux prédicateurs la foi vivante, l'amour des âmes,

le dévouement chrétien, le véritable esprit missionnaire. Pour l'ordinaire, ils ne parlaient ni ne comprenaient la langue laponne, et prêchaient en norvégien ou en suédois; or, ces langues n'étaient que très imparfaitement comprises des Lapons. Ceux-ci se rendaient aux époques convenues dans les églises qui leur étaient assignées, y faisaient baptiser leurs enfants et bénir leurs mariages, ils y prenaient la cène et écoutaient une prédication qu'ils ne pouvaient comprendre qu'à demi. Ces pauvres gens restaient, dans l'intervalle de leur visite à l'église, sans aucun secours spirituel.

Comment, dans de telles circonstances, ce peuple eût-il pu être sérieusement gagné à l'Évangile?

Mais un autre obstacle à la conversion des Lapons provenait de leur contact avec les colons suédois et norvégiens, qui professaient le christianisme. Ces derniers, profitant de l'ignorance des Lapons, les trompaient indignement dans leurs transactions avec eux. Ils leur vendaient de l'eau-de-vie, et choisissaient le moment où ils étaient ivres pour faire des marchés frauduleux. De tels procédés de la part de chrétiens de profession n'étaient guère propres à gagner le cœur des Lapons à la foi chrétienne. Les mesures de rigueur n'eurent pas non plus le pouvoir de transformer la religion et les mœurs de ce peuple. Christian IV, roi de Danemark, de 1588 à 1648,





décréta la peine de mort contre tout Lapon qui serait surpris exerçant la magie.

L'emploi de la contrainte eut pour effet de fermer les cœurs à la vérité, et de favoriser l'hypocrisie. Il arrivait fréquemment que les Lapons pratiquaient les cérémonies du culte chrétien, tout en restant de cœur attachés au paganisme. Ainsi plusieurs, après avoir présenté leurs enfants au baptême chrétien, leur faisaient subir, par des femmes revêtues de cette charge, une cérémonie de purification, puis les mères les consacraient à leurs dieux par un nouveau baptême, et leur donnaient, en secret, un nom que l'on évitait soigneusement de prononcer devant les étrangers, et surtout devant les pasteurs. Pour administrer ce baptême païen, on employait de l'eau chaude dans laquelle on avait jeté du fer, du charbon, du bois et un anneau que l'enfant portait toute la vie à sa ceinture ou sur sa poitrine. Cet anneau, appelé *skiello*, était destiné à rappeler à l'enfant qu'il avait été consacré aux dieux de ses pères. Ou bien, quand ces pauvres gens voulaient prendre la cène, ils imploraient le pardon de leurs dieux. En sortant de l'église, ils prononçaient ordinairement ces mots : « Maintenant, que le plus fort » l'emporte, de Sarakka et Saiwo ou de Kist-IBmel, » dieu des chrétiens, car j'ai fait la volonté de ce- » lui-ci et de ceux-là. »

Ils mêlaient aussi leurs superstitions aux rites chrétiens, et se servaient de l'hostie consacrée



comme d'un objet de sorcellerie. Ainsi, après l'avoir retirée de leur bouche, ils la conservaient avec soin, soit pour guérir les maladies tant des hommes que du bétail, soit pour réussir à la chasse ou à la pêche. Parfois ils l'appliquaient sur les murs de l'église, la perçaient avec une balle, et feignaient de recueillir, dans une boîte, la goutte de sang qui devait en sortir, d'après les grossières idées qu'ils se faisaient de la présence réelle de Jésus-Christ dans la cène.

Malgré les efforts tentés en faveur des Lapons, leur état moral et religieux réclamait hautement l'envoi, parmi eux, de véritables missionnaires chrétiens.

Vers le milieu du dix-septième siècle, la ville de Drontheim, à l'ouest de la Norwege, possédait un évêque d'une piété vivante et d'un zèle vraiment apostolique; il s'appelait Erick Bredahl. Cette ville ayant été conquise par la Suède en 1658, le pieux évêque fut relégué plus au nord, à Tronaes, où il passa trois ans. Ému de compassion envers les pauvres Lapons, il se rendit au milieu d'eux pour leur annoncer Jésus-Christ; il les suivait sur les montagnes et dans leurs forêts, et lorsqu'il ne pouvait les visiter lui-même, il leur envoyait des serviteurs de Dieu animés du même esprit que lui. Les Lapons, touchés de tant de charité, ouvrirent leurs cœurs à la prédication de la bonne nouvelle. Il est vrai que le paganisme, se sentant menacé, opposa d'abord une vive ré-





sistance à l'Évangile. On présume que quelques-uns des envoyés de Bredahl, qui disparurent sans laisser aucune trace, furent assassinés par des Lapons païens. Mais la disparition de ces missionnaires, loin de ralentir l'œuvre, ne fit qu'enflammer le zèle du fidèle évêque et de ses amis. La résistance du parti païen ne tarda pas à céder. Bredahl parvint à persuader nombre de Lapons de fréquenter les foires de Norwège, afin d'avoir l'occasion de leur annoncer lui-même la Parole de Dieu. Plusieurs d'entre eux lui confièrent même leurs enfants, pour recevoir auprès de lui une éducation chrétienne. L'éternité révélera tous les fruits de la mission entreprise par ce pieux évêque. Quoi qu'il en soit, c'est à ses travaux que sont dues les connaissances chrétiennes qui furent encore trouvées, un demi-siècle plus tard, parmi les Lapons du district qu'il avait visité.

Il s'écoula malheureusement bien des années avant que les Lapons vissent arriver au milieu d'eux un missionnaire animé du même esprit que l'évêque Bredahl. Ce fut seulement en 1703 qu'un maître d'école norvégien, nommé Isaac Olsen, dont on ignore l'origine, se rendit en Finmark, chez les Lapons finnois, au nord-est de la Norwège. Il travailla pendant quatorze ans à les gagner à Jésus-Christ, avec un zèle tout apostolique, et Dieu répandit sa bénédiction sur ses pieux efforts.

Il y avait alors dans cette contrée un pasteur vraiment pieux et zélé, nommé Paus, qui fut heu-

reux de voir arriver Olsen, et l'établit à Waranger, en qualité de maître d'école parmi les Lapons. Cette station dans le golfe de Waranger, à l'est du Finmark, est comme le chef-lieu de la partie orientale de cette région glacée. C'est ordinairement au fond des golfes que se groupent les habitants.

Le séjour de ce pieux maître d'école dans cette localité fut presque un martyr continu. Il n'eut pas seulement à lutter contre la faim et le froid, mais aussi contre la haine de ceux qu'il travaillait à gagner à Jésus-Christ. Les Lapons qui, malgré leur baptême et leur participation à la sainte cène, persévéraient en secret dans l'idolâtrie, le haïssaient surtout parce qu'il découvrait et révélait leurs pratiques païennes. Souvent à demi vêtu, semblable à un mendiant, il ne cessait de les visiter, de les accompagner dans leurs voyages, et de travailler à leur salut. Pour récompenser son dévouement, ces ingrats consentaient à peine à le recevoir dans leurs huttes sales et pleines de fumée. Ils lui présentaient parfois de la nourriture souillée d'ordures et de la viande corrompue, ou bien ils lui refusaient de l'eau fraîche. Ils cherchèrent plusieurs fois à lui ôter la vie. Dans l'espoir de se débarrasser de lui, ils lui donnaient pour monture, quand ils devaient voyager de nuit sur les montagnes, le renne le plus indomptable qu'ils pussent trouver. Mais Dieu était avec son fidèle serviteur, et bénissait visiblement





ses travaux. Il y avait à peine deux ans qu'il labourait ce sol aride, que ses succès attirèrent l'attention d'un zélé serviteur de Dieu. Voici le témoignage qui lui fut rendu, en 1705, par Jean Skanke, secrétaire de l'évêque de Drontheim :

« Isacc Olsen, maître d'école, met tous ses  
 » soins à instruire dans le christianisme les Lapons et leurs enfants. Par la grâce de Dieu, ses  
 » efforts ont déjà porté de grands fruits. Dans  
 » l'examen qui a eu lieu, plusieurs Lapons ont  
 » surpassé de beaucoup les Norwégiens dans la  
 » connaissance de l'Évangile. Ainsi, à notre  
 » grande joie, un enfant lapon de huit ans lisait  
 » couramment dans le catéchisme et le psautier,  
 » et s'exprimait de manière à prouver que son  
 » cœur et son intelligence prenaient part à sa  
 » lecture. »

En 1711, Paus établit des *gardes du dimanche*, chargés de veiller sur les mœurs des Lapons baptisés, et plaça Olsen à la tête de cette institution, qui porta de bons fruits. Mais nous arrivons au moment où l'esprit de Dieu commençait à souffler sur les os secs de l'Église de Norwège, et où l'esprit missionnaire allait se manifester dans le sein de l'Église protestante, en faveur des païens en général et des Lapons en particulier. Tandis que la réforme était proscrite en France par un puissant monarque, Dieu se servit d'un prince pieux pour exciter un réveil de la foi dans le Nord.



## CHAPITRE III

PRÉPARATION DES INSTRUMENTS POUR L'ÉTABLISSEMENT  
D'UNE MISSION PARMI LES LAPONS NORWÉGIENS.

Ce fut en 1699 que Frédéric IV monta sur le trône de Danemarck et de Norwège, qu'il occupa jusqu'à sa mort arrivée en 1730. Ce roi, animé d'une piété vivante, travailla sans cesse au bien de ses peuples, dont il se fit chérir. Mais il fut entraîné à des guerres pendant les vingt premières années de son règne, contre son belliqueux voisin, Charles XII roi de Suède. Il éprouva d'abord de grands revers; les armées suédoises envahirent plusieurs fois le Danemarck et la Norwège, et pénétrèrent même jusqu'à Drontheim. Cependant Charles XII ayant été battu à Pultava, en 1709, par le czar Pierre le Grand, Frédéric s'unit à celui-ci pour combattre son rival, et se releva peu à peu de ses défaites. Il parvint enfin à conclure en 1720, à Frederichsbourg, une paix avantageuse avec le roi de Suède.

Depuis ce moment, le roi de Danemarck travailla avec ardeur à la prospérité de ses États. Il crea





des institutions libérales, favorisa le commerce, imprima un nouvel élan à l'instruction populaire. Mais il n'avait pas attendu cette époque pour s'occuper des intérêts spirituels de ses peuples, et spécialement des païens soumis à son sceptre. Désireux de faire connaître l'Évangile à ses sujets hindous, il fit un appel aux hommes pieux de ses États et de l'Allemagne, pour l'établissement d'une mission dans la colonie danoise de Tranquebar. Cet appel fut entendu : deux serviteurs de Christ, Ziegenbald et Plutschow se présentèrent, et partirent pour les Indes orientales, où ils fondèrent, en 1705, la première mission protestante dans ce vaste empire.

Frédéric IV pensa aussi à l'ancienne colonie danoise du Groenland, avec laquelle le Danemark avait cessé toute relation depuis des siècles. Il y envoya, en qualité de missionnaire, le pasteur Jean Egède, qui brûlait du désir de rallumer dans cette Ile reculée le flambeau de l'Évangile.

Mais ce prince, si désireux du salut de ses sujets éloignés, n'oublia pas les païens qui étaient à ses portes. Le misérable état religieux des Lapons de Norwège avait déjà attiré son attention lorsqu'il n'était encore que prince royal. Ce fut en 1707 qu'il fit une première démarche en faveur de ce pauvre peuple. Il chargea un étudiant pieux et capable, nommé Paul Resen, de se rendre dans le Nordland et en Finmark, pour y étudier l'état des églises et des écoles, et pour aviser aux moyens

d'augmenter le nombre des lieux consacrés au culte et à l'instruction de la jeunesse.

Le résultat de cette enquête fut des plus affligeants. Les édifices consacrés au culte étaient l'image fidèle de l'état spirituel des troupeaux ; la plupart des églises se trouvaient presque hors d'usage ; les unes étaient en ruine, et plusieurs autres remplies d'ordures. Les biens ecclésiastiques étaient dilapidés par les divers fonctionnaires de l'église. Mais après avoir constaté le mal, le pieux roi s'occupa des moyens d'y porter remède. Il demanda tout d'abord le préavis de l'évêque de Drontheim, Pierre Krog, sous la juridiction ecclésiastique duquel se trouvaient les paroisses laponnes. Pour répondre au vœu du roi, Krog visita le Finmark en 1708, puis lui expédia un rapport. Mais le prince comprit bientôt qu'il ne pouvait attendre aucun concours de ce prélat. En effet, l'évêque Krog n'avait pas l'amour des âmes, et ne comprenait pas qu'on pût employer d'autres moyens, pour le bien spirituel des Lapons, que la pratique régulière des formes ecclésiastiques, qui étaient pour lui toute la religion. Indifférent pour le moment, il se montra bientôt l'ennemi acharné de toute réforme dans l'église, et spécialement de la mission en Laponie.

Le Seigneur, qui avait résolu de visiter les Lapons et de leur faire annoncer sa grâce, préparait les instruments destinés à réaliser son dessein de miséricorde. Il suscita un homme enflammé d'un





zèle apostolique, et désireux de donner sa vie pour le salut de ses frères. Après avoir puissamment contribué à réveiller l'Eglise de Norwége, Thomas de Westen devint l'apôtre des Lapons. Mais avant de raconter ses travaux au milieu de ce peuple, il convient de faire connaître les circonstances par lesquelles Dieu le prépara à cette œuvre.

Thomas de Westen naquit en 1682, à Drontheim, ville de 9,000 habitants, située sur les côtes de Norwége. Il montra de bonne heure des sentiments pieux, une vive intelligence, et un goût prononcé pour l'étude. Mais son père, qui n'avait pas de fortune, ne pouvait répondre aux vœux de l'enfant et lui procurer les moyens d'étudier. Cependant le petit Thomas était dévoré du désir de s'instruire. Un matin on le trouva sur un tas de foin, attendant l'aurore, avec un vocabulaire latin entre les mains. Des amis chrétiens, informés des dispositions de cet enfant, pourvurent à son instruction jusqu'au moment où il entra à l'université de Copenhague. Quoiqu'il se sentît attiré vers les études théologiques, il étudia avec ardeur et succès la médecine, pour répondre au vœu de son père. Celui-ci mourut au moment où son fils allait obtenir le degré de docteur en médecine, et ne lui laissa que l'argent nécessaire pour payer les frais de son séjour à Copenhague jusqu'à ce moment.

La mort de son père amena un grand change-



ment dans la position de Thomas de Westen. Il abandonna la médecine pour la théologie, qu'il se mit à étudier avec zèle et bonheur. Il acquit la connaissance des langues orientales et de la plupart de celles de l'Europe; mais il ne put poursuivre ses études qu'au milieu de pénibles privations. N'ayant aucune fortune, il dut accepter des secours, qui étaient insuffisants, et se contenter de la plus modeste nourriture. Comme Luther pendant ses études, de Westen connut les angoisses de la faim. Il partageait une chambre avec un de ses condisciples, Paul Wendelboc, non moins pauvre que lui. Les deux étudiants n'avaient entre eux qu'un seul habit noir fort usé, qu'ils mettaient alternativement pour sortir, de façon qu'ils ne pouvaient jamais se trouver ensemble en société.

De Westen fut sur le point de quitter Copenhague pour se rendre à Moscou, où il était appelé en qualité de professeur de langues et d'éloquence. Mais Frédéric IV, ayant appris à le connaître, le retint et le nomma son bibliothécaire. Il ne lui alloua aucun traitement, mais lui fit espérer d'obtenir prochainement un poste de pasteur. Pendant les trois ans qu'il fut bibliothécaire, de Westen fut soutenu par une pieuse veuve, qu'il épousa plus tard, et qui devint pour lui une aide précieuse dans l'œuvre que le Seigneur lui confia. Elle avait eu de son premier mariage deux filles pour lesquelles son second époux fut un véritable père.





En 1710, Thomas de Westen fut nommé premier pasteur à Wedre, paroisse importante de Norwége, dans l'évêché de Drontheim. Une grande épreuve l'atteignit avant qu'il fût établi dans son nouveau poste : le vaisseau qui portait sa famille, ayant fait naufrage sur les côtes de Norwége, la fille aînée de sa femme périt dans les flots, et tout ce que possédait celle-ci fut perdu, ainsi que la bibliothèque de son mari, qui était considérable. Le nouveau pasteur de Wedre arriva ainsi, dépouillé de tous biens terrestres, au milieu de son troupeau; mais il était riche en foi et portait avec lui le plus précieux des trésors, l'Évangile de la grâce. Comme l'apôtre Paul, il était pauvre, mais pouvait en enrichir plusieurs; il n'avait rien, et cependant il possédait toutes choses (2 Cor. VI, 4).

La paroisse de Wedre, comme toute l'Eglise norvégienne, était dans un déplorable état spirituel, la mort regnait parmi les conducteurs comme dans les troupeaux. Les doctrines de la justification par la foi au sang de Christ, de la régénération par le Saint-Esprit, et de la sanctification, étaient laissées dans l'ombre par la plupart des prédicateurs, et ignorées de la masse des auditeurs. Les pasteurs vivaient dans la mondanité et trop souvent dans le vice. Ils étaient plus préoccupés de leurs intérêts temporels que du salut des âmes, et plus empressés à tondre les brebis qu'à les paître. Un esprit de fierté et de domination animait la plus grande partie du clergé. Les

vices, l'ignorance et un profond sommeil spirituel avaient envahi les troupeaux. La parole de Dieu n'était guère plus connue du peuple que dans l'Eglise catholique. Il y avait des paroisses de cinq à six mille âmes, dans lesquelles on trouvait à peine une Bible et deux ou trois recueils de cantiques.

De Westen se mit aussitôt à prêcher avec force le salut par grâce. La croix de Jésus-Christ devint le centre de sa prédication; il mit en relief les vérités évangéliques, négligées par la plupart des autres prédicateurs. Il attaqua avec vigueur tous les péchés, et surtout les vices dominants dans son troupeau. Il établit de nombreux exercices de catéchisation, non-seulement pour les enfants, mais aussi pour les adultes; il exigeait de ces derniers, pour les admettre à la sainte table, une connaissance suffisante de la doctrine chrétienne.

A la prédication régulière, de Westen joignait des exhortations plus familières dans les nombreuses visites qu'il faisait à ses paroissiens. Il se montrait aussi d'un grand désintéressement: il refusait certaines offrandes que l'on avait l'habitude d'apporter au pasteur, et de déposer secrètement à l'office pour ménager sa susceptibilité. Quand il trouvait chez lui des présents de cette nature, il les suspendait aux arbres qui étaient devant sa cure, puis il invitait les personnes qui les lui avaient apportés, à venir les reprendre. Lorsqu'on lui demandait de faire un discours aux





funérailles d'une personne riche, il profitait de l'usage existant de le faire payer, pour exiger une forte rétribution ; mais il l'avait à peine reçue qu'il la distribuait aux pauvres et aux malades.

Ce fidèle ministre de Jésus-Christ ne craignait pas de rappeler leurs devoirs aux magistrats et de les reprendre quand ils les négligeaient. C'est ainsi qu'il écrivit une lettre pleine de vigueur et de fermeté à un bailli qui cherchait à soustraire un adultère à la peine qu'il avait encourue : « L'impureté, lui disait-il, est un péché qui » exerce les plus grands ravages chez la plupart » des habitants, et s'il est protégé par l'autorité, » qu'est-ce à dire, sinon que ceux qui devraient » réprimer le péché y poussent eux-mêmes?... Je » vous conjure, par les plates sacrées de Jésus- » Christ, de ne plus intercéder en faveur de tels » pécheurs, car ce serait appeler Sodome au milieu de nous. »

Cependant, Thomas de Westen ne demeura pas longtemps isolé dans la lutte qu'il soutenait contre les ténèbres de cette époque. Dieu suscita d'autres prédicateurs fidèles dans l'Eglise de Norvège. Il se forma bientôt une société de sept pasteurs, qui furent appelés les *Sept-Etoiles* et dont de Westen fut l'âme. Ses six associés étaient les pasteurs Engelhardt, Juul, Ascanius, Burhow, Strøm et Lagerup. Ces hommes de Dieu furent les principaux instruments dont il se servit pour produire un résultat qui aboutit à l'établissement



d'une mission parmi les Lapons. Quelques mots sur l'activité de ces serviteurs de Christ ne seront pas hors de propos ici.

Leur premier soin fut de s'humilier, de confesser leurs péchés et de travailler à s'affermir eux-mêmes dans la foi qu'ils prêchaient aux autres. Ils établirent entre eux des conférences fraternelles, dans lesquelles chacun faisait connaître ses travaux pour le salut des âmes qui lui étaient confiées. Ils s'adressaient mutuellement les avis et les directions propres à s'encourager dans leur activité pastorale. Puis venaient des entretiens sur des sujets théologiques, et spécialement sur l'interprétation de divers passages de l'Écriture. La conférence se terminait par la communication de leurs expériences spirituelles. Ces fidèles pasteurs retrempaient leur courage dans la prière, dans la communion fraternelle et dans la perspective d'un réveil de l'Église.

Les sept prédicateurs s'adressèrent, par l'organe de l'un d'eux, à leurs collègues, pour réveiller les uns et encourager les autres. Plusieurs reçurent de bon cœur et mirent à profit cette exhortation fraternelle; le nombre des pasteurs fidèles augmenta sensiblement. Mais l'ennemi de l'Église ne dormant pas, voyant son pouvoir sur les âmes chanceler, il souleva une tempête contre les vrais serviteurs de Christ. Les mercenaires, ou plutôt les loups en habits de brebis, poussèrent un cri d'alarme et repandirent mille calomnies





contre ceux qui voulaient réformer les abus et convertir les âmes. L'un de ces faux pasteurs, se faisant l'organe des autres, publia une réponse pleine de venin et de fausses accusations, taxant d'hypocrisie les sept prédicateurs. Les lignes suivantes, extraites d'une lettre d'Engelhardt à de Westen, en date du 19 décembre 1713, nous feront connaître les sentiments des pasteurs qui s'opposaient au réveil :

« Ce que j'avais prévu depuis longtemps s'est  
» réalisé, savoir, que nous serions exposés à la  
» calomnie de la part de nos propres collègues.  
» En effet, les uns sont tellement pleins d'eux-  
» mêmes, qu'ils dédaigneraient Minerve même,  
» si elle n'était pas sortie de leur propre cerveau.  
» Les autres ne sont préoccupés que de leurs in-  
» térêts terrestres, et craignent pour leur crédit,  
» pour leur fortune ou pour leurs commodi-  
» tés; ils ont sans cesse à la bouche ce mot des  
» Pharisiens : *Les Romains viendront*, etc. D'au-  
» tres, sans s'inquiéter du jugement de Dieu,  
» s'applaudissent s'ils parviennent à rendre leur  
» cause spécieuse aux yeux des hommes. Et ce-  
» pendant ils ne peuvent s'empêcher de voir d'un  
» œil envieux et de déchirer à belles dents qui-  
» conque, par son zèle, blâme leur paresse. »

Ce fut de Westen qui prit la plume pour répondre au manifeste des adversaires du réveil, et pour réfuter les vains sophismes par lesquels ils justifiaient leur conduite et attaquaient celle de

leurs collègues fidèles. Il le fit avec la vigueur et la franchise qui le caractérisaient. Nous citons quelques fragments de cette réponse :

« Votre lettre nous est parvenue, dit-il, comme  
» l'écume que jette la mer courroucée, et qui  
» nous couvre tous, nous qui, par amour pour  
» vos âmes, vous avons adressé un avertissement  
» fraternel... Vous appelez fragilité humaine des  
» œuvres manifestes de la chair ; récolte de vos  
» propres fruits, l'abus de la libéralité de vos auditeurs, art de vivre en société, l'intimité avec  
» des hommes superbes, mondains et adonnés à  
» toute espèce de péchés... Qui vous a appris que  
» c'est juger son prochain que d'avertir un frère ?  
» Quand est-ce que nous vous avons jugés ? Notre  
» jugement et le vôtre ne sont-ils pas clairement  
» écrits dans la parole de Dieu ? Est-ce juger son  
» frère que de lui rappeler le jugement que Dieu  
» a prononcé sur lui, et auquel il ne pourra  
» échapper dans le grand jour?... Nous vous en  
» conjurons par les compassions de Dieu, réfléchissez sérieusement à ces choses ; mettez de  
» côté toute passion, et lisez avec prière le chapitre VII de saint Matthieu, afin que le Seigneur  
» vous manifeste l'erreur dans laquelle vous  
» marchez depuis si longtemps. Qu'il veuille  
» vous montrer la porte étroite, c'est-à-dire la  
» vraie conversion, et le chemin étroit, c'est-à-dire la sainteté, afin que vous entriez dans la  
» vie!... Nous vous pardonnons volontiers, au





» nom de Christ, tout ce que, dans un zèle charnel, vous avez fait contre nous. »

Dans le but de populariser la connaissance de l'Évangile, les sept prédicateurs rédigèrent une *Explication du catéchisme*, et mirent particulièrement en saillie les doctrines alors négligées. Engelhardt fut spécialement chargé de ce travail, qui parut en 1715. Ils firent aussi entre eux une souscription pour acheter des Bibles et de bons livres d'édification, qu'ils répandirent abondamment dans les églises.

Parmi ces derniers, nous mentionnerons le *Vrai christianisme*, de Jean Arndt, et le *Livre de famille du pauvre*, de Baxter, qui fut traduit par Hagerup.

Désireux d'employer tous les moyens de ramener la vie dans l'Église de Norwége, ces sept ministres du Seigneur écrivirent à leur pieux souverain, Frédéric IV, pour lui signaler le mal dont ils gémissaient. Ils savaient d'ailleurs que le roi et la reine désiraient vivement le bien spirituel de leurs sujets. L'extrait suivant de la lettre de ces pasteurs, en date du 17 avril 1714, achèvera de nous faire connaître l'état religieux de leur pays :

« Très gracieux roi ! les chemins de Sion, dans votre royaume de Norwége, sont complètement déserts. Il n'y a plus de discipline ecclésiastique : le pouvoir de lier est totalement défruit, et celui de délier est employé abusive-



» ment (1). La prédication ne porte presque pas de  
» fruits, et la confession contribue plus au progrès  
» du mal qu'à la destruction du péché. La forni-  
» cation est si commune, que les gardiens du  
» sanctuaire ont lieu de craindre chaque jour le  
» châtiment de Sodome sur ce pays. L'ivrognerie  
» n'est plus un péché, l'envie et les querelles sont  
» un mal habituel. Le faux poids et la fausse me-  
» sure passent pour légitimes. On tient pour la  
» vraie foi l'ignorance dans les choses du salut.  
» Les malédictions et les jurements sont le lan-  
» gage ordinaire; la profanation du sabbat est  
» une œuvre indifférente. Les orgies nocturnes  
» et les courses le dimanche se sont multi-  
» pliées, au mépris de la parole de Dieu et des  
» sages lois de Votre Majesté.... A l'exception  
» d'un petit nombre d'enfants de Dieu, rien ne  
» nous distingue de nos ancêtres païens que le  
» nom de chrétiens. C'est pourquoi nous deman-  
» dons en toute soumission à notre gracieux roi,  
» de vouloir bien désigner les trois professeurs  
» de théologie, Stenbuck, Trelund et Lodberg,  
» pour entendre nos griefs et nos propositions,  
» en vue du rétablissement du vrai christia-  
» nisme.

« Convaincus que nous ne sommes pas de faux  
» prophètes, mais qu'un esprit de sagesse a parlé

(1) Chacun sait que l'Eglise luthérienne a conservé la confession et l'absolution.





» par nous, nous sommes aussi assurés que si  
» notre plainte sur les plaies de Sion est écoutée  
» de Votre Majesté, Dieu bénira votre règne et  
» votre maison, et détournera les redoutables  
» châtements suspendus sur nos têtes. C'est ce  
» que nous désirons de tout notre cœur. Nous  
» souhaitons aussi très ardemment à notre gra-  
» cieux roi, prospérité, victoire et salut ! »

Cette démarche souleva, contre ses auteurs, les passions des autorités ecclésiastiques et civiles. L'évêque Krog, dont l'avarice et le népotisme étaient bien connus, se montra tout l'ennemi acharné des sept prédicateurs, et l'adversaire prononcé de toute réforme dans l'Église. Plusieurs des pasteurs attaqués furent un moment troublés, et craignirent d'avoir manqué de sagesse dans le choix des moyens. Mais de Westen les encouragea et se montra plein de fermeté et d'énergie dans la poursuite du noble but que lui et ses amis s'étaient proposé. « Admettons, écrivait-il à Engelhardt, qu'on nous adresse une admonition : » combien de soufflets Jésus n'a-t-il pas reçus ? » Tout ce que nous avons écrit n'est-il pas vrai, » comme il est vrai que Jésus-Christ siège à la » droite du Père ? Mais bien des pasteurs ne » veulent pas le reconnaître, de peur de compro- » mettre leur tranquillité. De nombreux audi- » teurs refusent aussi d'ouvrir les yeux, afin que » leur vieil homme ne soit pas crucifié. Ne luttons- » nous pas pour la cause de Jésus ? Devons-nous

» souffrir en silence le mépris de son royaume et  
» de sa vérité? Qui doit faire entendre des plain-  
» tes, sinon les serviteurs de Christ? et à qui  
» ces plaintes doivent-elles être adressées, sinon à  
» l'oint du Seigneur? »

Frédéric IV prêta une oreille attentive à la requête des pasteurs norvégiens : au bout de deux mois, il chargea de l'examiner, les trois professeurs mentionnés, et leur demanda un préavis. Il soumit ensuite toute cette affaire à son conseil secret, et après mûre délibération, il prit diverses mesures pour réprimer les abus les plus criants. Il recommanda, entre autres, une extrême surveillance sur les étudiants en théologie, afin d'éloigner du saint ministère les jeunes gens décidément incapables ou incrédules.

Les adversaires du réveil, ayant cherché à prévenir le roi contre l'œuvre des sept pasteurs, l'un de ceux-ci, Hagerup, se rendit à Copenhague pour réfuter les accusations dont ils étaient l'objet. Il remit aussi à la reine une lettre de la part de ses collègues, qui la savaient animée des mêmes sentiments pieux que son royal époux. Voici en quels termes elle leur répondit :

« Très honorés Messieurs! c'est avec une vive  
» joie que nous avons vu, par la lettre que nous  
» a transmise M. Hagerup, votre fidélité et votre  
» zèle pour les progrès du règne de Dieu, et pour  
» le bien de toute l'Église chrétienne. Vous cher-  
» chez à établir dans mon cœur et dans celui de





» tous les hommes, le règne de Jésus-Christ, et à  
 » renverser celui de Satan. Que le Seigneur en  
 » soit hautement loué, et qu'il vous fortifie de  
 » plus en plus dans cette œuvre, afin que vous  
 » soyez des instruments d'élite dans la main du  
 » Seigneur des seigneurs! Nous n'avons pas mé-  
 » rité la reconnaissance que vous nous exprimez.  
 » Mais nous désirons de tout notre cœur contri-  
 » buer en quelque mesure à la glorification de  
 » notre grand Dieu et de son fils Jésus-Christ,  
 » comme aussi au bien de tout fidèle ministre du  
 » Seigneur, et au salut de tous les hommes par  
 » la foi vivante en notre Sauveur..... Comprenez-  
 » nous toujours dans vos prières, ainsi que Sa  
 » Majesté le roi, mon seigneur et mon époux  
 » bien-aimé, avec toute la famille royale. Nous  
 » ne cesserons de prier pour vous, afin que vous  
 » soyez en bénédiction de la part du Tout-Puis-  
 » sant. Nous demeurons votre affectionnée reine.

« LORISE. »

Cette lettre fut un précieux encouragement  
 pour les pasteurs qui luttèrent péniblement con-  
 tre la haine et le mépris du monde. Thomas de  
 Westen surtout en éprouva une grande joie.  
 « Nous devrions célébrer, écrivait-il à Engelhardt,  
 » une fête de Purim, comme à l'occasion de la  
 » délivrance obtenue par la reine Esther. Cette  
 » lettre m'est parvenue dans un moment de



» grande tristesse, et quand mes pas commen-  
» çaient à chanceler. »

L'année 1714 fut marquée non-seulement par d'importantes réformes, et par un renouvellement de vie dans l'Eglise de Norwége, mais encore par la création d'une institution qui eut les plus heureuses conséquences pour l'avancement du règne de Dieu. Toujours plus préoccupé de la conversion de ses sujets païens, le roi de Danemarck décréta, le 10 décembre 1714, la formation d'un Conseil ou Collège de missions, et lui donna pour instructions spéciales, de poursuivre la mission des Indes, commencée dix ans auparavant, et d'en fonder une nouvelle parmi les Lapons.

Aussitôt constitué, le Collège des missions se mit à l'œuvre. Il publia, au mois de janvier 1715, un rapport sur la mission des Indes. Il invitait aussi, dans ce rapport, tous les pasteurs à réfléchir aux moyens de fonder une mission chez les Lapons finnois, et à lui communiquer leurs avis à ce sujet. Le Collège réclamait enfin, en faveur de cette œuvre, le concours des prières de tous les amis du Seigneur.

Il s'était fondé à Londres, en 1698, une société pour la propagation du christianisme qui avait déjà témoigné un actif intérêt à la mission danoise des Indes. Le Collège s'empressa d'entrer en relation avec cette société, ainsi qu'avec les amis des missions des divers pays. Pour favoriser la dissémination de l'Ecriture, et pour la rendre





accessible aux pauvres, Frédéric IV supprima, en 1713, le monopole relatif à l'impression de la Bible. Mais le moment était enfin venu de s'occuper d'une façon plus spéciale des malheureux Lapons. Nous raconterons, dans le chapitre suivant, l'établissement d'une mission parmi ce peuple.

## CHAPITRE IV

FONDATION D'UNE MISSION LAPONNE EN 1716. AU NORD  
DE LA NORWÈGE.

Le 49 avril 1715, le Collège des missions reçut du roi de nouvelles instructions relatives à l'établissement d'une mission évangélique parmi les Lapons. Voici un résumé de ce document royal, qu'on pourrait appeler la *grande charte* de la mission laponne :

« Dieu, dans son amour, nous ayant providen-  
» tiellement choisi, comme instrument, pour  
» porter sa parole aux païens dans les Indes,  
» nous a aussi inspiré un vif désir de faire con-  
» naître le salut à nos sujets lapons, qui vivent  
» encore dans l'ignorance du vrai Dieu. Nous je-  
» tons les yeux sur vous, afin que vous donniez  
» la plus sérieuse attention à cette grande œuvre.  
» Peut-être Dieu nous accordera-t-il, comme nous  
» l'espérons de sa miséricorde, de voir s'accom-  
» plir l'ardent désir de notre cœur, savoir, la  
» conversion de ces pauvres Lapons. » Le roi in-  
vite ensuite le Collège à établir parmi ces der-





niers des catéchistes capables, qui, une fois familiarisés avec leurs habitudes, pussent devenir leurs pasteurs; à prendre des mesures pour la construction d'églises et d'écoles nouvelles; à veiller sur la conduite de ceux qui, au milieu des païens, confessaient le nom de Christ. En assurant le Collège de sa protection, le monarque le déclarait aussi indépendant de toutes les autorités civiles et ecclésiastiques, afin qu'il pût agir librement et n'eût à rendre compte de sa gestion qu'à Sa Majesté elle-même. « Ayez soin maintenant, disait le roi en terminant, de réaliser notre volonté par les moyens les meilleurs et les plus prompts, afin que, pendant le peu de temps qu'il nous est donné de vivre ici-bas, nous amassions un trésor éternel, et que nous ayons, dans le grand jour, la joie de voir une multitude de païens rassemblés devant la face du Seigneur. »

La tâche du Collège n'était pas facile. Les avis les plus opposés lui parvinrent de divers côtés. La circulaire qu'il avait adressée à l'Eglise, et spécialement à ses conducteurs, provoqua de nombreuses réponses. Les unes, provenant de personnes étrangères à une vraie piété, conseillaient l'établissement d'institutions purement extérieures pour discipliner les Lapons et les habituer à la civilisation; les autres, inspirées par l'amour des âmes et le désir de voir s'étendre le règne de Jésus-Christ, désignaient la prédication



vivante de l'Évangile comme le point essentiel. Les sept prédicateurs éprouvèrent une vive joie à la lecture de l'appel du Collège ; leur réponse mérite une attention particulière : « Que le Seigneur, lui écrivaient-ils, vous comble de sa bonté et de sa miséricorde, chariot d'Israël et sa cavalerie (2 Rois, II, 12) ! On chante d'aller grossir dans la demeure des justes, car la droite de l'Éternel est élevée, la droite de l'Éternel fait vertu. Oui, nous devons confesser que Dieu est encore vivant et se souvient de son Église. » Parmi les avis pleins de sagesse de ces hommes pieux, nous citerons celui-ci : ils conseillaient d'élever dans la foi chrétienne des enfants lapons, puis de les renvoyer dans leurs familles pour y être des lumières spirituelles.

Le Collège comprit bientôt la nécessité de fonder un institut de missions, afin d'y former une pépinière d'ouvriers capables d'annoncer l'Évangile. Mais il voulut profiter d'une institution déjà existante, le collège de Dronthelm, où les jeunes gens se préparaient pour entrer à l'Université. Si ce collège eût été dirigé dans un esprit évangélique, il aurait pu rendre de grands services à la mission. Mais le recteur de cet établissement, le fils de l'évêque Krog, était aussi opposé à la mission que son père. Le vrai moyen, selon lui, de convertir les Lapons eût été de les brûler vifs. Sa conduite correspondait à ses principes. Non-seulement l'élément religieux manquait comple-





tement dans le collège, mais le recteur négligeait ses fonctions d'une manière scandaleuse. Les leçons étaient souvent supprimées, les exercices n'étaient pas corrigés; le nombre des maîtres se trouvait rarement complet : en revanche, le recteur s'appropriait les traitements des places vacantes. Au sortir du collège, les jeunes gens se rendaient à l'Université avec un maigre bagage de connaissances, mais le plus souvent avec des principes d'incrédulité. Le collège de Drontheim avait pour curateur un véritable chrétien, nommé Skanke, qui fit tous ses efforts pour atténuer le mal et corriger les abus. Mais le recteur, voyant sa conduite contrôlée, se montra toujours plus négligent dans ses fonctions et plus acharné contre le projet d'une mission.

Outre cet établissement d'instruction, il y avait encore à Drontheim un enseignement théologique pour les jeunes gens qui se destinaient au saint ministère. Le professeur chargé de cet enseignement portait le titre de *lecteur*. Thomas de Westen, ayant été appelé à ce poste, devait donner chaque jour, dans l'auditoire de la cathédrale, deux heures de leçons, tant sur la dogmatique que sur la morale. Il était aussi chargé d'exercer une surveillance sur le collège et sur son recteur, qui fit tous ses efforts pour entraver l'œuvre de Dieu dans cette école.

L'appel de Westen à ces fonctions avait eu pour but, paraît-il, de favoriser le projet du Collège

des missions, de former une pépinière d'évangélistes pour les Lapons. Mais afin de donner plus d'unité et d'imprimer une direction plus ferme à la mission qu'il voulait fonder, le Collège sentit la nécessité de placer à la tête de cette œuvre un homme qui y fût complètement dévoué, et qui en dirigeât toute la marche. Son choix se porta sur Westen, qui fut nommé vicaire de l'évêque de Drontheim, en même temps que directeur de la mission parmi les Lapons. Comme vicaire, c'était à lui qu'appartenait la surveillance des paroisses laponnes, en sorte qu'il était bien placé, à tous égards, pour entreprendre une œuvre nouvelle, sans avoir l'air d'entrer dans le champ d'autrui.

De Westen n'avait pas encore quitté son troupeau, lorsqu'il reçut, sous la date du 14 mars 1746, l'appel du Collège qui le munissait de pleins pouvoirs pour l'établissement de la mission. Dieu, qui l'avait préparé à cette œuvre, lui avait aussi inspiré le désir de s'y dévouer. Il éprouvait depuis plusieurs années un sentiment profond de son indignité; il se sentait parfois très abattu à la vue de ce qu'il appelait sa tiédeur spirituelle. Mais cette tiédeur ne l'empêchait pas de nourrir un ardent désir de se consacrer complètement au Seigneur, et même de donner sa vie pour lui. Il épanchait son cœur dans des lettres à son ami Engelhardt, dont il repoussait les éloges, en l'invitant à le reprendre. Quelques passages de ces





lettres nous feront mieux connaître les sentiments de cet humble serviteur de Dieu à cette époque :

« Je t'exhorte à être sans hypocrisie à mon égard et à ne plus caresser mes péchés. Mais comme serviteur de Dieu et comme mon frère, reprends-moi plutôt chaque fois que je pèche, et montre-moi le chemin de la justice. Je suis exempt de croix, et je pense que quelque chose se prépare pour moi... Convertis-moi, Seigneur Jésus, et aie pitié de moi avant que je succombe! J'abandonnerais volontiers ma charge, mon honneur et ma vie pour l'amour de Jésus. Mais tout cela lui appartient et non à moi... J'ai du temps et du goût pour tout, sauf pour prier, penser et continuer à me convertir. Je m'achoppe à tout et j'en reviens toujours à vouloir tout faire par moi-même... Ah! puissions-nous être dignes de souffrir pour Jésus, comme Jean-Baptiste, et de préparer comme lui, avant de mourir, le chemin parmi nos auditeurs! Seigneur Jésus, j'attends ton salut! »

Telles étaient les dispositions de Thomas de Westen, lorsque le Collège l'appela à fonder une œuvre nouvelle en faveur des Lapons. Aussi n'hésita-t-il pas longtemps : il accepta cette tâche avec humilité et confiance. Voici ce qu'il écrivit au Collège, quatre jours après avoir reçu son appel :

« Vous dites que vous ne doutez pas de mon zèle et de ma fidélité. Quant à moi je doute très fort de moi-même; mais je me confie en



» Dieu, qui a choisi les choses faibles de ce  
 » monde pour confondre les fortes. Et maintenant,  
 » au nom de Jésus! je ne consulte pas longtemps  
 » la chair et le sang, mais je me mets en demeure  
 » d'être prêt à partir lundi prochain. Je m'effor-  
 » cerai aussi, autant que Dieu m'en accordera la  
 » grâce dans ma faiblesse, de remplir les divers  
 » points de vos instructions. »

Une chose cependant préoccupait péniblement  
 de Westen, c'était la pensée de voir son troupeau  
 passer sous la direction d'un pasteur non ré-  
 veillé, d'un mercenaire. Pendant les six ans qu'il  
 avait été à Weddøe, il s'était établi des relations de  
 profonde intimité entre lui et ses paroissiens.  
 L'opposition que sa fidélité avait d'abord provo-  
 quée était changée en respectueuse affection  
 pour . . . personne. Son troupeau fut si profondé-  
 ment affligé de le perdre, qu'il offrit au roi la  
 moitié des biens de tous ses membres, s'il con-  
 sentait à le lui laisser. De Westen demanda ins-  
 tantement qu'on nommât son ami et frère en  
 Christ Engelhardt pour le remplacer. Les lignes  
 suivantes, qu'il écrivit au roi, expriment les sen-  
 timent d'affection mutuelle du pasteur et de son  
 troupeau :

« Si j'ai trouvé grâce devant les yeux de Votre Ma-  
 jesté, que la confusion ne soit pas mon partage !  
 » Je m'éloigne de mes brebis, je quitte une Eglise  
 » envers laquelle mon cœur s'était élargi, comme  
 » le sien envers moi. Mes paroissiens m'entourent





» en versant des larmes, et cherchent à me retenir, imitant les disciples de Césarée (Actes, xxi, 12). Leurs gémissements me permettent à peine de tracer humblement ces lignes à mon roi. J'écriis les larmes aux yeux, et dans une profonde tristesse: si je pouvais en bonne conscience me soustraire à l'appel de Dieu, je resterais ici. Mais l'amour de Christ me presse, et mon devoir envers mon roi l'emporte. » Le vœu de Westen fut exaucé. Engelhardt lui fut donné pour successeur, à la grande joie du troupeau.

Pour répondre au désir du Collège, de Westen s'était préparé à faire un voyage au nord de la Norvège. Il avait décidé à l'accompagner deux jeunes ministres qui brûlaient du désir de se dévouer au salut des païens lapons: c'étaient Kield Stub et Yens Bloch. L'évêque Krog fit de vains efforts pour les retenir. Bloch prit congé de lui par ces mots, qui rappellent Luther allant à Worms: « Quand même tous les diables voudraient s'opposer à mon départ, je partirais pour prêcher l'Evangile aux pauvres. » Avant de partir, de Westen chargea Skanke de le remplacer dans ses fonctions à l'auditoire de théologie de Drontheim.

Muni d'un petit ballot d'alphabets, d'Evangiles, de catéchismes de Luther et de recueils de cantiques, Thomas de Westen mit à la voile avec ses deux compagnons d'armes, le 29 mai 1746, pour un voyage qui dura environ cinq mois. Poussé par un vent favorable, le vaisseau, qui

était d'Archangel, longea les côtes de Norwège et arriva en juillet au golfe de Waranger, dans le Finmark oriental, et y déposa nos trois passagers.

Il y avait alors dans cette contrée plusieurs ouvriers fidèles, qui servirent de guides à de Westen. Nous avons déjà fait la connaissance de Paut et d'Olsen, qui furent heureux de voir arriver de nouveaux serviteurs de Christ. De Westen visita les diverses stations, s'appliqua à étudier les superstitions, les habitudes et les mœurs des Lapons. Il prit aussi tous les renseignements propres à l'éclairer sur les besoins du pays quant à l'érection d'églises et d'écoles nouvelles.

Mais de Westen ne se contentait pas d'observer, il agissait avant tout. Il profita de toutes les occasions d'annoncer l'Évangile aux Lapons, de leur montrer la vanité de leurs pratiques païennes. Il cherchait surtout à les convaincre de péché, à les amener à une vraie repentance et à embrasser par la foi Jésus-Christ, comme leur seule espérance. Il ne se contentait pas de prêcher à la foule, mais il s'adressait, autant que possible, à chaque âme en particulier, et lui parlait selon ses besoins. Lorsqu'il avait, par la grâce de Dieu, amené un pécheur à confesser ses fautes, il le pressait de se consacrer au Seigneur par un vœu solennel. Afin qu'un culte régulier pût être établi sans délai dans certaines localités, il engageait les Lapons à s'y construire des salles en attendant qu'on y





bâtit des églises, et ses conseils à ce sujet ne furent pas inutiles.

Après avoir parcouru le Finmark oriental et y avoir annoncé la parole de vie, il y établit l'un de ses deux compagnons, Kield Stub, en qualité de missionnaire, sous la direction du pasteur Paus. La confiance que de Westen avait placée en lui ne fut point trompée : Stub travailla pendant six ans avec fidélité et dévouement parmi les Lapons, et fut recueilli dans le repos céleste en 1724.

De Westen visita aussi le Finmark occidental, où il fut heureux de trouver un pasteur fidèle et zélé, Teuder Nidter. Il y plaça comme missionnaire pour les Lapons l'autre de ses compagnons, Yens Bloch, qui ne tarda pas à se rendre maître de la langue du pays, et qui prêcha le premier en lapon. Il publia plus tard des rudiments de grammaire laponne, qui témoignent de sa connaissance de cette langue. Sa faible santé ne lui permit pas de remplir longtemps le poste qu'on lui avait assigné, car il dut être remplacé en 1719. Mais il continua néanmoins à travailler au milieu des Lapons en qualité de pasteur. Bloch mourut dans la paix de Dieu en 1723.

Il y avait un avantage évident à pouvoir rattacher la mission proprement dite à ce qui existait déjà. De Westen s'appliqua à vivifier tous les éléments chrétiens qu'il trouva, et à en créer de nouveaux. Avant de quitter le Finmark, il établit partout où il put des maîtres d'école itiné-



rants et des surveillants des mœurs appelés *gardes du dimanche*. Le principal auteur de cette institution, Isaac Olsen, qui travaillait depuis quatorze ans dans cette contrée au milieu des plus dures privations, était souffrant et avait grand besoin de repos. De Westen le prit avec lui en quittant le Finmark, pour l'emmener à Drontheim, où cet humble serviteur de Dieu fut employé comme traducteur lapon dans le séminaire de la mission, qu'on rattacha au collège de cette ville.

De Westen, en s'en retournant, passa par le Nordland, afin d'y préparer le terrain à la mission. Il dut voyager, tantôt par terre, tantôt par mer, dans une saison avancée; sa vie fut plusieurs fois en danger. Il trouva les Lapons de cette région dans l'état spirituel le plus déplorable. Quoique pourvus de pasteurs, ils étaient plongés dans une profonde ignorance; ils n'avaient pas même la connaissance des vérités les plus élémentaires de la foi. Leurs pasteurs, ne sachant pas leur annoncer la grâce de Dieu ni la puissance régénératrice du Saint-Esprit, leur présentaient la religion chrétienne comme consistant dans des cérémonies, auxquelles se rattachaient des obligations et des devoirs pénibles à accomplir. Ces pauvres patens baptisés considéraient le christianisme comme un joug insupportable, qui leur imposait le sacrifice de leurs penchants les plus chers, et l'abandon de leurs habitudes les





plus invétérées. Les Norwégiens en contact avec eux, poussés par les plus vils motifs, faisaient tous leurs efforts pour les retenir dans le culte de leurs faux dieux. Des craintes superstitieuses contribuaient aussi à éloigner ces pauvres gens du christianisme ; ils s'imaginaient qu'en abandonnant les habitudes de leurs pères ils se priveraient de toute prospérité temporelle. De Westen profita de son court passage au milieu de cette population pour lui faire entendre l'Évangile, et ses efforts ne furent pas complètement nuls. Plusieurs obstacles à l'évangélisation furent écartés, et quelques grains de la bonne semence levèrent après son départ. Il était de retour le 5 novembre à Drontheim. De Westen écrivit de là au Collège des missions, un rapport où il exprimait ses impressions au sujet de l'œuvre commencée dans son voyage : « Dieu, disait-il, remporte presque partout la victoire. Vous tressaillerez de joie, si vous saviez combien d'âmes vous avez sauvées, combien de prédicateurs vous avez stimulés, combien de cœurs vous avez ouverts, par le seul fait que vous avez envoyé des évangélistes. Et maintenant réjouissez-vous, espérez en Dieu, qui vous a fait voir déjà de si grandes choses, et qui vous en montrera de plus grandes encore. En vérité, les anges montent et descendent sur l'échelle du Fils de l'Homme. »

Dans ce rapport, de Westen faisait mention de deux enfants lapons qu'il avait amenés du Fiu-

mark pour les instruire. Ils furent les premiers élèves d'un séminaire de Lapons, qu'il fonda et entretenait en partie à ses frais. Cette institution rendit d'immenses services à la mission dont de Westen venait de jeter les premiers fondements. Nous poursuivrons, dans le chapitre suivant, le développement de cette mission.





## CHAPITRE V

## AFFERMISSEMENT ET EXTENSION DE LA MISSION LAPONNE.

Les succès de Westen parmi les Lapons ne firent qu'augmenter l'opposition du parti qui repoussait toute réforme dans l'Église. L'organe de ce parti l'évêque Krog, fit tous ses efforts pour paralyser l'activité de l'*apôtre des Lapons*, titre qui fut donné à de Westen. Il adressa aux pasteurs du Nordland et du Finmark une circulaire destinée à les indisposer contre l'œuvre de la mission. Tout en feignant d'approuver cette dernière, il engageait ses collègues à combattre toute entreprise qui pourrait diminuer leur autorité, et à ne pas se laisser égarer par des ordres secrets, eussent-ils même la sanction du roi. Mais cette tactique n'eut pas l'effet qu'il en attendait. Si un petit nombre de pasteurs refusèrent d'entrer en relations avec de Westen, ce qui était le but de la circulaire, la plupart furent indignés d'une démarche qui leur parut une attaque contre la cause du Seigneur.

La haine de Krog contre de Westen se manifesta d'une autre manière encore: il lui refusa les



clefs de l'auditoire de théologie, à la cathédrale, sous prétexte qu'il avait choisi ce lieu pour y être enterré. Le professeur fut ainsi obligé de donner ses leçons dans le chœur. L'évêque travailla aussi, de concert avec son fils, à détourner de la mission les élèves du Collège qui s'y destinaient. Cette opposition tracassière rendit le Collège des missions très prudent; on s'étonne même de la condescendance, d'ailleurs conseillée par de Westen, dont on usa envers un homme qui se montra si mauvais pasteur, et qui ne craignit pas de résister à des mesures ordonnées par son souverain.

Cependant l'œuvre s'accomplissait de plus en plus. En 1717, le séminaire de la mission, qui n'avait été d'abord qu'un conseil, fut régulièrement constitué. Des ordres furent donnés pour la construction en Finmark de chapelles et d'écoles nouvelles; on fixa le traitement des maîtres d'école et des catéchistes, et les fonctions de ces derniers, ainsi que leur position à l'égard des pasteurs, furent déterminées. On autorisa chaque catéchiste à élever deux enfants lapons pour en faire des maîtres d'école. Tous les missionnaires et les catéchistes furent invités à se réunir, autant que possible, en conférence annuelle, au golfe de Porsanger, principale station du Finmark occidental. Le but du Collège, en provoquant cette réunion, était de fournir à tous ses ouvriers l'occasion de se communiquer leurs ex-





de difficultés et de privations. Après dix ans de pénibles travaux, ses forces étant brisées, il se sentait défaillir, et n'attendait que le signal du rappel auprès de son maître. Néanmoins le Seigneur le conserva encore plusieurs années, et lui permit de travailler dans un autre poste moins pénible. Il fut appelé comme pasteur à Overhalde, dont il sera parlé plus tard ; les nombreux Lapons disséminés sur les montagnes environnantes furent confiés à ses soins. Il avait si bien acquis la confiance de ses supérieurs, que le Collège le considérait, après la mort de Westen, comme l'homme le plus capable de le remplacer dans la direction de l'œuvre. Lund traduisit le catéchisme de Luther en lapon, et publia un alphabet dans cette langue.

Erasme Nachlew fut placé à Porsanger, dans le Finmark occidental. Il s'appliqua d'abord à l'étude de la langue du pays, dont il se rendit maître en peu de temps. Les Lapons furent transportés de joie de pouvoir écouter la parole prêchée dans leur propre dialecte. Il entendit lui-même après le culte, le jour de Pentecôte 1749, l'expression de leur satisfaction : « Dieu soit loué, disaient-ils, de nous avoir donné un tel conducteur, capable de s'entretenir avec nous dans notre propre langue ! Nous pouvons maintenant comprendre la parole de Dieu, et nous nous efforcerons de la graver dans nos cœurs. » Nachlew se dévouait complètement au service de son Maître : le matin il faisait un catéchisme ; il consacrait l'après-

midy à former de jeunes maîtres d'école, et le soir il avait encore un exercice de catéchisation. En 1719, il tomba gravement malade par suite de la rigueur du froid et de l'usage d'eau de neige. Il fut appelé au poste de Baner, en 1722. Nachlew publia plusieurs ouvrages, entre autres une grammaire laponne en latin.

Sans cesse préoccupé du salut des Lapons, de Westen les visita de nouveau en 1718. Il partit de Drontheim le 19 juin, accompagné de plusieurs ouvriers, et en particulier des deux Lapons qu'il avait formés, et qu'il établit en qualité de maîtres d'école parmi leurs compatriotes. La traversée fut d'abord très difficile. De Westen et ses compagnons, ayant dû partir sur un canot, ne purent lutter contre un vent défavorable; aussi mirent-ils trois semaines à faire trente-deux lieues. Mais, contre leur espoir, ils trouvèrent à Alstahoug, un vaisseau sur lequel ils purent heureusement achever leur voyage; ils débarquèrent à Waranger. De Westen prit aussitôt les mesures nécessaires pour la construction d'une nouvelle église. En exécution d'une décision du Collège des missions, il choisit six enfants lapons pour les former à la vocation de maîtres d'école.

De Westen se rendit ensuite à la station de Tana. Les Lapons de cette localité avaient fait de grands progrès dans la connaissance de Jésus-Christ. Ils témoignèrent hautement leur joie d'être délivrés des ténèbres qui les avaient précédemment enve-





loppés. Pour causer une agréable surprise à Westen, ils avaient préparé et élevé, avant son arrivée, la charpente d'une chapelle. Ce nouvel apôtre les encouragea à persévérer dans la bonne voie, et prit congé d'eux en les bénissant.

Arrivé à Lasseager, Westen réunit tous les missionnaires et le pasteur Nidter dans une conférence fraternelle. Les diverses communications de ces ouvriers mirent au jour bien des misères : plusieurs Lapons convertis étaient retombés dans les superstitions païennes ; quelques-uns, quoique dégoûtés du culte des idoles, avaient néanmoins parfois sacrifié un renne, dans la crainte de voir périr tout leur troupeau. Mais d'autres, par leur persévérance dans la foi, étaient un sujet d'encouragement pour les missionnaires. La parole persuasive de Westen fut l'instrument de la conversion d'un pécheur endurci, qui avait jusqu'alors résisté aux exhortations de Nidter et de Stub. Les Lapons de cette localité, aidés de leurs conducteurs spirituels, bâtirent une église à leurs frais. Les habitants d'Alten, où de Westen se rendit ensuite, sur la montagne de Masi, construisirent aussi une église, et employèrent un troupeau de rennes pour le transport du bois.

Après avoir visité les diverses stations du Finmark, Westen se dirigea vers le Nordland, où il passa l'hiver. Il y endura de grandes privations ; souvent il prêchait dans les huttes sales et puantes des pécheurs ; il manquait aussi fréquemment



des choses les plus indispensables à la vie. Mais les progrès de l'Evangile soutenaient son courage et réjouissaient son cœur. « Si mon corps, disait-il, dut porter plusieurs traces de la rigueur du froid, d'un autre côté la mission prospérait tellement, que toutes les âmes que je soignais portent maintenant des marques de la puissance de Christ. » Il laissa le missionnaire Christophe Norman à Skiervæ, après y avoir réveillé plusieurs consciences et amené plusieurs pécheurs à confesser leurs fautes.

A Lodinge, soixante-dix familles laponnes, comprenant trois cents âmes, virent au devant de Westen, qui les trouva dans une profonde ignorance. Néanmoins son travail au milieu d'eux fut beni. Il les pourvut d'un maître d'école pieux, Michel Munk, auquel on assigna un champ d'activité d'une étendue de huit lieues.

La guerre contre la Suède se poursuivait alors. Les Suédois, ayant envahi les États de Frédéric IV, pénétrèrent jusqu'à Drontheim. La population effrayée fuyait de la ville; le séminaire de la mission courut un grand danger. Il eût été disson sans le courage et le désintéressement de Skanke, qui se chargea de pourvoir, à ses propres frais, à l'entretien des élèves aussi longtemps qu'il aurait un morceau de pain. Ne pouvant retourner à Drontheim dans de telles circonstances, de Westen se retira à Herøe, chez son ami Swerdrup, où il attendit le printemps; mais il n'y resta pas si long-temps.





truction de six jeunes Lapons qu'il avait avec lui, il travailla aussi à la conversion de plusieurs familles encore païennes qui habitaient dans le voisinage.

De Westen écrivit d'Heroë au Collège des missions, sous la date du 26 janvier 1719, un rapport détaillé sur ses travaux pendant l'année précédente : « Mon cœur, disait-il, tressaillait de joie, en Finmark lorsque je travaillais auprès des Lapons pour les instruire, les éprouver et les fortifier. Il m'était bien doux d'en rencontrer partout, un livre dans leur sein, le nom de Dieu dans la bouche, et se proposant Christ pour modèle. Les Lapons se montraient très attachés à la parole de Dieu, et donnaient la preuve que la bonne semence n'avait pas été répandue en vain parmi eux. Ils exprimaient aussi leur vive reconnaissance envers le roi et envers ceux qui s'étaient donné la peine de leur porter l'Évangile. Je m'efforçais principalement d'affermir ceux que j'avais, deux ans auparavant, délivrés des filets de Satan. Ma joie était parfaite lorsque, contrairement à un bruit publiquement répandu, je les voyais heureux pour la plupart. »

En parlant des jeunes Lapons qu'il avait pris avec lui, Westen ajoutait : « Ils font la joie de tous les chrétiens ; ils sont innocents, avides d'instruction, et ont fait de grands progrès dans le peu de temps qu'ils ont déjà passé auprès de moi. » Il avait dû, pour cause de maladie, remplacer deux de ces enfants. « L'un d'eux, disait-il,

» étant tombé malade dans le Finmark occidental,  
» je fus contraint de l'y laisser. Un second, qui  
» était mon Benjamin, priait Dieu de lui accorder  
» une mort vraiment chrétienne. J'en fus d'abord  
» très affligé, mais je sais qu'il est maintenant au-  
» près de Dieu, où je le suivrai..... » « Dans le  
» Nordland, mon travail a été plus fructueux que  
» lors de mon premier voyage. Les pasteurs m'ont  
» partout promis de travailler plus activement au  
» salut des Lapons, et d'instruire un ou deux en-  
» fants chacun; d'autres chrétiens les ont imités  
» en ce point. »

Dans ce rapport, Westen signalait au Collège les principaux obstacles que les missionnaires rencontraient parmi les Lapons. Il mettait en première ligne l'usage de l'eau-de-vie. Il suffit de dire que plusieurs pasteurs se livraient au commerce de cette boisson pour faire comprendre le ravage que ce poison du corps et de l'âme devait causer parmi ce malheureux peuple. Il n'était pas de ruses que n'employassent les marchands norvégiens pour débiter leur eau-de-vie. Ils s'établissaient avec cette marchandise jusqu'aux portes des églises, et se servaient de mille artifices pour séduire des gens faibles et ignorants : « Si tu ne peux pas boire beaucoup d'eau-de-vie, disaient-ils au pauvre Lapon, tu ne vauds pas un Norvégien; et si tu n'a pas le moyen d'en acheter, tu es un misérable. » Les Lapons, sachant que les lois proscri-vaient le culte des idoles, ne s'y livraient qu'en se-





cret, et craignaient d'être découverts. Les marchands d'eau-de-vie exploitaient leurs victimes en leur faisant craindre une dénonciation. Si quelque Lapon refusait d'acheter de cette dangereuse liqueur, le marchand l'excitait par des paroles telles que celles-ci : « Tu as assurément sacrifié aux idoles » et méprisé l'eau-de-vie, puisqu'il t'est défendu » d'en boire. Si tu es un bon chrétien, bois ! »

L'usage de l'eau-de-vie s'était tellement enraciné parmi les Lapons, qu'ils la considéraient comme indispensable dans toutes les circonstances importantes. Cette boisson avait comme acquis à leurs yeux un caractère sacré. Ils s'en servaient dans leurs sacrifices païens, ils la répandaient en libations sur la tombe des morts ; l'usage en était de rigueur dans la conclusion des mariages. Plusieurs croyaient que l'eau-de-vie se trouvait dans la sainte cène.

Le gouvernement intervint plus tard pour réprimer l'abus de cette boisson.

Un second obstacle à l'évangélisation des Lapons était l'infâme conduite des Norwégiens en contact avec eux. Ces chrétiens de nom traitaient les pauvres Lapons avec une extrême dureté et un profond mépris. Ils se moquaient de leur dévotion et de leur assidue à lire l'Écriture. Dans les églises, les Lapons n'avaient que les dernières places, qu'ils devaient même céder aux Norwégiens à la demande de ceux-ci. Pour nuire à la mission, ces hommes corrompus essayaient de persuader les



Lapons que l'intention du roi et de Westen était de les contraindre, par le fer et le feu, de renoncer à leur paganisme.

Les Norwégiens extorquaient aux Lapons leurs meilleures propriétés, au moyen d'un peu de tabac et d'eau-de-vie ; ils achetaient même leurs enfants, dont ils faisaient de véritables esclaves. Lorsque de jeunes Lapons entraient comme domestiques chez des Norwégiens, ceux-ci les accablaient de travail et leur refusaient tout salaire. Dans leurs transactions avec ces prétendus chrétiens, les Lapons étaient livrés à leur merci et devaient accepter le prix qu'ils leur offraient de leurs marchandises, sous peine de mauvais traitements. A tant de violence et d'injustice, les Norwégiens ajoutaient le scandale de la débauche et de l'impiété. Les Lapons, témoins d'une pareille conduite, disaient à Westen dans leur simplicité : « Les Norwégiens ne doivent-ils pas, comme nous, » avoir la crainte de Dieu ? » Le roi, informé d'un tel état de choses, prit des mesures pour y porter remède : il défendit à toute personne de se moquer des Lapons ou de les maltraiter ; il recommanda aussi aux pasteurs d'éclairer leurs ouailles sur la volonté du Seigneur, d'amener les Lapons à la connaissance de l'Evangile.

Après avoir passé l'hiver au milieu de quelques familles laponnes, Westen regagna son foyer domestique au printemps de 1719. Mais il dut bientôt le quitter de nouveau pour se rendre à Copenhague.





gue. Le Collège désirait l'entendre lui-même et obtenir de sa bouche tous les détails propres à l'éclaircir complètement sur l'état et les besoins de la mission. Le roi voulut aussi s'entretenir avec l'apôtre des Lapons, qui plaida chaudement devant lui la cause de ce pauvre peuple.

Ce voyage de Westen ne fut pas inutile pour son œuvre favorite. L'ordonnance royale de 1720 en fut le résultat immédiat. D'après cette ordonnance, la mission devait être régulièrement organisée dans le Nordland et dans les divers districts de l'évêché de Drontheim où séjournaient des Lapons. En outre, l'excédant des revenus des biens ecclésiastiques, dans le Nordland, devait être appliqué à la mission. Ce dernier point donna lieu à de nouvelles difficultés entre Westen et l'évêque Krog, qui était l'administrateur de ces biens. Ce dernier, par sa négligence, avait laissé perdre une grande partie de ces revenus; et sa haine pour la mission le poussa à s'opposer autant que possible à l'exécution de la volonté royale. Westen gémissait d'être obligé de consumer un temps précieux en contestation avec des esprits épineux et tout préoccupés d'intérêts terrestres.

Westen eut à cette époque de grandes épreuves domestiques : une grave maladie atteignit tous les membres de sa famille, et transforma sa demeure en un véritable hôpital. La contagion gagna ses jeunes élèves lapons, tous ses domestiques, et enfin sa propre femme, qu'il appelait sa

Priscille, à cause de son dévouement dans l'œuvre du Seigneur. Mais Dieu soutint puissamment Westen, et le tira de l'épreuve en lui conservant ces objets de son affection et de son activité chrétienne.

La mission poursuivait son œuvre et se fortifiait peu à peu par l'acquisition de nouveaux ouvriers. Le pasteur Junghans, doué de dons peu communs, tant de la nature que de la grâce, fut placé dans le Nordland, à la tête de la mission, en l'absence de Westen. Mais il tardait à celui-ci d'affermir son œuvre dans cette province, et de répondre au vœu du roi en lui donnant une organisation régulière. Dans ce but il se mit en route, le 29 juin 1722, pour son troisième voyage missionnaire, qui dura environ dix mois, et qui fut exclusivement consacré à l'évangélisation des Lapons du Nordland.

Westen eut la joie de voir dans ce voyage ses travaux couronnés de succès. A Bodø, à Salt-dale et à Kierstand, un réveil remarquable se manifesta parmi la jeunesse laponne. Les cœurs étaient touchés jusqu'aux larmes et soupiraient après Jésus-Christ. C'étaient pour la plupart de jeunes garçons qui avaient gémé jusqu'alors sous l'oppression de maîtres norvégiens, et désiré d'être délivrés de leur tyrannie. Mais ils soupiraient maintenant après une liberté plus précieuse, et demandaient instamment qu'on les instruisît dans l'Évangile. Westen établit pour eux





des écoles d'hiver, aux frais desquelles les pasteurs Norman et Meldal contribuèrent libéralement.

Les enfants profitèrent de cette école avec un grand empressement; la plupart, n'ayant pour nourriture qu'un peu de farine d'avoine, souffraient de la faim pendant leurs leçons; d'autres, privés de cette faible ressource, travaillaient le jour pour gagner leur vie, et allaient à l'école dans la soirée. Plusieurs, ne pouvant absolument pas s'y rendre, s'adressaient au premier venu pour apprendre à épeler, puis se faisaient leurs propres maîtres et parvenaient ainsi à lire d'eux-mêmes. Souvent ils se cachaient pour éviter les moqueries des Norvégiens.

L'œuvre de Dieu fit aussi des progrès réjouissants à Skiervoe. Cinq lieux de culte furent créés pour les Lapons de cette localité et des parishes voisines.

A Hayange, Westen trouva l'excellent missionnaire Kildal, qui y travaillait depuis un an. Natif de Nordland, il était entré au service de la mission en 1720. Il n'avait pas de grands talents, mais son zèle et sa fidélité lui gagnèrent les cœurs, et son activité fut abondamment bénie. Sa connaissance du lapon lui permit de traduire divers ouvrages en cette langue, et entre autres une partie de l'Ancien Testament. Il avait appris l'hébreu auprès de Westen pour l'accomplissement de cette œuvre importante. Dans le but d'inspirer



une entière confiance aux Lapons, Kildal épousa une jeune personne de cette race, qui fut pour lui une aide précieuse dans l'œuvre du Seigneur. Elle se vouait à l'instruction des jeunes Laponnes, tandis que son mari consacrait une partie de son temps à former des maîtres d'école. La population au milieu de laquelle ce pieux missionnaire vivait n'avait plus de secret pour lui : chacun osait lui révéler ses misères et ses besoins spirituels, ainsi que les pratiques païennes qui régnaient encore dans le pays. Sur ses conseils, les Lapons brûlèrent les objets de leur ancien culte, et bâtirent à leurs frais une maison de prière.

Lorsque Kildal arriva à Hayange, les moqueurs avaient parié que les Lapons de ce lieu, réputés les plus grossiers, ne sauraient pas même lire au bout de dix ans. Mais leur conversion à l'Évangile vint bientôt confondre la sagesse humaine, et mettre en évidence la puissance de la croix pour le salut de ceux qui croient.

Kildal étendit son activité à plusieurs autres localités, dont les habitants étaient semblables à des brebis sans pasteur. Il eut la joie de leur faire connaître le bon Berger qui a donné sa vie pour ses brebis.

On ignore où et quand mourut cet humble serviteur de Dieu. Il travaillait encore en 1728 parmi les Lapons; il est probable qu'il termina sa carrière au milieu d'eux. Voici le témoignage que lui rendit Westen dans une lettre au Collège des





missions : « Kildal est fort en Dieu ; il est comme  
» un jeune lion contre Satan, et comme une  
» nourrice parmi les Lapons. C'est un vrai chré-  
» tien devant tous, et Dieu lui a fait remporter  
» une grande victoire. Si j'avais beaucoup de  
» Kildals, la mission dans le Nordland serait bien-  
» tôt dans l'état le plus prospère. »

Les Lapons de Saune avaient résolu de tuer Westen s'il se rendait auprès d'eux, mais la puissance de l'Évangile transforma ces loups en agneaux. Non-seulement ce prédicateur les visita et leur annonça Jésus-Christ, mais il gagna leur confiance et leur affection, au point qu'ils lui servirent de guide dans un passage dangereux ; ils le suivirent même dans une autre localité pour profiter de ses instructions.

Dans une lettre au Collège, écrite de Bodoë en octobre 1722, de Westen rend compte de ses expériences au milieu des Lapons du Nordland, qu'il avait presque tous visités, soit dans leurs golfes, soit sur leurs rochers :

« Le Seigneur, disait-il, a béni mon faible tra-  
» vail bien au delà de mes espérances. Il était  
» bien temps que Dieu envoyât du secours à ces  
» pauvres Lapons. J'ai trouvé des golfes entiers  
» où il n'y avait pas un habitant qui n'offrit des  
» sacrifices aux démons. Tout rocher était une  
» idole ; tous les champs étaient remplis de téra-  
» phims ; chaque paroisse, chaque maison même  
» était une synagogue de Satan..... Ce troisième

» voyage a beaucoup diminué mes forces, mais  
» qu'est-ce en comparaison de la joie qui remplit  
» mon cœur à la pensée que si la mort de Christ  
» se manifeste dans mon corps, sa vie peut main-  
» tenant se manifester dans mes chers enfants, les  
» Lapons? Ceux qui d'abord rôdaient autour de  
» moi comme des loups ou des ours furieux, me  
» suivraient maintenant jusqu'au bout du monde.  
» Satan n'a pas à se glorifier, que je sache, des  
» semailles que j'ai faites cet automne en divers  
» lieux..... Publiez hautement, car il faut que les  
» portes de l'enfer en tremblent, que notre gra-  
» cieux roi, comme un vrai Josias, s'est montré  
» plus grand par la mission qu'il a fondée, que  
» tous les princes qui règnent actuellement en  
» Europe. Il a arraché des âmes à l'enfer et venge  
» le ciel, tandis que les autres monarques ne  
» sont occupés que des choses de la terre. »

Depuis l'expédition de cette lettre, Westen pour-  
suivit son œuvre dans le Nordland avec bénédic-  
tion. Sur les rochers d'Overhalde vivait une  
peuplade laponne, composée de deux cent quatre-  
vingt-trois personnes, qui n'étaient jamais des-  
cendues dans les vallées. Les pasteurs qui habi-  
taient au pied de la montagne ignoraient même  
l'existence de cette population. Le bruit s'étant  
répandu que le courageux missionnaire voulait  
monter la-haut, les habitants, encore païens de ce  
lieu sauvage, s'en émurent; ils eurent même re-  
cours à quelques pratiques de sorcellerie pour le





détourner de son dessein. Ce fut en vain : Westen les visita pendant l'hiver, et travailla au milieu d'eux pendant le mois de février et le commencement de mars de 1723. Ses efforts furent bénis : le paganisme fut détruit et remplacé par l'Évangile. Mais cette œuvre ne s'accomplit qu'au milieu de nombreuses privations. Westen dut se contenter de la plus misérable nourriture, et pour toute boisson fortifiante il n'avait que de l'eau dans laquelle on avait fait infuser un peu d'écorce de genièvre.

Après avoir travaillé pendant les mois de mars et d'avril à Snaasen, et y avoir accompli une œuvre semblable à celle d'Overhalde, Westen retourna à Drontheim, où il arriva le 5 mai 1723. Son cœur était pénétré de la plus vive reconnaissance pour les bénédictions que Dieu avait répandues sur ses travaux pendant ce dernier voyage. Voici en quels termes il exprimait au Collège ses sentiments à ce sujet :

« Loué soit Dieu, disait-il, qui m'a enfin ramené ici plein de joie et chargé de gerbes. à  
 » travers beaucoup de dangers, de privations et  
 » d'attaques de Satan ! Dieu m'a comblé de bien-  
 » faits toute ma vie, mais sa grâce a été comme  
 » une coupe d'abondance pendant ce voyage  
 » missionnaire. Soyez sûrs que tous les Lapons  
 » que j'ai soignés sont convertis : je répondrais  
 » de ma vie, pour la plupart d'entre eux, qu'ils  
 » ne retomberont pas dans leur folie précé-  
 » dente. »



Westen avait pour les Lapons, qu'il venait de gagner à Jésus-Christ, la même tendresse et la même sollicitude qu'une mère pour son nourrisson.

a : Westen  
au milieu  
commen-  
ent bénis :  
Évangile.  
milieu de  
contenter  
oute bois-  
laquelle  
nièvre.  
de mars  
une œu-  
ten re-  
ti 1723.  
onnais-  
vait ré-  
dernier  
ait au

fin ra-  
rbes, à  
ous et  
bien-  
omme  
oyage  
apons  
adrais  
qu'ils  
réré-





## CHAPITRE VI

## DERNIERS TRAVAUX DE THOMAS DE WESTEN ET ACTIVITÉ DE STOCKFLETH EN FAVEUR DES LAPONS.

Les privations et les fatigues endurées par Westen dans ses voyages missionnaires avaient profondément altéré sa santé; il souffrait en outre d'une entorse qu'il s'était faite à une main. Néanmoins son désir était de faire encore un grand voyage dans les stations du Nord; mais l'affaiblissement de ses forces le contraignit d'y renoncer. Toutefois, il ne demeura pas oisif. Pendant les quatre dernières années de sa vie, de 1723 à 1727, l'évangélisation des Lapons fut sa constante préoccupation; il fit même dans ce but plusieurs courses dans des localités voisines de Drontheim.

A deux lieues de cette ville se trouvaient Stordale et Menager, habitées par des Lapons. Kildal, ayant travaillé à leur conversion, fit savoir à de Westen qu'ils acceptaient la parole de Dieu avec attention, et qu'une partie d'entre eux étaient sur le point d'embrasser l'Évangile. L'apôtre des Lapons accompagné de son ami Skanke, se mit

aussitôt en route pour les visiter. Ces deux serviteurs de Dieu furent témoins des effets de la grâce dans les cœurs de ces pauvres idolâtres. Voici comment Skanke rendit ce apte de ce mouvement religieux :

« J'ai vu couler leurs larmes en abondance, »  
 « au point qu'on eût dit qu'ils allaient se fondre »  
 « eux-mêmes, et cela non-seulement à certains »  
 « moments, mais pendant toute la journée. »  
 « J'assistais à leurs prières, et j'ai entendu avec »  
 « quelle impétuosité elles jaillissaient de leur »  
 « cœur. Non-seulement ils soupiraient, mais ils »  
 « demandaient la grâce de Dieu en poussant des »  
 « cris. Oh ! plutôt à Dieu que tous ces chrétiens »  
 « paresseux et apathiques, qui considèrent ces »  
 « choses comme si peu nécessaires, eussent as- »  
 « sisté au traitement spirituel de ces pauvres »  
 « gens ! Ils auraient pu voir de quelle manière »  
 « le Saint-Esprit exerce sa charge. »

Dans une lettre au Collège, Westen achève de décrire l'œuvre du Saint-Esprit au milieu de cette peuplade. Il est surtout intéressant de remarquer l'impression profonde produite sur ces âmes simples par l'orédication vivante de l'Evangile, en opposition à la mort où les avait laissées la pratique de cérémonies chrétiennes dont ils ne comprennent pas la portée : « Je m'ar- »  
 « rache, dit-il, à l'usage des Lapons maintenant »  
 « convertis du paganisme et de Merager. Ils ont sé- »  
 « ricieusement concédé au diable, et brûlent de





» l'amour du Dieu unique en trois personnes; ils  
» désirent, comme des enfants nouvellement nés,  
» le lait pur de l'Évangile. Ils m'ont causé d'a-  
» bord assez de peine; mais à la fin, ils ne vou-  
» laient pas se séparer de moi. Tantôt ils sui-  
» vaient mon canot à la nage, tantôt ils couraient  
» après mon cheval. Rien ne pouvait les consoler  
» de mon départ que l'espérance d'avoir au mi-  
» lieu d'eux un homme capable de leur répéter  
» la Parole que je venais de leur annoncer et de  
» leur apprendre à lire. Dans leur simplicité, ils  
» s'écriaient: « Que Dieu comble de joie celui qui  
» a inventé cette doctrine! Jusqu'à présent, nous  
» n'avons eu parmi nous que des trompeurs.  
» Plût à Dieu qu'on nous eût apporté plus tôt  
» cette doctrine, car nous eussions renoncé de-  
» puis longtemps à toute sorcellerie! »

Il y avait à Tonsat, dans l'évêché de Christia-  
nia, un groupe de Lapons que Westen désirait  
vivement évangéliser. Il avait formé le projet de  
se transporter au milieu d'eux, mais il attendait  
une indication de la volonté de Dieu pour l'exé-  
cuter. Il eut voir cette indication dans la circon-  
stance suivante. Un Lapon de cette localité,  
nommé Lars-Nielsen, avait beaucoup entendu  
parler de *l'homme bon qui ne faisait jamais de mal aux*  
*Lapons*. Il se rendit à Drontheim, et fit visite à  
Westen, qui lui annonça Jésus-Christ. Le Lapon  
fut touché, renonça à ses idoles et embrassa l'É-  
vangile. Il engagea aussi de Westen à travailler à



la conversion de sa femme et de ses enfants. Celui-ci, ayant reçu peu après la visite de quatre autres Lapons de Tonsat, écrivit au Collège des missions pour lui annoncer son intention de visiter les Lapons de l'évêché de Christiania. Mais le Collège objectait que ses réglemens limitaient la mission au Nordland et au Finmark; en outre, il craignait d'irriter l'évêque de cette ville, Deichmann, peu favorable à la mission laponne, et contre lequel Westen avait, dans une occasion particulière, décoché quelques traits. Ce dernier, touché de cette considération, « Est-ce que la crainte de l'évêque Deichmann, disait-il, devrait nous engager à laisser périr les âmes de quelques centaines de Lapons? Il n'est cependant ni plus puissant que Dieu, ni plus méchant que le diable. » Le Collège persevéra néanmoins dans sa manière de voir, et refusa d'autoriser Westen à réaliser son projet.

Lorsque de Westen fut en voyage, il recevait de nombreuses visites de Lapons : hommes et femmes, vieillards et jeunes gens, et même des mères avec leurs nourrissons, venaient chercher auprès de lui de nouvelles instructions. Un jour cet homme apostolique vit arriver dans sa demeure une famille laponne. Tous les membres de cette famille, d'abord baptisés selon le rite chrétien, avaient été purifiés de leur baptême, puis consacrés à leurs faux dieux par une cérémonie païenne. Désireux d'être éclairés, ils reçurent de





bon cœur la parole de Dieu, et s'en retournèrent avec un précieux trésor dans le cœur. Une autre fois, trois Lapons de Stordale se mirent en route pour Drontheim; mais, assaillis et dépouillés par des voleurs, ils furent obligés de retourner sur leurs pas. Cette mésaventure ne les empêcha pas de reprendre le chemin de cette ville, afin de recevoir aussi leur part des bénédictions spirituelles que Dieu distribuait à leurs compatriotes par le ministère de Westen.

La mission portait de précieux fruits. Dans le Nordland et en Finmark, des centaines de familles, formant une population de 2,700 âmes au moins, étaient, en 1723, sous la discipline de l'Évangile. Mais les travaux des missionnaires eurent encore d'autres résultats: outre le réveil produit dans l'Église norvégienne, bon nombre de pasteurs suédois, placés dans le voisinage de la mission, furent stimulés et aidés par elle dans leurs travaux au milieu des Lapons. Westen reçut même de plusieurs d'entre eux des témoignages de sympathie pour son œuvre.

De Westen employa ses loisirs à la composition d'un ouvrage intitulé: *Directions pour la mission dans le Nordland*, destiné à servir de guide aux missionnaires. Il s'établit, pour faire ce travail, dans la campagne d'un riche négociant de Drontheim, M. Hergerup. Celui-ci fut un ami dévoué de la mission, à laquelle il donna une maison dont elle avait besoin; il se chargea aussi de

l'entretien de plusieurs enfants lapons placés au séminaire. Dès 1721, ce fut lui qui administra gratuitement la caisse de la mission. Il se faisait un plaisir d'accorder le passage gratis sur ses vaisseaux aux missionnaires qui se rendaient en Finmark. Ce chrétien généreux mourut en 1753.

Nous ne relèverons pas les conseils pleins de sagesse que Westen donnait dans cet écrit aux missionnaires; mais nous mentionnerons l'appel chaleureux qu'il adressa aux pasteurs établis parmi les Lapons. Après les avoir suppliés de ne pas entraver l'œuvre de la mission, il les conjure de ne pas imposer à ces pauvres Lapons des contributions exorbitantes. Il cite à ce sujet des faits qui révèlent les odieux abus dont se rendaient coupables des hommes portant le titre de ministres de Jésus-Christ. Ainsi, plusieurs d'entre eux refusaient d'admettre à la confession et à la sainte table ceux qui venaient les mains vides. De là l'opinion d'un grand nombre de Lapons, que les grâces spirituelles s'achètent, comme autrefois la faveur de leurs faux dieux. Une pauvre veuve, ne pouvant payer le pasteur qui avait fait le service funèbre à la mort de son mari, fut dépouillée de son unique pièce de bétail, ou de même le cas où le défunt, n'ayant pas de quoi satisfaire l'officiant, ses enfants furent réduits comme esclaves.

Au milieu de ses infirmités croissantes, Wes-





ten eut à supporter les attaques haineuses des ennemis de la mission, et spécialement des deux évêques Krog et Beichmann. Parfois aussi il recevait d'affligeantes nouvelles des stations qu'il avait fondées. Ainsi, il apprit un jour que les Lapons de Tydstjords avaient tenté de tuer le catéchiste qu'on leur avait envoyé. Westen fut aussi informé qu'il s'était élevé à Salten un imposteur qui se donnait pour son envoyé, et qui entraînait de nouveau à l'idolâtrie beaucoup de Lapons convertis. Rempli du zèle de saint Paul, il eût voulu se rendre au milieu d'eux et leur crier : O Lapons insensés ! qui vous a ensorcelés pour vous en pécher d'obéir à la vérité ? (Galates, III, 1.) Mais le mauvais état de sa santé ne lui permit pas d'entreprendre un nouveau voyage. Il exprimait à cette occasion, dans une lettre au Collège, les sentiments qui remplissaient son cœur :

« Que Dieu, disait-il, nous maintienne, au nom de Jésus et par la communion de ses souffrances, un courage ferme et une joie véritable : car le diable commence à se montrer envers nous comme un chien enragé qui ne veut pas abandonner sa proie. Mais Christ l'écrasera par sa puissance, et je ne doute pas qu'il ne soit pour nous un rempart dans cette circonstance. Je ne craindrais pas même en présence de tous les diables de l'enfer, combien moins devant des hommes mortels. Je me sens pleinement



« affermi et prêt à sceller de mon sang mon épiscopat parmi les païens, et le témoignage de Jésus (1). »

Pendant toute sa carrière missionnaire, de Westen montra un désintéressement exemplaire. La guerre ayant diminué les revenus de sa place de lecteur, il refusa constamment les postes plus avantageux qui lui furent proposés, mais qui l'auraient empêché de travailler en faveur des Lapons. Ainsi, il préféra garder une position gênée plutôt que d'accepter les évêchés de Drontheim et de Christiansand qui lui furent successivement offerts. Sa conduite, lorsque le premier de ces postes lui fut proposé, mit au jour la noblesse de son caractère. Le roi, mécontent de la manière dont Krog s'acquittait de sa charge d'évêque, voulait le remplacer par Westen. Celui-ci, se jetant aux pieds du roi, lui dit : « Je prie Votre Majesté de ne pas infliger à ce vieillard un châtiment si rigoureux ; car ses cheveux blancs descendraient avec douleur au sépulchre. » Cependant Krog s'était montré son constant adversaire. Entre autres griefs de l'évêque contre la mission, nous mentionnerons celui d'avoir comme directeur un homme qui manquait d'ins-

(1) Sous ce langage énergique, on sent battre le cœur plein de foi d'un nouveau Luther. Nous regrettons néanmoins que de Westen ait, à l'exemple du réformateur, manqué de concision dans sa manière de parler du langage.



bileté. Westen répondit à ce reproche en ces termes :

« Quant au reproche que le chargé des pleins-pouvoirs du Collège n'est pas un homme prudent et habile, mais simplement un bon et pieux ministre, je n'ai que ceci à répliquer : c'est que je m'estime heureux d'ignorer la sagesse humaine ; je m'efforce même journellement de la désapprendre complètement. Ce n'est pas Machiavel, mais Paul qui édifie le royaume des cieux. Si Dieu est glorifié dans ma bassesse et mon incapacité, c'est un honneur pour moi : Satan sera d'autant plus confus de voir sa tente renversée par un pain d'orge. Le salut des âmes est l'œuvre du zèle et de l'amour, et non d'un esprit raffiné... Je ne me glorifie que de ma faiblesse et de ma folie, afin que la force et la sagesse du Christ agissent puissamment en moi. »

Ses travaux extérieurs et ses luttes intérieures de divers genres avaient enfin abattu les forces de l'apôtre des Lapons. Le moment du repos approchait pour lui. Une maladie de la vessie, accompagnée de fréquentes angoisses, mit fin à sa carrière terrestre : Thomas de Westen fut recueilli auprès de son Maître le 9 avril 1727.

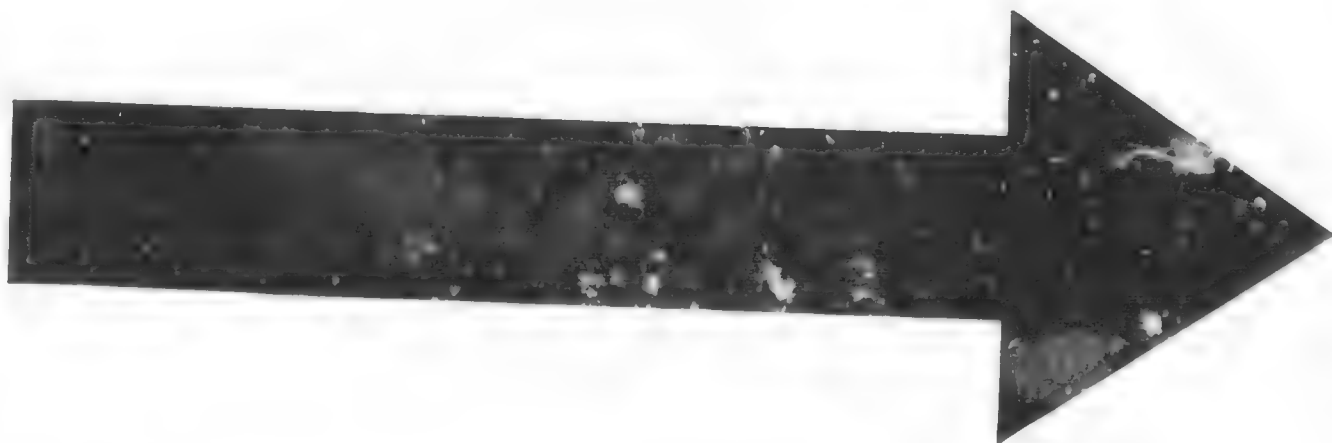
Ce fidèle serviteur de Dieu, qui s'était si complètement consacré au salut de ses frères, mourut comme son divin Maître, dans la pauvreté ; il fallut que des amis chrétiens se cotisassent pour payer

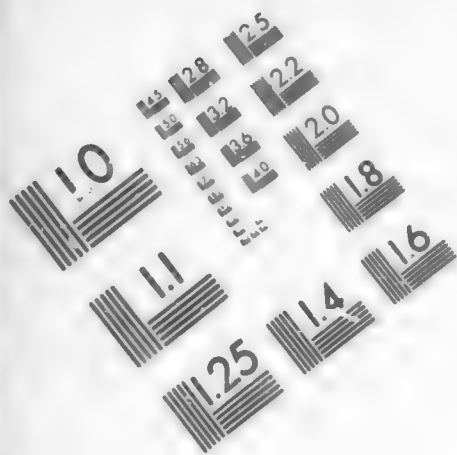
les frais de ses funérailles. Aucune voix ne se fit entendre sur sa tombe. Mais ces mots : *Le lecteur qui aimait les Lapons*, répétés au milieu de ce peuple pendant plusieurs générations, ne furent-ils pas un assez éloquent hommage rendu à son dévouement ?

De Westen laissa des dettes pour une somme de plusieurs milliers de francs. Mais les avances qu'il avait faites à la caisse de la mission furent suffisantes pour les couvrir.

Si Thomas de Westen se montra le père des Lapons, sa femme fut pour eux une véritable mère : elle les recevait avec la plus cordiale hospitalité ; jamais elle ne se plaignait des dépenses considérables que leurs visites nécessitaient. Elle était heureuse de dépenser tout son bien, à l'exemple des saintes femmes de l'Évangile, pour assister Jésus dans la personne des pauvres Lapons.

La mort de Thomas de Westen fut une perte irréparable pour la mission laponne. Au bout de quelques années, le réveil religieux, dont il avait été l'instrument dans la main de Dieu, s'arrêta dans l'Église norvégienne : le zèle des missionnaires se refroidit ; le souffle vivant qui avait créé cette belle œuvre se retira, et la mission se transforma en une institution extérieure et officielle. Pendant le reste du dix-huitième siècle, les églises laponnes eurent pour conducteurs des hommes qui ne savaient pas le lapon et qui, par consé-





8  
25  
22









quent, n'étaient que très imparfaitement compris de leurs troupeaux. L'enseignement religieux se faisait, il est vrai, au moyen d'interprètes, mais c'était une bien faible compensation à l'absence de pasteurs capables de parler et de prêcher en lapon. Dans cet état de choses, le paganisme dut nécessairement reprendre une partie du terrain qu'il avait perdu sous l'influence des travaux de Westen. Ce n'est que dans ces derniers temps qu'un homme, animé du même esprit, s'est de nouveau dévoué, comme missionnaire, au salut des Lapons. Nous voulons parler de Niels Stockfleth.

Après avoir embrassé la carrière des armes et obtenu le grade de capitaine, Stockfleth se fit précepteur; mais saisi par la puissance de l'Esprit, il n'eut de repos qu'après s'être voué au service de Dieu parmi les Lapons. Il se rendit, en 1823, après sa consécration, à Wadsoë, l'une des deux paroisses du Finmark oriental, qui ont ensemble une étendue de trois cents lieues carrées. L'évêque qui lui imposa les mains, lui ayant demandé à cette occasion s'il osait embrasser une tâche si périlleuse : « Si je ne me rendais pas à ce poste, répondit Stockfleth, je ne serais jamais heureux. » Outre un petit nombre de colons russes et norwégiens, il eut surtout en vue les Lapons. Ce nouveau pasteur, brûlant du désir de sauver les âmes, fit des efforts inouïs et endura des privations incroyables; mais la charité qui l'animait lui rendait

toute chose facile. A l'exemple de son maître, il donnait avec joie sa vie pour ses frères.

Stockfleth se convainquit bientôt que, sans la connaissance de la langue du pays, son activité serait fort paralysée. Mais comment s'y prendre pour l'acquérir ? Il vendit tout ce qu'il avait et alla vivre, en 1828, avec son héroïque épouse, au milieu des Lapons, et les suivit pendant trois ans dans leurs courses nomades. Il courut toutes les aventures et se soumit à toutes les souffrances d'un tel genre de vie, afin d'étudier non-seulement la langue, mais aussi les mœurs et les habitudes de ce peuple. Essayons de décrire les incidents d'une journée d'hiver de ce courageux pasteur voyageant avec un groupe de Lapons.

Souvent Stockfleth et sa suite n'atteignaient qu'à la fin du jour le lieu où ils devaient passer la nuit. Il s'agissait d'abord de dresser une tente pour s'abriter. Après avoir déblayé la neige, on plantait quelques pieux sur lesquels on tendait la toile, puis on secouait la neige de ses vêtements. Le feu allumé, on se procurait de l'eau en faisant fondre de la neige dans la marmite, et après y avoir mis un morceau de renne, toute la troupe se serrait autour du foyer. Pendant que le souper cuisait, Stockfleth écrivait sur des tablettes les mots nouveaux que lui fournissait la conversation, puis se les faisait épeler, ce qui donnait lieu parfois à des accès de franche gaieté. Lors que le repas était prêt, le pasteur y participait, mais il





se faisait remarquer par sa frugalité et laissait à ses compagnons les plus friands morceaux.

Après le souper venait la prière, qui terminait la journée. Avant qu'elle commençât, le sommeil gagnait souvent quelques-uns de ces pauvres Lapons harassés ; mais lorsque Stockfleth donnait le signal, tout le monde se réunissait dans l'attitude du recueillement. Le culte terminé, chacun souhaitait à Stockfleth une bonne nuit ; l'un des assistants le remerciait aussi de leur avoir annoncé la parole de Dieu. Le moment de se coucher étant venu, le pasteur, aidé de son domestique, se mettait dans un sac, s'étendait près du foyer, posait sa tête sur une peau d'ours et se couvrait d'une couverture de laine. Tous ses compagnons l'imitaient et se couchaient sur le côté, chacun plaçant sa tête contre la poitrine du précédent, de manière à former un cercle autour du foyer. C'est ainsi que, sous la garde de leur Père céleste, un sommeil bienfaisant venait réparer leurs forces épuisées.

Mais nos voyageurs ne passaient pas toujours la nuit aussi confortablement. Il arrivait fréquemment que des bandes de loups venaient attaquer les rennes ; les Lapons devaient alors veiller toute la nuit, et Stockfleth restait seul dans la tente. Le plus souvent, il avait, à son réveil, les membres engourdis par le froid, et était obligé de prendre de l'exercice pour se réchauffer avant de se remettre en route. Après avoir ainsi vécu trois ans

au milieu des Lapons, ce fidèle serviteur de Dieu fut initié à leur genre de vie et en état de leur annoncer Jésus-Christ dans leur propre langue.

La connaissance approfondie du lapon permit à Stockfleth d'étendre le cercle de son influence par la publication de plusieurs ouvrages dans cette langue. Il fit imprimer à Christiania, en 1840, les deux premiers Évangiles. Il avait déjà publié, précédemment, un catéchisme et un livre de lecture, qu'il fit tirer l'un et l'autre à huit mille exemplaires. Les lignes suivantes, qui terminent le second de ces écrits, nous fournissent un spécimen du genre populaire de Stockfleth :

« Quoi que nous fassions, nous devons le faire  
» au saint nom de notre précieux Sauveur, Jésus-  
» Christ. C'est en son nom que ce petit écrit a été  
» composé et imprimé, et c'est en son nom qu'on  
» doit s'en servir. Que Dieu mette, pour l'amour  
» de ce nom, sa bénédiction sur ce petit livre !  
» qu'il bénisse tous les enfants lapons, ainsi que  
» tous ceux qui, par son moyen, apprendront à lire  
» la sainte Parole qui sauve ! que Dieu bénisse tous  
» les parents lapons ; qu'il les dispose à élever leurs  
» enfants pour lui et selon sa Parole ! qu'il bénisse  
» tous les instituteurs lapons, leur vocation et  
» leurs efforts ; qu'il les enflamme d'un zèle pur et  
» saint ! Que Dieu répande sa grâce et toutes ses  
» bénédictions sur les Lapons de la montagne, sur  
» ceux des lacs et sur ceux des fleuves ; qu'il pro-  
» tège leurs demeures et leurs propriétés, et qu'il







» les accompagne dans leurs voyages et dans leurs  
» stations! Que Dieu conserve et bénisse tous les  
» hommes, et qu'il ait pitié de tous les pécheurs!  
» qu'il les réunisse enfin dans la paix et la féli-  
» cité! Amen. »

En terminant cette esquisse des travaux accom-  
plis en faveur des Lapons norvégiens, nous di-  
rons à notre tour : Que Dieu bénisse ce pauvre  
peuple trop longtemps oublié et méprisé! qu'il  
rende efficaces les efforts de tous les serviteurs de  
Christ qui répandent la bonne semence dans ce  
champ si difficile! Que le Seigneur suscite dans  
cette portion de sa vigne des ouvriers enflammés  
du zèle des Bredahl, des Westen et des Stockfleth!  
Puissent enfin les rayons du soleil de justice dis-  
siper les ténèbres du péché et embraser tous les  
cœurs dans ces régions glaciales!

---

## CHAPITRE VII

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE STOCKHOLM EN  
FAVEUR DES LAPONS SUÉDOIS.

Quelque louables qu'eussent été les efforts des princes suédois pour amener leurs sujets lapons à la profession de l'Évangile, ils n'eurent cependant pas pour résultat la destruction complète du paganisme parmi ce peuple. A côté des cérémonies chrétiennes persistait la pratique des cérémonies païennes, comme nous l'avons dit au chapitre second. Pour déraciner l'idolâtrie, il eût fallu des prédicateurs remplis d'un zèle tout apostolique, de véritables missionnaires. Sans doute que dans le nombre des pasteurs officiels placés au milieu des Lapons suédois, plusieurs se sont montrés de vrais serviteurs de Dieu et ont travaillé avec dévouement au salut de leurs paroissiens, mais en général cette œuvre n'a pas eu le caractère d'une mission. Après avoir introduit ses institutions parmi les Lapons, l'Eglise de Suède s'est contentée de les y maintenir régulièrement, sans se préoccuper beaucoup des moyens de faire pénétrer la foi vivante dans les cœurs.





Tout se passait et se passe encore dans les paroisses laponnes comme dans les autres communautés du royaume, si ce n'est que les conducteurs qu'on leur envoie sont dispensés de subir l'examen exigé des autres pasteurs. Mais, du reste, on observe le même ordre que partout ailleurs. Les prédicateurs passent des postes les plus pénibles ou les moins avantageux aux places les mieux retribuéés, et le séjour au milieu des Lapons est un degré pour devenir pasteur dans une paroisse suédoise proprement dite.

Toutefois, l'imperfection des moyens employés pour convertir ce peuple ne doit pas nous faire oublier le bien qui a été accompli. Sous ce rapport, nous mentionnerons particulièrement la traduction en lapon du Nouveau Testament. Jusqu'au commencement du dix-septième siècle, les Lapons ne possédaient, en leur langue, aucune portion de l'Écriture. En 1619, le pieux et illustre roi Gustave-Adolphe fit composer en lapon et imprimer un petit livre de lecture, dont faisaient partie le Décalogue et l'Oraison Dominicale. Jean Jona, pasteur à Tomea, publia, en 1648, un volume renfermant les Psaumes, les Proverbes, l'Écclésiaste, les Évangiles, une partie des Épîtres et quelques méditations. Cet ouvrage, dont la traduction laissait beaucoup à désirer, fut remanié par Olaus Graan, pasteur et maître d'école à Uméa, et réimprimé en 1669. Enfin, une traduction complète du Nouveau Testament, dont nous igno-

rons l'auteur, parut pour la première fois en 1753. A la demande de la Société évangélique de Stockholm, la Société biblique britannique et étrangère fit publier, à 5,000 exemplaires, en 1810, une nouvelle édition in-8° de cette traduction. Il en parut aussi, la même année, une édition in-4°. Les deux premiers Évangiles furent imprimés à part en 1838. Voici, comme spécimen de cette traduction, les quatre premiers versets de l'Évangile selon saint Jean :

1. *Algost laei sadne, ja sadne laei Ihmel lu', ja sadne laei Ihmel.* C'est-à-dire : « Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu. »

2. *Dat algost laei Ihmel lut.* « Elle était au commencement avec Dieu. »

3. *Buokrakkan dam boft lae dakkujuvum; ja alma dam taga i mikkege laek dakkujuvum dast, mi ja lae dakkujuvum.* « Toutes choses ont été faites par elle, et sans elle rien de ce qui a été fait n'a été fait. »

4. *Dam sist laei aellem; ja aellem laei olhum curvgas.* « En elle était la vie, et la vie était la lumière des hommes. »

Le dialecte finnois, parlé par les Lapons norwégiens du Finmark, est assez différent de celui dont nous venons de donner un spécimen. Stockfleth fut le premier qui entreprit de traduire le Nouveau Testament en lapon finnois.

Les Lapons suédois sont répandus dans la moi-







tié septentrionale du royaume. Tandis qu'ils passent l'été sur les montagnes avec leurs troupeaux de rennes, ils se réfugient l'hiver dans la plaine et habitent dans le voisinage des colons suédois. Des oratoires ont été construits au pied de la montagne, à l'usage des Lapons qui s'y rendent deux ou trois fois par été; car ils sont, dans cette saison, trop éloignés des églises pour pouvoir en profiter. Les districts où séjournent les Lapons portent le nom de *marches laponnes*, dont chacune est divisée en plusieurs paroisses. Chaque paroisse renferme des colons et des Lapons: ces derniers comprennent plus ou moins le suédois, sauf ceux qui habitent l'extrême nord. Voici la division ecclésiastique des marches laponnes, qui sont au nombre de cinq :

1<sup>o</sup> La marche d'Asèle, qui est la plus au sud, comprend les quatre paroisses d'Asèle, Frédérika, Dorothea et Wilhemina, avec une population de 4,000 âmes, dont 300 Lapons seulement.

2<sup>o</sup> La marche de Lysesèle, au nord de la précédente, renferme les trois paroisses de Lysesèle, Sorsèle et Stensèle. Les Lapons qui s'y trouvent comprennent moins bien le suédois que ceux de la marche précédente.

3<sup>o</sup> La marche de Pitea, toujours plus au nord, comprend les deux paroisses d'Arjeplog et d'Arvidsjaur.

4<sup>o</sup> La marche de Lulëa, au nord de la précédente, se compose des deux paroisses de Jockmok

et de Gellivare, où les Lapons sont nombreux et leur langue dominante. En s'avancant vers le nord on trouve enfin :

5<sup>e</sup> La marche de Tornéa, avec les deux paroisses de Jukaskjärvi et de Karesuando, dans lesquelles on parle non le lapon suédois, mais le finnois. C'est dans cette langue que se fait l'enseignement religieux.

Les cadres ecclésiastiques dans lesquels les Lapons ont été rangés ne suffisaient pas, nous le répétons, pour leur communiquer une véritable connaissance de Jésus-Christ et pour les détacher de leurs usages païens. Aussi, à mesure que le réveil de la foi s'est manifesté dans l'Eglise de Suède, les chrétiens vivants ont senti la nécessité de ne pas abandonner ces pauvres gens aux seuls secours religieux fournis par les pasteurs officiels.

La Société des missions de Stockholm, fruit du mouvement religieux de notre époque, s'est sentie pressée de travailler à l'évangélisation de ce peuple. Elle a fondé, sur différents points des marches lapponnes, des écoles pour les enfants des deux sexes, depuis l'âge de dix à seize ans. Les écoliers sont complètement sous la direction de leurs maîtres et sous celle des paysans chez lesquels ils sont nourris et logés aux frais de la société. On vise avant tout à développer chez ces jeunes Lapons une vraie piété, à les former à une vie chrétienne, afin que, de retour dans leurs familles, ils puissent y exercer une salutaire influence. Pour compléter cette





bonne œuvre, la Société des missions a envoyé des catéchistes au milieu des Lapons, avec la mission de les accompagner dans leurs voyages, de leur annoncer l'Évangile et de veiller spécialement sur les jeunes gens formés dans les écoles de la société.

Les efforts de cette société ont déjà porté des fruits précieux qui ont été récemment constatés, par un ancien missionnaire suédois, Pierre Fiellstedt. Après avoir enseigné pendant quelques mois, en 1828, dans l'Institut des missions de Bâle, le docteur Fiellstedt se rendit, en qualité de missionnaire, dans les Indes, puis à Smyrne. De retour dans son pays, où son nom est devenu populaire, il s'est consacré avec un grand zèle à l'avancement du règne de Dieu. Il a fait, dans l'été de 1837, un voyage d'évangélisation en Laponie; nous puiserons dans le récit qu'il en a donné des détails propres à compléter nos renseignements sur l'état spirituel de cette contrée.

M. Fiellstedt partit de Stockholm par un bateau à vapeur et se dirigea sur la petite ville de Pitea, où il arriva le samedi 25 juillet. Il y avait, dans cette ville de 1,200 âmes, des réunions religieuses régulières en dehors du culte officiel. M. Fiellstedt présida, dans la salle de ces réunions, un culte auquel assistèrent de nombreux auditeurs. De concert avec ces derniers, il invita le pasteur de l'endroit à participer à ces assemblées, mais il le trouva retenu par le vieux préjugé contre tout

culte célébré ailleurs que dans une église. Le lendemain dimanche, il présida quatre cultes : « Je » prêchai, dit-il, le matin dans la succursale des- » sée aux habitants des villages et des métairies » écartées. L'assemblée ne fut pas très nombreuse, » les gens étant disséminés et pour la plupart » fort éloignés de l'église. L'après-midi, je prê- » chai dans l'église de la ville, qui était comble. » J'eus le soir une explication de la Bible, et plus » tard encore une réunion de prière. Les nuits » sont si courtes ici qu'on peut lire jusqu'à onze » heures sans chandelle, et à minuit le crépuscule » du soir et l'aurore se confondent. Parmi les » braves frères venus de la campagne, se trouvait » un chrétien âgé et expérimenté qui préside des » réunions. Il racontait plein de joie le lendemain » comment il avait, en songe, répété à sa famille » tout ce qu'il avait entendu le dimanche. Il y a » ici bien des cœurs avides de la Parole. »

Le lundi 27, M. Fjellstedt se rendit à Lulea, ville de 4,200 habitants, située au bord de la mer. Le lendemain soir, à six heures, il y tint, dans l'église, une assemblée de missions assez nombreuse; puis il fit une explication de la Bible dans une maison particulière. Un entretien avec les assistants termina la journée. De Lulea, le missionnaire vint à Umeå, et de là pénétra dans les terres jusqu'à Styresjöle, où il arriva très fatigué à onze heures du soir. Après quelques heures de repos, il se remit en route et atteignit Hedlunda, dans







la marche de Lyesèle. Tantôt il allait en bateau sur de larges fleuves, tantôt il traversait à pied de vastes forêts ravagées par le feu. Les colons suédois incendient les bois pour pouvoir cultiver le sol. Quelquefois aussi on met le feu à la forêt par imprudence.

Arrivé à Lyesèle, M. Fiellstedt y fit, dans l'église, une explication biblique, le samedi soir, à une nombreuse assemblée. Le lendemain, 2 août, on devait prendre la cène, ce qui se fait chaque premier dimanche du mois. Cette circonstance avait attiré les gens éloignés de l'église, dont plusieurs doivent franchir une distance de vingt lieues, en sorte qu'ils arrivent déjà le samedi. Mais les dimanches ordinaires, le culte n'est suivi que par les paysans qui demeurent dans le voisinage de l'église. M. Fiellstedt constata avec joie qu'il y avait dans cette localité un certain nombre de bons livres d'édification.

Après avoir présidé, le dimanche, trois services religieux, dont l'un de missions, notre voyageur prit, vers le soir, le chemin de Bastutrask, village situé à vingt lieues de Lyesèle, afin d'y visiter une école de la Société des missions pour les enfants lapéens. « Je laissai, dit-il, mes effets à Lyesèle, et ne pris avec moi qu'un sac de nuit. Je m'étais pourvu de souliers de ce pays : ce sont des pièces de cuir dont les extrémités sont recourbées sous forme de bateau, et dont l'intérieur est garni d'herbe sèche. Ces souliers sont en-

» duits de graisse et de goudron, afin de protéger  
» les pieds contre l'humidité. Avec cette chaus-  
» sure, je marchai environ un quart-d'heure ac-  
» compagné d'un guide; puis nous entrâmes dans  
» un bateau et fîmes trois lieues sur un fleuve  
» calme et limpide. Les endroits où le fleuve est  
» tranquille se nomment *seles*; de là les noms de  
» plusieurs localités, tels que Lysesële, Sorsële, etc.  
» Nous trouvâmes ensuite une cascade et fîmes  
» obligés de faire trois lieues à pied à travers la  
» forêt. Des marais, des arbres abattus qu'il fal-  
» lait escalader, ou l'absence de tout sentier, ren-  
» daient notre marche pénible. Ayant retrouvé le  
» fleuve navigable, nous fîmes conduits par un  
» batelier au hameau d'Umgransële, où nous  
» passâmes la nuit dans une maison de paysan.  
» Du poisson, du beurre et du lait avec du pain  
» d'orge non levé et très plat, telle fut notre  
» nourriture. Les cousins sont ici très abon-  
» dants et si importuns qu'on est obligé, pour  
» goûter un peu de repos, de s'ondre les par-  
» ties du corps decouvertes avec de l'huile de  
» goué ou. » Après divers incidents de route, le  
» missionnaire arriva à minuit au village de Bas-  
» tutrask, où il reçut chez un paysan une cordiale  
» hospitalité.

M. Fiellstedt passa dans ce village deux jours,  
qu'il employa soit à visiter l'école, soit à y tenir  
pour tout le monde des réunions d'édification. Le  
traitement du maître d'école est fourni par l'interêt





d'une somme de 4,000 florins, donnée pour cet objet par un généreux paysan, Anders Nilsson. L'école, qui se tient chez lui, renferme vingt enfants des deux sexes, qui sont tous en pension chez des paysans, et portent le costume lapon. Garçons et filles ont des robes de grossière étoffe de laine, mais de forme différente selon leur sexe. Les filles sont coiffées d'un bonnet pyramidal en laine rouge. L'usage du linge leur est inconnu. Après leur confirmation, ces enfants retournent chez leurs parents, ou entrent en service en qualité de bergers et de bergères.

Les enfants furent examinés sur la lecture, l'écriture, le calcul, mais principalement sur la religion. M. Fjellstedt les interrogea sur l'Ancien et le Nouveau Testament, et leurs réponses le convinquirent que la vérité avait pénétré non-seulement dans leur intelligence, mais aussi dans le cœur de plusieurs d'entre eux; quelques-uns, il est vrai, par suite de l'ivrognerie de leurs parents, paraissaient peu intelligents. Ce vice a exercé la plus fâcheuse influence sur la population laponne, tant sous le rapport physique que sous le rapport moral et intellectuel. Mais les ravages de ce fléau ont beaucoup diminué, grâce aux mesures prises par le gouvernement contre l'usage de l'eau-de-vie. L'examen que subirent les enfants fut en somme satisfaisant; ils se livrent d'ailleurs, en dehors des leçons, à des travaux manuels. L'école est en très bonne odeur dans le village. Le maître, M. Johnsson, est un

homme déjà âgé et d'une faible santé, mais sincèrement pieux.

Après avoir achevé l'examen, M. Fiellstedt réunit dans l'école, pour un dernier service religieux, presque toute la population du village, puis il prit congé d'elle et partit. Plusieurs enfants et des adultes l'accompagnèrent et ne le quittèrent qu'en versant des larmes.

En s'en retournant, M. Fiellstedt visita plusieurs malades, dont l'un surtout paraissait avoir profité de son épreuve. Le missionnaire fut fraternellement accueilli chez le pasteur de Lysesle; il y fit la connaissance du premier magistrat d'Uméa, qui allait aussi visiter les marches laponnes. En quittant la maison hospitalière du pasteur, M. Fiellstedt se rendit à Knaften, où se trouvait une seconde école pour les enfants lapons. Voici à peu près en quels termes il raconte sa visite dans cette localité.

« On a fait, cette année seulement, à travers la forêt, un chemin qui est impraticable pour les voitures. Il y a à Knaften vingt et quelques enfants qui sont placés, comme à Bastutrask, chez les paysans du village. Le matin et l'après-midi, j'interrogeai les enfants, et j'eus la joie de constater qu'ils étaient plus avancés encore que ceux de Bastutrask. Je tins ensuite une réunion biblique à laquelle assistèrent les habitants du village, et un grand nombre de personnes qui, ayant appris que je ferais un culte le lendemain, étaient déjà arrivées de très loin, le samedi à Knaften.







» Le dimanche 9 août, je célébrai le culte deux fois, avant et après midi, en plein air, ce qui n'était pas contraire aux usages. Et, effet, les habitants de cette contrée n'allant qu'une fois par mois à l'église, se réunissent les autres dimanches pour entendre la lecture d'un sermon faite par le maître d'école, M. Norberg, homme aimable, pieux, et fort capable. Plusieurs enfants lapons d'ici ont été saisis par l'Esprit de Dieu; la Parole produit une impression profonde sur eux. Ces écoles ont exercé une excellente influence dans les villages où elles sont établies; cette influence s'étend même sur toute la paroisse. Outre l'occasion que ces populations disséminées ont d'entendre la Parole de Dieu par le moyen des maîtres d'école, elles profitent des réunions bibliques tenues dans divers villages par nos catéchistes itinérants. Il est regrettable que la Société des missions n'ait que deux de ces catéchistes; mais il est difficile de trouver des hommes qualifiés pour cette importante et pénible vocation.

» Les écoles sont en grande estime dans toute la contrée. De nombreux Lapons qui y ont été élevés, accompagnent maintenant leurs compatriotes dans leurs courses nomades, et leur lisent la Parole de Dieu. Cet usage n'existait pas auparavant, car il n'y a que bien peu de Lapons âgés qui sachent lire. Plusieurs de ceux qui ont été élevés dans ces écoles sont vraiment chrétiens, et font en quelque sorte l'office de missionnaires. C'est presque le seul

moyen d'évangéliser les Lapons, car il est bien difficile de les suivre dans leurs voyages. La chose fût-elle possible, elle ne pourrait se réaliser qu'au profit d'un petit nombre de familles, parce que les Lapons vivent isolés, comme Abraham et Lot, à cause de leurs troupeaux. La famine a régné, cette année, dans la contrée, mais moins parmi les Lapons que parmi les colons suédois.

« A mon départ de Knaften les enfants de l'école ont été fort émus ; plusieurs m'ont accompagné assez loin en versant des larmes. Puisse le Seigneur les bénir eux et leur peuple ! »

M. Fiellstedt, accompagné du pasteur de Lyesèle, se rendit ensuite à Tansèle pour y visiter une école de filles laponnes ; mais la maîtresse avait dû quitter son poste pour cause de santé. Les jeunes filles étaient au nombre de neuf. L'examen qu'elles subirent fut satisfaisant ; plusieurs paraissaient vraiment sérieuses. Le missionnaire termina sa visite à Tansèle par une réunion biblique à laquelle assistèrent une partie des habitants du village et des environs.

Après avoir franchi de longues distances et prêché dans plusieurs localités, et spécialement à Lmä et à Hernesand, où il fut très bien accueilli, M. Fiellstedt s'enfonce de nouveau dans les marches laponnaises du sud. Ces marches sont dans le Jaemtland, province qui occupe le centre de la Suède, et où ne se trouve qu'une seule ville, Oster-sund, située au bord du Lac Storsjön et n'ayant





que 800 habitants. Ce prédicateur de la bonne nouvelle prêcha dans nombre de lieux sur son passage, et partout les populations se pressaient autour de lui, et l'écoutaient avec avidité. Ses auditeurs suivaient sans fatigue des discours qui duraient plus de trois heures. M. Fiellstedt avait l'habitude d'exposer d'abord la doctrine du salut aussi complètement que possible, puis de parler sur les missions. Du reste, l'attitude de son auditoire le guidait quant à l'étendue de son exposition. Parfois le service entier durait quatre heures. Le pieux missionnaire eut la joie de voir que le Saint-Esprit faisait sentir sa puissance dans ces lieux retirés. Après avoir prêché dans l'église d'Ostersund, il se dirigea plus au nord, vers Folvinge, village situé dans une marche laponne, et où il prêcha sur les missions. De là il se rendit, en traversant à pied ou à cheval des forêts et des marécages, à Laxio, sur les bords du lac Lax-Sio. Mais comme il était attendu, plusieurs Lapons de ce village étaient venus à sa rencontre jusqu'à Folvinge. Nous laissons la parole à M. Fiellstedt pour nous raconter son court séjour dans cette localité reculée.

« Nous arrivâmes au bord du lac Lax-Sio, où un bateau nous attendait. J'étais accompagné d'un maître d'école et de deux enfants lapons, qui étaient venus à ma rencontre. Nous abordâmes enfin à Lax-Sio, où notre Société de missions entretenait une quatrième école laponne. Il y a cent qua-

tre ans que les premiers colons suédois arrivèrent ici; ce lieu était alors couvert de forêts. Il y a maintenant, sur les deux rives du lac, des champs bien cultivés, et de jolies maisons de bois peintes en rouge sont habitées par de nombreux paysans dans l'aisance. L'école renferme vingt et quelques enfants, sous la direction de deux maîtres. Lorsque les Lapons sont établis ici, en hiver, ces maîtres travaillent alternativement à les instruire. Un troisième maître est récemment arrivé ici pour bien apprendre le lapon, afin de fonder une nouvelle école, au printemps, dans la marche d'Asèle. Il y a ici une hutte de Lapons actuellement vide.

» Nous eûmes, l'après-midi, dans l'école, une réunion biblique à laquelle assistèrent aussi les habitants de ce lieu. Cette école a été l'instrument d'un grand bien dans le village et les environs; un réveil intéressant s'y est manifesté, et bien des gens sont maintenant des chrétiens vivants et affermis. Aussi furent-ils joyeux de voir un prédicateur venir à eux, et m'écoutèrent-ils avec beaucoup de recueillement et d'assiduité. Plusieurs restèrent dans l'école après le culte, pour profiter des conversations. Les écoliers sont placés ici, comme ailleurs, chez des paysans.

» Le lendemain, 26 août, culte du matin à l'école, puis examen des enfants. De midi à deux heures, explication biblique, à laquelle ont assisté les gens des environs; la plupart sont restés toute l'après-midi, qui a été consacrée à l'examen des







enfants. Le soir, nouvelle explication biblique. La plupart des écoliers sont assez avancés; quelques-uns sont arrivés depuis peu. Cette école avait déjà exercé une salubre influence sur les Lapons de cette contrée; plusieurs des enfants qui y ont été élevés sont devenus de vrais chrétiens et font luire leur lumière au milieu de ces groupes de nomades. Tous les anciens élèves se réunissent ici une fois par an; c'est une véritable fête, où les cœurs se retrempent et se rafraîchissent par la Parole de Dieu, le chant et la prière. Plusieurs des élèves actuels sont sous l'influence de la grâce. Quelques anciens écoliers, avertis de ma visite, sont arrivés ici en toute hâte, franchissant des distances considérables. Le plaisir et la fatigue luttent en eux pendant le service; et cependant, malgré une chaleur étouffante, ils n'ont pas cédé au sommeil.

» Le 27, après avoir terminé l'examen et fait un dernier service religieux, je pris congé de ces chers enfants et de cette population affectueuse. Le Seigneur m'a fait passer ici de belles heures, comme avant-goût de l'éternité. Que Dieu bénisse de plus en plus cette école, et le travail des maîtres bien-aimés qui la dirigent !

» Il existe dans quatre autres villages de cette contrée, pour les enfants lapons, des écoles du dimanche, dont les élèves sont en relations avec ceux de l'école de Lax-Sjö. Les maîtres de ces écoles sont d'excellents chrétiens; j'ai fait la connaissance de deux d'entre eux.

Lax-Sio est comme un jardin du Seigneur dans ces lieux autrefois si sauvages. Il y a, au sud de la maison d'école, un petit jardin de fleurs, protégé contre les vents par une clôture de planches : c'est une fidèle image de notre école et de sa mission dans cette localité. Il m'a été fort agréable de trouver dans ce jardin une collection de jolies fleurs, telles que le dahlia, l'aillet, le fraisier, le groseillier, etc. »

A son départ de Lax-Sio, M. Fiellstedt fut accompagné jusqu'au bord du lac par une foule nombreuse. Les maîtres d'école et trois de leurs élèves repassèrent le lac avec lui, tandis que les personnes restées sur le rivage suivaient des yeux la frêle embarcation ballottée par les flots, car le lac était agité. Néanmoins nos passagers atteignirent heureusement l'autre rive. Après trois heures de marche à travers les bois et les marais, M. Fiellstedt et ses compagnons arrivèrent au village d'Ottison, qui renferme une école du dimanche. Le missionnaire trouva dans la maison d'un riche, mais pieux paysan, une nombreuse assemblée qui l'attendait, et à laquelle il fut heureux d'annoncer l'Évangile. Il fut frappé de la beauté du chant, ce qui est un des bons effets de l'école du dimanche. Les Lapons sur la montagne, et les paysans dans la plaine, s'habituent ainsi à chanter les louanges de Dieu en famille.

« Le 28 août, dit M. Fiellstedt, longue marche dans les bois, où les bêtes féroces sont rares main-





tenant. Les ours et les loups ne se rencontrent pas souvent dans les forêts du nord de la Suède. Les renards et les lièvres n'y manquent pas, mais les chasseurs leur font bonne guerre. On y trouve parfois le lynx et l'élan. » On raconta au missionnaire le fait suivant, qui fait honneur à la sensibilité et à l'humanité des Lapons :

Un élan, poursuivi pendant deux jours par un Lapon, tombe épuisé sur la neige. Arrivé auprès de sa proie, le chasseur est touché du regard suppliant que cette pauvre bête jette sur lui. Il s'arrête un instant pensif, puis s'en retourne à vide, laissant l'élan jouir du repos dont il avait tant besoin.

En revenant à Östersund, M. Fiellstedt dut traverser un lac par un temps très orageux. Il entra dans la barque avec deux jeunes Lapons et deux bateliers ; mais la violence du vent les mit en grand danger ; aussi abordèrent-ils après avoir fait la moitié de la traversée. Dans les villages clairsemés au milieu des forêts, le missionnaire, impatientement attendu, trouvait des auditoires nombreux et avides d'entendre la Parole de Dieu ; les églises pouvaient rarement contenir tous les auditeurs. M. Fiellstedt repassa à Östersund le 30 août, dix jours après son arrivée dans cette ville. « J'y baptisai, dit-il, l'enfant de mon ancien ami, le juge Hasselberg. Puis, visite au préfet qui m'avait affectueusement prié à dîner, mais à l'invitation duquel je n'avais pu me rendre. Sa femme

et ses deux filles paraissent fortement touchées par la grâce de Dieu. A six heures, explication biblique dans l'église de la ville; un grand nombre d'auditeurs, n'ayant pu y pénétrer faute de place, durent écouter aux fenêtres depuis le dehors. »

En retournant d'Ostersund à Stockholm, M. Fiellstedt prêcha dans un grand nombre de villes et de villages; dans plusieurs localités, il remarqua un beau réveil. Il fut généralement bien accueilli des pasteurs, dont plusieurs vinrent d'assez loin pour le voir et l'entendre. Voici comment il s'exprime sur sa visite à Tyndene, où il prêcha à une grande foule :

« Les deux tiers des auditeurs, dit-il, durent rester hors de l'église. Je me plaçai sur la tablette d'une fenêtre ouverte, ayant d'un côté l'auditoire qui remplissait l'église, et de l'autre la foule qui se pressait dans le cour. La prédication commença à neuf heures du matin; mais les regards suppliants des auditeurs ne me permirent pas de terminer avant midi et demi. Un souffle puissant de l'Esprit de Dieu se fait sentir ici. Le pasteur du lieu ne comprend pas encore le mystère de la vie nouvelle, mais il pleura beaucoup, et quand je le quittai il ne put prononcer un seul mot. »

En sortant de l'église, l'éloquent prédicateur partit en voiture pour Sundwall; il dut franchir douze lieues pour atteindre cette ville, où il prêcha encore pendant deux heures. « La grande église de ce lieu, dit-il, était comble. Il y a ici,







soit dans la ville, soit dans la campagne, un profond mouvement religieux. Six chers frères, ministres de l'Évangile, s'étaient réunis dans la demeure du pasteur.»

Mentionnons enfin la visite de M. Fiellstedt à Norrala, où il annonça aussi l'Évangile dans la grande église paroissiale. C'est là qu'on voit le tombeau du premier missionnaire qui prêcha la foi chrétienne dans cette région septentrionale de la Suède. C'était Étienne, moine du célèbre couvent de Corvey (Gorbie), en Westphalie. Il fut assassiné en 1060, à trois lieues de Norrala, où son corps fut apporté et enterré par quelques amis. « Une bénédiction particulière, dit M. Fiellstedt, semble reposer sur cette paroisse, où l'on retrouve, jusque dans les temps les plus reculés, les traces d'une véritable vie chrétienne. Cette paroisse a eu fréquemment de fidèles pasteurs, et l'Esprit de Dieu y agit puissamment aujourd'hui. »

Notre prédicateur arriva sain et sauf à Stockholm, le 10 septembre, après un voyage pénible et dangereux, mais qui fut accompagné d'abondantes bénédictions, non-seulement pour les Lapons, mais encore pour des milliers de Suédois.

Prions le Seigneur de susciter fréquemment des serviteurs foyers et dévoués au milieu des pauvres Lapons, et que ceux-ci, gagnés par l'amour des messagers de Christ, s'écrient avec joie : « Combien sont beaux sur les montagnes les pieds de celui qui apporte de bonnes nouvelles, qui pu-

« blie la paix et qui dit à Dieu : Ton Dieu règne. »  
Ésaïe, LII, 7 (1).

(1) Quant à la Laponie russe, la portion qui fut conquise en 1809, par Alexandre, professe le luthéranisme au même titre que la Laponie Scandinave. Mais le paganisme règne complètement parmi les Lapons du cercle d'Archangel, à l'exception des quelques prosélytes faits par les papes, ou prêtres de l'Eglise grecque.

---







# L'ÉVANGILE

AU

## LABRADOR

---

Le Labrador (1)! Qui ne sent, à la seule ouïe de ce nom, le frisson parcourir ses membres? qui ne se représente aussitôt, non une riche *terre de labour*, comme ce nom semble l'indiquer, sans doute par ironie, mais des rochers nus, des montagnes de

(1) Des paragraphes entiers de ce travail sont empruntés à un excellent article publié en 1846 dans la *Bibliothèque universelle de Genève*, sous le titre de : *Introduktion du christianisme chez les Esquimaux du Labrador*. L'auteur de cet article nous a autorisé à tirer tout le parti possible de son travail, et il a bien voulu nous fournir encore bon nombre de faits récents dont la parfaite exactitude est hors de tout doute. (*Missions évangéliques au dix-neuvième siècle*, t. III).







glace et d'immenses amas de neige, et tout cela avec les longues nuits d'hiver et les affreux mugissements de la tempête ? Certes, s'il est un peuple qui, dans le sens physique comme au sens moral, habite *au pays de l'ombre de la mort*, ce sont bien les Esquimaux du Labrador et du Groenland. Et pourtant, c'est jusque-là que la charité de Christ a poussé les serviteurs de l'Évangile, et c'est au sein même des glaces accumulées et des frimas dont nous pouvons à peine nous faire une idée, que ces messagers bénis sont allés annoncer la bonne nouvelle du salut. C'est sous les glaces des pôles, aussi bien que sous le soleil brûlant des tropiques, qu'a retenti la voix de celui qui crie : *Paix ! paix ! à celui qui est loin comme à celui qui est près*, et que le désert et le lieu aride ont pu se réjouir et fleurir comme la rose (Ésaïe, LVII, 19; XXXV, 4). C'est là aussi que sont montés et que montent journellement encore les accents de la prière et la voix des saints cantiques; et c'est là aussi que les chants des hommes s'unissent à ceux des anges, pour répéter à l'unisson, dans une effusion de joie et de reconnaissance : *Gloire soit à Dieu au plus haut des cieux ! Paix sur la terre et bonne volonté envers les hommes !* (Luc, II, 14.)

Parcourons ensemble l'histoire de cette merveilleuse transformation. Certes, il en vaut bien la peine. Puisse la vue de ces miracles de la charité chrétienne, et surtout des compassions infinies de notre Dieu, arracher au cœur de chacun de nous

un alléluia qui réponde à la fois aux chants du ciel et aux cantiques des Esquimaux du Labrador!

## I

## LE LABRADOR.

Cette terre de désolation s'étend dans les régions boréales de l'Amérique, entre le Canada au sud et le Groenland au nord, et forme un pays immense de 1500 kilomètres de longueur sur 1300 de largeur. C'est donc un pays qui est pour le moins cinquante-six fois plus grand que le Wurtemberg. Baigné au nord par les eaux du détroit de Davis, à l'ouest par celles de la baie d'Hudson, et au sud par le golfe de Saint-Laurent, il est surtout exposé à la fureur des tempêtes de l'Océan atlantique, qui semble n'en baigner la côte occidentale que pour mieux pouvoir la fracturer en la divisant à l'infini et en la déchirant en mille petites baies, îles, golfes et fiords, dont chacun est une conquête de la mer sur les terres, et atteste la fureur des éléments qui viennent encore ajouter aux rigueurs inouïes du climat. L'intérieur des terres n'offre que vastes solitudes et déserts rocheux, sur lesquels s'élèvent çà et là d'immenses forêts, et où s'étendent des ma-





rais glacés et d'innombrables lacs. Il n'est pas rare que, pendant l'hiver, le thermomètre descende jusqu'à trente degrés Réaumur au-dessous de zéro. Aussi le rhum y gèle-t-il en plein air ; l'esprit de vin s'y condense comme de l'huile, et une glace de douze pieds d'épaisseur recouvre les eaux et tient la mer enchaînée pendant plus de sept mois de l'année. Pendant ce temps, les missionnaires ont beau chauffer leurs habitations au moyen de grands poêles de fer et de boulets qu'ils font rougir, ils trouvent le plus souvent, au matin, les couvertures de leurs lits gelées. « Alors même, écrivait un missionnaire en 1853, que je fais au moment de me coucher un bon feu dans le poêle, et que je place ma cruche d'eau tout près pour la garantir du gel, je la trouve gelée au matin. La source qui fournit l'eau à la station d'Hébron, sort du pied d'une montagne à une distance d'un quart de lieue de la station. C'est là qu'on est obligé d'aller la chercher chaque jour, car le ruisseau qu'elle forme est profondément gelé pendant huit mois de l'année. L'Esquimau chargé de ce soin place une cuve sur son traîneau et la remplit de l'eau qu'il puise à la source; mais il n'a pas même eu le temps de rétablir l'ordre dans son attelage de chiens pour s'en retourner à la station, que déjà il s'est formé au-dessus de l'eau une couche de glace assez épaisse pour qu'il puisse s'y asseoir comme sur un couvercle solide, et manier, du haut de ce siège improvisé, le long fouet qui

ui sert à diriger son attelage. » Enfin, l'eau qu'on met bouillir sur le feu commence par geler avant que la chaleur du feu ait eu le temps de la pénétrer ; et dès que cette chaleur commence à atteindre la glace qui s'est formée au-dessus du vase, c'est tout d'abord pour la faire fondre avant que de pouvoir l'amener à l'état de l'ébullition. Bellot, dans son voyage, fait, à propos du froid, la remarque suivante : « Nous avions cru trouver dans nos longues barbes un abri contre le froid ; mais la neige qui s'y fixe invariablement et s'y condense en épais glaçons, lajoignait aux parties avoisinantes de nos vêtements ; aussi nous trouvâmes-nous fort heureux d'avoir des ciseaux pour nous débarrasser de cet hôte incommod. Les Esquimaux sont généralement indolents, et en consultant un peu mieux les voies de la nature dans ces pays si peu favorisés, nous serions arrivés à la même conclusion que celle à laquelle nous avons dû nous résigner. »

On comprend que, avec des froids aussi intenses et avec les horribles tempêtes qui se déchangent sur cette côte, il se fasse en hiver des amas de neige souvent prodigieux. « Déjà en février, écrivait un autre missionnaire, la neige avait atteint les fenêtres du grenier de notre maison, en sorte qu'une nuit complète régnait dans nos chambres. Les Esquimaux se sont mis en devoir de nous tailler les ouvertures. Mais il a fallu un long tâtonnement pour y arriver, car ils prenaient mal leurs







mesures ; et quand ils avaient enlevé maints pieds carrés de neige, ils se trouvaient avoir dégagé, non une fenêtre, mais un pan de mur. Ils réussirent pourtant, lorsqu'une nouvelle chute de neige étant survenue, tout fut à recommencer. Pour nous rendre à la chapelle, nous suivions un passage étroit, taillé dans la neige et bordé par deux pans de murs de neige de vingt pieds de hauteur. Ce n'est qu'après Pâques, lorsqu'on n'a plus à craindre une chute considérable de neige nouvelle, que l'on s'occupe à en débarrasser la station. Les Esquimaux se mettent à ce travail avec une grande activité. Je les voyais couper cette neige en cubes avec leurs coutelas, puis la charger sur leurs traîneaux attelés de chiens et la transporter sur la baie qui était encore gelée à une grande profondeur. Echelonnés sur les flancs de cette masse énorme de neige durcie, sur laquelle leurs petites figures se détachaient très bien, ils me faisaient l'effet de mineurs exploitant une colline de craie. »

L'été arrive brusquement, et il est excessivement chaud. Si le thermomètre descend en hiver jusqu'à trente degrés au-dessous de zéro il n'est pas rare qu'il s'élève en été jusqu'à vingt-cinq degrés au-dessus. Pendant les longs jours de l'été la chaleur devient parfois si intense que le goudron des navires commence à se liquéfier.

C'est sans doute à la grande chaleur des étés du Labrador qu'il faut attribuer la présence dans ce

pays d'une végétation que l'on ne rencontre plus au Groenland. On trouve en effet dans celui-là des forêts de pins, de sapins et de mélèzes ; on y trouve aussi des saules, des bouleaux, des ormes, des trembles et plusieurs espèces d'arbrisseaux portant des baies. Il y croit en abondance des mousses, des lichens et le raifort sauvage (*cochlearia*), connu comme un remède infailible contre le scorbut. Les missionnaires cultivent dans leurs jardins, pendant le court été de ces contrées, quelques maigres salades, des choux, des raves, des radis et des pommes de terre, mais ils ne sauvent ces cultures de la gelée qu'en les couvrant chaque nuit, et leurs pommes de terre n'atteignent le plus souvent que la grosseur d'une noix. La fréquence de ces gelées et la brièveté de ces étés expliquent pourquoi les indigènes vivent exclusivement du produit de leur chasse et de leur pêche, sans jamais avoir eu l'idée d'essayer de faire produire quelque chose à la terre ; et les courtes joies de leur été sont encore empoisonnées par des myriades de mousquites, vrai fléau que nous ne connaissons pas plus que tant d'autres dans nos heureux climats, mais dont les personnes qui ont habité le Midi peuvent très bien se faire une idée.

On trouve au Labrador des rennes, des renards bleus et gris, et des lièvres ainsi que des ours blancs. Le seul animal domestique de cette contrée est le chien : il est d'une grandeur moyenne et se contente d'une nourriture si chétive, que le





plus souvent son maître ne s'en inquiète nullement. On y rencontre quelques oiseaux de proie, de petits oiseaux chanteurs, et un grand nombre d'oiseaux aquatiques dont la chair et les œufs sont recherchés avec avidité par les Esquimaux. Les innombrables baies de la côte nourrissent des poissons en abondance et d'espèce excellente; mais c'est surtout le phoque qui fait la richesse de l'Esquimau. Il se tient dans le voisinage des glaces flottantes et apparaît au Groenland avec les premières chaleurs de l'été, et au Labrador six à huit semaines plus tard. La chair de cet animal fournit aux indigènes leur nourriture favorite; le lard est mangé cru ou sert à éclairer ou à réchauffer l'intérieur de la cabane, à cuire les aliments ou à procurer, par voie d'échange, à ces habitants des régions polaires, les ustensiles et les denrées qui viennent d'Europe. Des tendons de ce précieux animal, l'Esquimau fait du fil; de ses intestins, des fenêtres et des rideaux; de son estomac, des outres dans lesquelles il conserve son huile. Le sang, assaisonné de diverses manières, lui fournit une soupe excellente, et avec les os il confectionne toutes sortes d'outils très appréciés. Enfin, il emploie le cuir du phoque pour ses vêtements, pour les couvertures de sa tente et l'enveloppe de son kajak. Ainsi, toute la vie et le confort de l'Esquimau sont liés à la présence du phoque; aussi *Poul Egede*, fils de *Hans*, qu'on a appelé l'apôtre des Groenlandais, dit-il dans ses *Nouvelles du Groen-*

land : « Les conversations des Esquimaux roulent exclusivement sur le phoque ; et quand on cherche à leur dépeindre sous les couleurs les plus séduisantes la félicité du ciel, leur première et souvent leur unique question est : Y a-t-il beaucoup de phoques ? »

La mention du phoque nous conduit à parler des glaces flottantes. On en voit souvent des blocs énormes qui, s'étant détachés avec un épouvantable fracas des masses, pour ainsi dire continentales dont ils faisaient partie, deviennent autant d'îles flottantes qui nagent au gré des courants et qui, en raison de leur poids énorme, ne laissent paraître au-dessus de la surface des eaux que le tiers de leur masse totale. Malheur alors au navire qui, entraîné lui-même par les courants ou perdu dans les épais brouillards de ces contrées, s'est laissé engager entre deux îles de cette nature ! Que ce soit le majestueux trois-mâts ou le léger kajak dans lequel un seul homme trouve place, et encore faut-il pour cela qu'il soit de la taille de l'Esquimau, n'importe ! il risque à chaque instant d'être écrasé et aplati entre ces immenses murailles de glace. « Je me rappelle, écrivait un missionnaire en 1858, avoir vu une de ces montagnes de glace que notre capitaine estimait avoir environ six milles anglais de circonférence. C'était une vraie chaîne de montagnes dont les sept sommets étaient couverts d'une myriade d'oiseaux et se présentaient à nos regards étonnés sous les







nuances les plus diverses. Au fond des vallées qui séparaient ces montagnes coulaient d'abondantes rivières dont les eaux limpides se versaient dans la mer sans avoir été troublées dans leur cours par la moindre parcelle de limon.»

Tel est le pays qui, par une étrange association d'idées, a été appelé *Labrador*. Ce que nous en avons dit suffira pour faire comprendre à nos lecteurs l'impression d'âpreté dont on ne peut se défendre en approchant de cette terre de désolation.

« Certes, écrivait l'un de ces fidèles messagers de la bonne nouvelle, après sept semaines de mal de mer, j'aurais dû, semble-t-il, en approchant d'une terre quelconque, n'éprouver qu'une impression de bonheur et de soulagement. Eh bien, quoique je me fusse attendu à arriver dans un des plus tristes pays que l'on puisse se représenter, l'aspect morne et désolé de cette côte a encore tellement dépassé mon attente, que je n'ai pu me défendre à cette vue d'une profonde mélancolie. N'apercevoir, au premier coup d'œil, aucune trace de végétation, c'est une impression difficile à décrire, et je ne serais pas étonné que vous eussiez de la peine à comprendre pourquoi, à ce moment-là, plus encore qu'en me séparant de mon père et de ma mère, j'ai compris toute la portée de cette parole : *Tout quitter pour Jésus-Christ*. Je ne fus tiré de mes sombres réflexions qu'à l'ouïe des voix des Esquimaux groupés sur le rivage et m'accueillant,

comme leur nouvel ami, par le chant d'un pieux cantique. » — « Malgré toutes les descriptions qu'on m'avait faites de ce pays, et tous les dessins que j'en avais vus, écrit un autre missionnaire, je n'avais pu me faire aucune idée juste de l'aspect de ces masses de rochers nus et grisâtres dont sont formées toutes les îles et le continent du Labrador. À peine quelques mousses impriment-elles sur les rochers des taches d'une teinte verdâtre ou grisâtre. Mais plus la nature que nous avions sous les yeux était morte, plus nous fûmes agréablement surpris en voyant l'animation pleine de joie et d'empressement de la population de ces côtes, dès qu'elle eut remarqué la présence de notre navire. Nous nous vîmes bientôt entourés d'une multitude de petits kajaks étroits et pointus, sur chacun desquels ne peut se loger qu'un seul Esquimaux. La plupart de ceux qui les montaient vinrent à bord. Sous ces visages de couleur gris-brun, sous ces cheveux plats et huileux, j'aimais à retrouver quelques traits de cette expression de paix et de bienveillante aménité que Jésus donne à ceux qui lui appartiennent. En leur serrant la main, cette main naguère exercée au crime, j'étais ému et je bénissais le Seigneur de tous les miracles que sa grâce a déjà opérés, et qu'elle peut opérer encore dans ces demeures de la désolation. »





## II.

## LES ESQUIMAUX DU LABRADOR.

Comment peut-il se trouver des habitants dans un pays qui, habité depuis des siècles, n'a, pendant tout ce temps, pas même suggéré à ses habitants l'idée de lui arracher quelques produits par la culture? Comment se fait-il que ces Esquimaux n'ont jamais eu l'idée d'abandonner leurs plages désolées, pour s'en aller chercher plus au sud un climat moins rigoureux et un sol labourable? Admirons ici la sagesse et la bonté du Créateur. Il a mis au cœur de l'homme un attachement si invincible pour le pays où il est né, qu'à aucun prix l'Esquimaux ne voudrait échanger ses plaines de glace contre nos fertiles régions. Les descriptions qu'on lui fait de ces dernières ne parviennent à éveiller en lui ni regrets, ni desirs. Il est vrai qu'il a reçu, pour supporter ce rude climat, une toute autre constitution que la nôtre. Au cœur de l'hiver, on le trouve demi-nu dans sa maison de neige, chauffée seulement par une lampe. Le passage suivant, extrait d'une lettre d'un des missionnaires du Labrador, pourra doi-

ner une idée du tempérament dont il est doté : « Le thermomètre marquait 22° R. au-dessous de zéro. Nos Esquimaux avaient encore trois lieues à faire avant d'arriver à leur destination, lorsqu'une femme fut saisie des douleurs de l'enfantement. Le traîneau dut s'arrêter pour attendre qu'elle fût délivrée. Elle accoucha en plein air, et nous vîmes arriver ici paraissant souffrir un peu du froid, mais quelques tasses de thé l'eurent bientôt remise, et déjà, le quatrième jour après sa délivrance, elle venait présenter elle-même son enfant au baptême. » L'énorme quantité de graisse dont se nourrissent les Esquimaux, et qui leur donne un embonpoint dégoûtant, contribue sans doute aussi à les rendre moins sensibles au froid.

Ces Esquimaux s'appellent eux-mêmes *Inuit* ou *Karelit*, c'est-à-dire des *hommes*, des habitants, et ils nomment tous les autres hommes *Koblunet*, c'est-à-dire des *étrangers*, des *barbares*. Le nom d'*Esquimaux* leur a été donné par les Indiens du Canada, qui les ont désignés par la manière dont ils se nourrissent. *Eskimantik* veut dire, dans la langue du pays, *manger de la chair crue*. On estime le chiffre total de cette population à 17,000. Ce sont des hommes petits et imberbes, aux épaules larges et à la tête énorme, au visage aplati et aux joues saillantes, ayant la lèvre inférieure épaisse et de petits yeux noirs et sans expression. La couleur de leur peau est d'un gris foncé qui au visage tire sur le brun. Leurs cheveux noirs et luis-







leux, comme toute leur personne, sont coupés sur le front et retombent droits, de la longueur d'environ un pied, de chaque côté des tempes.

La saleté de ces indigènes est quelque chose d'inouï. Un seul trait, pris parmi ceux qu'il est permis de citer, suffira pour en donner une idée: jamais les ustensiles de leurs repas ne sont nettoyés autrement que par la langue de leurs chiens, qui les lèchent jusqu'à la dernière trace. Leurs vêtements fourmillent d'insectes profondément dégoûtants. Et voulez-vous savoir ce qu'ils font de cette vermine ?... Mais non, nous ne saurions le dire. « Comme on peut le penser, écrit un missionnaire, il faut surmonter bien des dégoûts auprès de ces pauvres gens. L'usage presque exclusif du poisson et de l'huile pour leur nourriture, leur fait contracter une odeur repoussante. Nous en sommes incommodés dans la chapelle, mais bien plus encore dans nos visites aux malades; inconvéniement qui est encore augmenté par l'habitude qu'ils ont de chauffer leurs maisons sans aucun discernement. »

Ils vivent entièrement indépendants et n'ont aucune espèce de forme de gouvernement. Insouciants et passionnés, comme la plupart des sauvages, ils vendent tout pour se procurer l'objet qu'ils désirent et n'existent que pour le moment présent. Ils sont vêtus de peaux d'oiseaux, de phoques ou de rennes, coupées avec des couteaux de pierre et cousues avec des aiguilles d'os et du

fil tiré des fibres de la baleine. Les femmes, comme chez presque tous les païens, y sont esclaves et obligées de faire la partie la plus pénible de l'ouvrage. Vieilles, elles passent, bon gre mal gré, pour sorcières; et si, par malheur, on les soupçonne d'avoir jeté quelque maléfice, elles sont, sans merci, mises en pièces ou précipitées dans l'Océan.

Leur nourriture ordinaire et favorite est la chair du phoque, du renne, des poissons et des oiseaux, qu'ils mangent soit cuite, soit simplement séchée à l'air, soit gelée et à moitié corrompue. L'oseille et les feuilles de saule accommodées à l'huile sont un aliment estimé d'eux; mais ce qu'ils préfèrent de beaucoup, ce sont les mousses et les lichens qu'on trouve à moitié digérés dans l'estomac des rennes. C'est pour eux une vraie friandise; ces herbes ne sont jamais mangées d'une autre manière. Ajoutons que, n'ayant aucun souci du lendemain, ils mangent tant qu'ils ont quelque chose à manger. Un misérinaire fut invité par eux au quatrième banquet de la journée, et jugez quel fut son étonnement de les voir manger avec le même appétit que s'ils eussent été à jeun. « Vois-tu, lui dit un des convives, nous pouvons beaucoup manger, mais nous pouvons aussi supporter la faim pendant longtemps; c'est comme cela se trouve. »

Cette faculté de pouvoir se passer de nourriture est encore un des traits touchants de la bonte de





Dieu à leur égard. Avec l'imprévoyance qu'ils ont en commun avec tous les peuples sauvage, que deviendraient-ils pendant les longs hivers où l'accès de la mer leur est absolument fermé par les glaces, s'ils ne pouvaient supporter mieux que d'autres la disette et les famines ? » Je donne le trait suivant, écrit par un missionnaire en 1855, comme un échantillon de ce qui se passe souvent ici. Au cœur de janvier, le manque de vivres se fit sentir, un Esquimau partit avec son fils pour aller, à vingt lieues d'ici, chercher un dépôt de truites qu'ils avaient fait sécher pendant l'été et entassées dans un *silo*. Pauvres gens ! Après un rude voyage, ils trouvèrent le silo découvert et dévoré par les renards. Leur retour fut des plus lamentables ; deux de leurs chiens moururent de faim ; eux-mêmes furent réduits à dévorer leurs bottines de peau de phoque, et ils arrivèrent ici par le plus grand froid, n'ayant pour toute chaussure que de simples sandales. Leur famille, aussi affamée qu'eux, les attendait pleine d'anxiété. Ce pauvre homme, sans se laisser décourager, prit de nouveau deux de ses fils et s'en alla tenter la fortune le long de la mer, mais ils ne purent rien prendre ; et le soir, en revenant à la maison de neige qu'ils avaient construite, toutes les fourrures qu'ils y avaient laissées, avaient été dévorées par les renards. Ils se virent réduits à manger leurs propres vêtements, et le plus jeune des fils mourut d'épuisement et de fatigue. » Un mis-

sionnaire de *Whron* écrivait en 1836 : « La prise des phoques a été presque nulle, et vous savez que c'est là la grande ressource de nos Esquimaux. Les magasins de provisions ont été bientôt épuisés. Cependant si ceux qui sont demeurés ici ont beaucoup souffert, aucun d'eux n'a pourtant péri, tandis que cinquante hommes, qui se sont éloignés pour chasser dans l'intérieur du pays, sont littéralement morts de faim. Il s'est passé des choses que j'ose à peine vous dire. Un homme a emmené sa famille à plusieurs lieues d'ici, vers un étang fécond en truites. Il n'en prit pas une, nous ne savons pourquoi; et, pressé par la faim, ce malheureux alla jusqu'à dévorer le corps de sa femme, ainsi que ceux de ses enfants. Et lorsqu'au printemps nos gens commencèrent à se répandre dans la contrée, ils trouvèrent gisants sur le sol, et en parfait état de conservation, les cadavres des cinquante hommes morts dans une excursion de chasse. »

Les Esquimaux ne sont pas dépourvus de tendresse à l'égard de leurs enfants. Quelque pressés qu'ils soient par la faim, ils ne se permettront jamais de manger avant de les avoir servis les premiers; mais cette tendresse est parfois si aveugle, qu'on en a vu se noyer de désespoir parce qu'ils survivaient à leurs enfants. Quand on rapproche cet amour paternel d'autres traits de leur caractère, on se convainc bientôt qu'il ne diffère guère de celui de l'animal pour ses petits.







Il n'est pas rare de voir un mari quitter sa femme mourante pour s'en aller à ses affaires, sans paraître le moins du monde affecté ; ou bien encore, un vieillard qui n'a pas d'enfants pour soutenir, ou une femme laissée veuve avec une jeune famille, mourir le plus souvent de faim de froid, sous les yeux mêmes de leurs voisins parce que personne n'aura songé à leur rendre le moindre secours.

Ils vivent en été sous des tentes faites de peaux de bêtes, et en hiver dans des maisons qui creusent profondément dans la terre, et dont le toit ne s'élève que peu au-dessus du sol. L'entrée de ces demeures est très basse ; d'un côté de la porte se trouve le foyer, de l'autre l'écurie pour les chiens. « Pour entrer dans une de ces demeures, » écrivait un missionnaire, nous eûmes à ramper et à marcher à quatre, sur un espace de six toises, et nous dûmes nous estimer heureux de pouvoir passer sans être mordus des chiens ; car, quand il fait très froid, ces animaux s'y réfugient, comme on n'y voit goutte, il arrive souvent qu'ils mettent le pied sur l'un d'eux. Dans les cas les plus favorables, ces animaux lèchent le visage de ceux qui sont engagés dans ces passages étroits et ordinairement souillés de leur fumier. — Pendant le voyage et pendant l'hiver, les Esquimaux se construisent des maisons de neige et de glace. L'intérieur d'une de ces demeures est formée d'un morceau de glace, et l'entrée est fermée par une

quitter sa femme  
affaires, sans en-  
tété; ou bien en-  
l'enfants pour le  
veuve avec sa  
vent de faim ou  
le leurs voisins,  
à leur rendre le

s faites de peaux  
maisons qu'ils  
erre, et dont le  
du sol. L'entrée  
d'un côté de la  
tre l'écurie des  
ces demeures.  
tômes à ramper  
ace de six toises,  
eux de pouvoir  
ous; car, quand  
y réfugient, et,  
souvent qu'on  
tes cas les plus  
le visage de  
ssages étroits et  
fumier. — En  
animaux se con-  
t de glace. La  
est formée d'un  
fermée par un

monceau de neige qu'on renouvelle chaque soir.

Les Esquimaux voyagent en hiver dans des traîneaux tirés par une espèce de chiens qui ressemblent beaucoup à nos loups et qui hurlent plus qu'ils n'aboient. Ils font, en traînant un poids de deux quintaux, jusqu'à huit milles à l'heure, et cependant ils sont si mal nourris et si affamés, que si l'on oublie un soir de serrer leur harnais, on le trouve dévoré au matin, et l'on est dans un grand embarras pour continuer sa route. Lorsqu'il s'agit de partir, un de ces animaux, réputé vieux routier, court une vingtaine de pas en avant, dirigé par un fouet ayant jusqu'à vingt-quatre pieds de long, et qu'un Esquimau seul sait manier. Les autres suivent le guide comme des moutons; mais le fouet vient-il à reveiller un d'entre eux, il mord aussitôt son voisin, celui-ci en fait autant à un autre, et le coup de dent fait ainsi le tour de la bande. Ces chiens sont tout à la fois lâches et féroces; lâches envers celui qui ne les craint pas; féroces envers tout être faible et timide. « Depuis quinze ans que je suis au Labrador, écrivait un missionnaire, j'ai eu connaissance de trois Esquimaux dévorés par ces étranges bêtes. » On peut se représenter ce que doit être une épidémie de rage parmi de semblables chiens. Ces animaux se mordent d'une manière effrayante. De deux cents chiens qui se trouvaient à Hébron, lorsqu'une de ces épidémies vint à éclater, cinq seulement sont restés en vie. Cette





épidémie a été générale au Labrador. Sur 230 chiens qu'on comptait à Okkak, il en périt 230. Les Esquimaux convertis supportèrent cette grave épreuve avec la longanimité qui leur est commune. On les vit, dans cette extrémité, s'atteler joyeusement eux-mêmes à leurs traîneaux.

La langue des Esquimaux du Labrador n'est qu'un dialecte de celle des Groenlandais. Ces deux langues ne diffèrent que comme l'allemand suisse du bon allemand. C'est sans doute une langue pauvre, en un certain sens, parce qu'elle manque d'une foule de mots et d'expressions dont nos langues européennes abondent; mais cette pauvreté n'est que relative, car les mots ne manquent qu'à défaut des idées qui y correspondent. Mais peut-on réellement appeler pauvre une langue qui n'a pas moins de six mots pour exprimer l'état de la glace (1), et autant pour désigner la mort (2)?

(1) Ainsi, *illo* désigne la glace qui s'attache aux fenêtres; *sermack*, celle qu'on trouve sur les montagnes ou qui s'attache aux kayaks et aux traîneaux; *sikko*, la glace une qui se forme sur l'eau; *kaidyak*, la glace que les marées accumulent sur le rivage; *ilbotiak*, la glace flottante et *semersoak*, la grande mer de glace qui recouvre tout l'intérieur du continent.

(2) Autre exemple: *tokovok* signifie mourir; mais *ker* signifie mourir de froid; *peripipok*, mourir de faim; *kellok-pok*, mourir de soif; *kokerpok*, mourir quant au babil, c'est-à-dire perdre l'ouïe; et *kelerpok*, mourir de désir (après le manger, le boire, etc.).

L'Esquimau n'a d'autres notions religieuses que celles d'un bon ou d'un mauvais esprit. Quant au bon, il ne s'en inquiète pas, parce qu'il n'en a rien à craindre; mais, dans le besoin ou le danger, il adresse, au contraire, au mauvais esprit ou au *Torngak* ou *Tornqarsok*, des prières qu'il marmotte sourdement sur une certaine cantilène. Chaque village a son *Angelok*, ou sorcier, qu'on élève pour ce métier dès son enfance, et qui joue chez les Esquimaux un rôle d'autant plus grand qu'ils n'ont aucune forme de culte quelconque et que les dieux ou les esprits n'y sont l'objet d'aucune espèce d'adoration proprement dite. L'*Angelok* porte un costume un peu singulier. Dans les cas de maladies, on ne manque pas de l'appeler, et il arrive quelquefois à ce dernier de sacrifier un chien pour apaiser le *Torngak*. Ils ont des amulettes auxquelles ils attribuent toutes sortes de vertus. Ils admettent une rémunération après la mort; ils pensent que des contrées délicieuses, où les phoques et les rennes abondent, sont réservées aux âmes des bons; aussi faut-il avoir soin de mettre en terre avec le corps du défunt les outils, les fusils et même le kajak qui lui ont appartenu. Quant aux méchants, ils doivent, selon eux, errer sans fin dans les tristes régions qui conduisent à ce paradis, sans jamais réussir à en trouver le chemin. Dans leurs traditions, ils n'ont gardé que peu de souvenirs de l'histoire de nos premiers parents. Ainsi, ils attribuent à une







femme tout le mal qui s'est répandu dans le monde et même la mort qui termine l'existence terrestre ; car, jadis, pensent-ils, les hommes ne mouraient point. Une autre de leurs traditions porte que deux des premiers hommes eurent entre eux une dispute violente : l'un d'eux voulait que le jour succédât à la nuit et la nuit au jour, et que les hommes mourussent successivement ; l'autre, au contraire, voulait qu'il fût toujours nuit et que les hommes ne mourussent point. C'est le premier qui eut raison dans cette dispute ; mais ils ne peuvent dire comment, ni pourquoi cela eut lieu. Enfin, ils racontent que les eaux ont été jadis si hautes qu'elles ont recouvert les plus hautes montagnes. Cependant les hommes purent encore trouver un refuge sur la haute montagne de *Tupertalik*, située à quelques lieues d'*Okkak*.

Quant au caractère de l'Esquimau, on peut dire qu'il est en général léger, et c'est peut-être un des plus grands obstacles au succès des missionnaires. « Lorsque nous les avertissons sérieusement, disait un missionnaire, au lieu de sentir leurs torts, ils nous répondent souvent en se réclamant de la miséricorde du Seigneur. Dieu, disent-ils, n'est point si difficile que vous le faites : il est bon. Un autre missionnaire écrivait : « Nos voisins païens ont un esprit moqueur qui nous attriste. L'un d'eux nous demandait : L'avez-vous vu ? L'avez-vous entendu, ce Jésus-Christ dont

vous nous parlez tant ? Nous lui répondîmes que non, mais que nous sentions sa présence au dedans de nos cœurs et qu'il nous parlait par son Esprit. — Eh bien, reprit-il, moi aussi, je sens dans mon cœur la présence de mon Torngak ! — puis il s'éloigna en ricanant. Je pourrais citer bien d'autres réponses toutes semblables. »

On aurait cependant tort de croire qu'il n'y ait chez ces Esquimaux aucune exception à cet égard, et d'en conclure que tous ces indigènes des régions polaires vivent au jour le jour, ne pensant à autre chose qu'à leurs phoques ou à leurs chiens, et que jamais leurs pensées ne s'élèvent jusqu'à l'idée d'un Dieu suprême et tout-puissant. Non, Dieu ne s'est laissé sans témoignage sous aucune latitude et au sein d'aucune nation. Le trait suivant en sera une preuve : Un missionnaire exprimait un jour, dans un cercle de Groenlandais convertis, son étonnement sur l'ignorance et la stupidité dans lesquelles ceux-ci avaient pu vivre avant leur conversion. L'un d'eux prit alors la parole et dit : « Il est vrai que nous avons vécu comme d'ignorants païens, sans rien savoir ni de Dieu, ni du Sauveur. Et d'ailleurs, qui nous en aurait parlé avant votre arrivée ? Toutefois ne l'imagine pas qu'aucun Groenlandais ne réfléchisse. Voici pour mon compte le raisonnement que je me suis souvent fait : Un kajak, me dis-je, ne se fabrique pas tout seul, et celui qui ne s'entend pas à ce genre d'ouvrages, ne fait rien qui vaille. Et pourtant le plus





petit oiseau est bien mieux fait que le plus beau kajak. Or, nul homme ne saurait faire un oiseau. Et l'homme a encore été plus habilement créé que ne sont tous les animaux de la terre. Or, qui a créé l'homme? Ce dernier a sans doute reçu la vie de ses parents, et ceux-ci à leur tour l'ont reçue des leurs; mais les premiers hommes, de qui l'ont-ils reçue? et d'où sont-ils venus? On dit qu'ils sont sortis de la terre mais pourquoi n'en voyons-nous plus sortir maintenant? Et puis, la terre elle-même, et la mer, et le soleil, et la lune, et les étoiles, d'où viennent-ils? Il faut bien qu'il y ait un être qui ait créé toutes ces choses et cet être a dû être sans commencement, comme il doit être sans fin. Il doit dès lors être infiniment plus puissant, plus sage et plus habile qu'aucun homme? S'il en était autrement, comment aurait-il pu créer tout ce qui existe? En outre, il doit aussi être très bon, puisque tout ce qu'il a fait est si bon et si utile. Ah! si je le connaissais, combien je l'aimerais et comme aussi je l'honorerais! Mais qui l'a vu? qui lui a parlé? Aucun de nous. Il se peut cependant qu'il y ait des hommes qui en sachent à cet égard plus que nous: que je voudrais pouvoir en découvrir, afin de m'entretenir avec eux! Aussi, dès que je vous ai entendu parler du grand Être suprême, j'ai cru avec joie tout ce que vous m'en disiez parce que ce que vous m'annonciez était précisément ce après quoi mon cœur soupirait depuis longtemps. » Ce beau témoignage

fut confirmé par tous les assistants. Ces derniers disaient : « Un homme est pourtant tout autrement fait que les animaux. Ceux-ci sont nécessaires les uns aux autres et tous sont utiles à l'homme. Et tandis que les animaux sont mus par leur instinct, l'homme, au contraire, est doué d'une âme intelligente ; de plus, il n'est soumis à personne dans ce monde, et malgré cela il a peur de l'avenir. De qui a-t-il donc peur ? Il faut bien qu'il y ait un grand Esprit auquel il doit obéir. Ah ! si on pouvait le reconnaître et l'avoir pour ami. »

Non, nulle part Dieu ne se laisse sans témoignage, pas plus sous les glaces du pôle que dans les délicieuses vallées de l'Asie-Mineure. Partout où une âme cherche sérieusement la vérité, elle trouve toujours, soit au dedans d'elle-même, soit dans les circonstances de sa vie, quelques jalons qui peuvent lui servir de points de repère, et l'acheminer vers les régions lumineuses de la vérité. Si déjà Dieu répond aux besoins de toutes ses créatures, en leur donnant la nourriture en leur temps, à combien plus forte raison exauce-t-il les soupirs des âmes créées à son image et destinées à le glorifier. Aussi, dès qu'une âme commence à soupirer ardemment après la vérité, il a pourvu d'avance à l'exaucement de ses aspirations en lui procurant les moyens par lesquels elle pourra arriver à posséder cette vérité et à jouir de ses précieux bienfaits. Ceci nous conduit à vous parler des premiers efforts tentés pour apporter aux Es-







quimaux du Labrador le flambeau de l'Évangile.

On comprend que, en considérant les choses au point de vue de la sagesse humaine, on puisse s'étonner et se demander comment des hommes qui sont nés et ont grandi au sein de nos contrées fertiles et sous notre climat tempéré, et qui ont été habitués à tous les agréments de la vie civilisée, peuvent renoncer volontairement à tous ces avantages pour aller s'ensevelir sous les glaces du Labrador. Mais la charité chrétienne dont l'essence est d'être universelle, c'est-à-dire, d'avoir des compassions pour toutes les souffrances et de ne se laisser rebuter par aucun obstacle pour venir à leur aide, ne peut se laisser arrêter par des considérations de cette nature. Partout où il y a une âme perdue par le péché, mais aimée par le Seigneur qui l'a rachetée par son précieux sang, elle ne saurait calculer la grandeur des sacrifices que sa tâche lui impose ; elle accourt, elle vole au secours de cette âme, parce que, comme dit saint-Paul, *la charité croit tout, elle espère tout, elle surmonte tout et elle ne périt jamais*. Mais dira-t-on peut-être, le monde païen est si grand, sous toutes les latitudes se trouvent encore des peuples qui n'ont pas entendu prêcher l'Évangile : pourquoi choisir de préférence les Esquimaux du Labrador et du Groenland comme objet de sa charité et but de ses travaux ? Leurs âmes seraient-elles plus précieuses que celles de tant d'autres païens ? Non, sans doute ; mais Dieu est le souverain maître, et

il dispose des choses et des événements. C'est lui qui tient dans sa main tous les cœurs et qui les incline à son gré comme des ruisseaux d'eau ; c'est lui qui a voulu que, sous leurs huttes infectes et au milieu de leurs glaces éternelles, les habitants du Labrador fussent évangélisés et qu'ils reçussent *maintenant* l'Évangile de salut et de paix ; c'est lui, et lui seul, qui a mis dès lors au cœur de quelques-uns de ses enfants un amour si pressant pour les âmes des Esquimaux. C'est au milieu du siècle passé que ce besoin commença à se manifester.

La première pensée de travailler à la conversion de ces Esquimaux monta au cœur d'un capitaine de vaisseau hollandais, nommé *Jean-Christiaan Erhardt*, et membre du petit roupeau des Frères Moraves. Il avait plus d'une fois navigué dans les eaux du détroit de Davis, à la poursuite de la baleine. Il avait même visité, en 1749, la *Nouvelle-Heerhut*, station des Frères Moraves au Groenland, et il avait entendu dire aux missionnaires de cette station qu'au delà du détroit de Davis il devait y avoir des peuplades semblables à celles du Groenland. Enfin, il avait lu, en 1750, le récit du voyage d'exploration de *Henry Ellis*, entrepris trois années auparavant à la recherche de ce passage du Nord-Ouest (1), laquelle, jusqu'à ces dernières

(1) Il s'agissait de trouver au nord du Canada une route qui conduisit par mer de l'Océan atlantique à l'Océan pacifique, sans avoir, pour parvenir en Asie, et spécialement aux Indes, à passer par le long détour du détroit de Ma-





années, a coûté à l'Angleterre tant d'argent et surtout de si précieuses vies. La lecture de cet ouvrage développa et affermit tellement la conviction d'Erhardt, que, cette lecture achevée, il forma tout un plan pour l'évangélisation de ces peuplades. Voici ce qu'il écrivit, en 1750, à Jean de Watterille, l'ami du comte de Zinzendorf :

« Celui qui a vu de ses propres yeux notre mission du Groenland et les merveilles que le Seigneur a opérées dans le cœur de ces pauvres païens, ne peut s'empêcher, pour peu qu'il ait un cœur capable de sentir, de tressaillir de joie et de verser des larmes de reconnaissance. Ces âmes converties sont autant de rubis étincelants qui ornent la ceinture d'or de notre cher Sauveur (Apoc. 4, 13.), et je crois qu'il en recueillera encore bien d'autres sur ces rivages inhospitaliers. Aussi, mon cœur éprouve-t-il une sympathie toute particulière pour tous les pays situés entre l'île de Terre-Neuve et la baie d'Hudson.

« Mon cher Jean, tu sais que je suis un vieil habitué de ces mers polaires; aussi ai-je un amour singulier pour ces pays ainsi que pour tous les Indiens et les sauvages en général. Comme mon

gellan ou du cap de Bonne-Espérance. Le passage est enfin trouvé depuis la fameuse expédition de M<sup>r</sup> Clure, en 1850, mais le gain de cette découverte est nul, puisque, vu les glaces dans lesquelles tout navire peut être pris au moment même où il s'y attend le moins, ce passage est reconnu impraticable.

cœur bondirait de joie si le Seigneur m'appelait à leur annoncer un jour l'Évangile ! Je sais que la chair aurait beaucoup à souffrir ; mais mon cœur est tout gagné à cette cause, et je dis au Sauveur : Si cette œuvre est de toi, donne toi-même force et succès, sinon, j'y renonce volontiers, qu'il n'en soit plus rien ! »

Cette bonne pensée venait bien du Seigneur et devait en conséquence se réaliser ; mais elle ne devait avoir qu'un succès partiel. Souvent, très-souvent même, on a vu échouer au premier abord de nobles entreprises, faites au nom du Seigneur et sous la pression de circonstances évidentes, dirigées par lui. Mais le baptême de sang qu'elle eut à subir à son début devait marquer d'un sceau divin une œuvre divine dans son origine comme dans son but, et, s'il allait semer avec larmes, il devait moissonner un jour avec chants de triomphe. Erhardt et les quatre frères moraves qui l'accompagnaient partirent de Londres, en 1752, sur un navire marchand pour ces parages désolés, en emportant avec eux tout ce qu'il fallait pour se construire une maison. Tandis qu'ils longeaient les côtes du Labrador, un lieu abrité fixa le choix de leur débarquement. Ils s'y firent descendre et se mirent immédiatement à l'œuvre ; ils eurent bientôt achevé leur habitation et nommèrent ce lieu *Hoffenthal* (val d'espoir). Le navire qu'ils venaient de quitter, s'étant dirigé vers le nord pour se livrer à son commerce, était







entré en relation avec les Esquimaux. Mais ceux-ci, effrayés à la vue des canons qu'ils remarquèrent sur le navire et dont ils connaissaient l'usage, ne voulurent pas aller à bord ; six hommes de l'équipage, montés sur une chaloupe, s'étaient alors hasardés à aller vers eux ; ils durent s'engager dans une baie longue et étroite, au fond de laquelle ils comptaient trouver les naturels. Deux jours, trois jours, huit jours et plus se passèrent sans qu'on les vit reparaitre. Force fut enfin au capitaine, qui n'avait pas d'autre chaloupe à leur envoyer, de quitter un lieu où les glaces allaient l'enfermer pour l'hiver. Privé de ses six hommes d'équipage, il dut passer à Hoffenthal et réclamer des Moraves leur aide pour ramener son vaisseau en Angleterre. On apprit, au bout de quelques mois, que la maison du Val d'Espoir avait été réduite en cendres et les six matelots massacrés.

Peu de temps après ces lamentables événements, un brave charpentier, également morave, venait confesser au comte de Zinzendorf le désir ardent qu'il nourrissait depuis six années d'aller porter l'Évangile au Labrador. C'est en apprenant la mort d'Erhardt, que cette idée s'était emparée de lui. « Va au Groenland, lui dit le comte, apprends la langue du pays, et Dieu fera le reste. Ce digne homme, nommé *Jens Haagen*, ayant suivi le conseil de Zinzendorf, alla passer quelques années au Groenland, et douze ans après l'essai infructueux qu'avait tenté Erhardt,

en 1764, il partait pour le Labrador, accompagné des prières de l'Église et animé d'un désir croissant d'annoncer l'Évangile aux pauvres Esquimaux. Il partit seul sur un vaisseau de guerre qui se rendait dans ces parages. On comprend quelle dut être sa joie lorsqu'il aperçut enfin le Labrador, et aussi quelle fut sa douleur lorsqu'il entendit le capitaine donner cet ordre à sa troupe : « Le premier Esquimaux qui fera mine de s'approcher du bâtiment, vous ferez feu sur lui. » Le capitaine avait probablement des craintes pour son équipage, ou il voulait venger sur ces indigènes inoffensifs le sort des six matelots qui avaient accompagné Erhardt.

Que faire en face d'un ordre pareil ? N'était-ce pas pour ces Esquimaux que Jens Haven était venu, et n'était-il pas décidé à leur rapporter l'Évangile à tout prix, et même au péril de sa vie ? Haven se retire dans sa cabine, et là, il repand devant son Seigneur et son Dieu toute l'amertume de son cœur. Le capitaine étant entre à l'improviste, lui demanda du ton rude du vieux marin : « Que faites-vous donc là ? — Je prie. — Ah ! ça, vous n'allez pas encore m'accuser auprès de Dieu, j'espère ? Je suis déjà assez mal noté auprès de lui. — Non, j'ai crié à l'Éternel pour qu'il eût pitié des malheureux habitants de cette côte, et qu'il voulût bien changer votre cœur pour leur plus grand bien. » Vivement impressionné par ces paroles, le capitaine donna aussitôt contre-ordre à ses soldats : tous retournant





au missionnaire : « Voudriez-vous vous hasarder seul au milieu de ces sauvages ? Qu'à moi ne tiennet ! Je vous ferai déposer sur le rivage. Mais je vous en avertis, la chaloupe regagnera aussitôt le navire, et ce sera à vous de vous tirer d'affaire comme vous pourrez. »

Haven accepta avec empressement. Il s'habilla en Groenlandais et descendit sur le rivage inhospitalier. Grâce à son costume, aucune flèche ne fut dirigée contre lui ; et avant qu'on l'eût reconnu pour un Européen, il avait pu faire comprendre ses intentions pacifiques. On l'entoura de toutes parts. « C'est un ami ! s'écrièrent les Esquimaux ; venez, écoutons-le ! » Il leur apportait un message très amical de leur voisin, le gouverneur de Terre-Neuve, et tirant de sa poche la lettre qui confirmait ses paroles, il la leur présenta. Mais ceux-ci reculèrent à cette vue avec une sorte de crainte ; ce papier, qui devait leur faire connaître les pensées d'un tiers, leur apparut comme un être mystérieux, et ils refusèrent de le prendre entre leurs mains. Cependant, de plus en plus enchantés de cet étranger dont ils comprenaient le langage, ils l'engagèrent à venir jusqu'à leurs huttes, où étaient leurs femmes et leurs enfants. Haven n'ignorait pas le sort des six matelots massacrés en 1752, il se recueillit un instant ; puis, dans sa foi naïve mais puissante, il s'écria : « Seigneur, voici, je vais les suivre en ton nom. S'ils me tuent, eh bien ! mon œuvre sera achevée sur la

terre, et j'irai vivre auprès de toi. S'ils m'épargnent, alors je saurai que c'est bien ta volonté que l'Évangile leur soit annoncé maintenant et qu'ils l'acceptent. — Me voici, dit-il ensuite en leur tendant la main, je suis prêt à vous suivre.

Il fut très bien accueilli de tous les gens du village; il passa quelque temps au milieu d'eux; on l'accabla de questions, et on le prit pour arbitre de toutes les petites disputes qui s'élevèrent entre eux et les gens de l'équipage. Lorsqu'il parla de repartir, les Esquimaux lui en témoignèrent du chagrin, et accueillirent avec joie sa promesse de revenir l'année suivante, avec d'autres amis, s'établir parmi eux et leur enseigner le chemin qui conduit au bonheur éternel. Le moment du départ venu, le plus considéré de ces Esquimaux, l'angekok *Seqoutiak*, le prit à part, le conduisit à sa tente, l'embrassa et le baisa à plusieurs reprises, et lui dit : « Ici, nous sommes toujours tremblants, mais si tu viens à nous, nous vivrons ensemble sans crainte. » Un autre Esquimau vint à lui, son tambour à la main, et se mit à chanter : « Notre ami est venu, ce qui nous a bien réjoui ! » paroles qu'il répéta plusieurs fois de suite; après quoi il engagea Haven à lui répondre. Celui-ci se mit alors à chanter d'un cœur ému les paroles d'un cantique groenlandais en ces termes : « Seigneur Éternel, vrai Dieu de toute creature, Dieu createur et conservateur du monde, toi qui as racheté par le sang de ton Fils nos pauvres âmes perdues. »







nous nous jetons à tes pieds et nous t'adorons ! » A l'ouïe de ces paroles, les Esquimaux s'écrièrent : « Nous sommes sans paroles ! » c'est-à-dire, nous te donnons la palme.

Jens Haven retourna en Angleterre, bénissant Dieu pour ces heureux auspices ; mais il reprenait déjà, au printemps de 1763, le chemin du Labrador, accompagné de *Drachart*, ancien missionnaire au Groenland, et de deux autres frères moraves. Les premiers Esquimaux qu'ils rencontrèrent leur crièrent en français (1) : « Tous camarades, oui ; bon ! » *Drachart* en prit un par la main et lui dit en groenlandais : « Oui, nous sommes des amis ! » L'Esquimau comprit et répondit par le même mot : « Et nous aussi, nous sommes des amis ! » Là-dessus, ils invitèrent *Drachart* à les suivre sur le rivage, et là ils l'assurèrent de leur amitié et s'assirent autour de lui pour écouter ce qu'il aurait à leur dire. « J'ai passé la grande mer, leur dit-il, et je viens d'aupres des *Karalit* de l'Est (les Groenlandais), dont vous n'avez sans doute point entendu parler, parce qu'il y a bien longtemps qu'ils sont partis d'ici, pour se rendre dans ces contrées lointaines. Mais eux ont entendu parler de vous, et c'est pourquoi *Jensingoak* (c'était le nom que les Esquimaux avaient donné à *Jens Haven*) vous a

(1) Ils en avaient appris quelques mots dans les relations de commerce qu'ils avaient entretenues avec des marchands et des marins français du Canada.

visités l'an dernier, pour voir si vous étiez aussi des Karalit. Je vois que vous en êtes bien, et je viens vous dire que les Karalit de l'Est sont vos amis, qu'ils ont appris à connaître le Créateur de toutes choses, qui est aussi notre Sauveur, et qu'ils désirent que vous appreniez aussi à le connaître.» Mais ils ne comprirent point ces choses; aussi Drachart dut-il les leur redire plusieurs fois de suite. Là-dessus, ils se demandèrent encore les uns aux autres : « Que dit-il ? » Un vieil Esquimau répondit : « Il veut parler du *silla* » (mot qui désigne en groenlandais l'air, l'intelligence, le monde et l'âme du monde, et en disant cela, il se frappait la tête et soufflait avec sa bouche. « Oui, *silla*, reprit Drachart, mais le grand Créateur du monde est aussi notre Sauveur. — Je ne comprends pas ce mot de Sauveur, s'écria un jeune homme; qu'est-ce que cela doit signifier? Et où est-il? demanda un autre. — Partout dans le *silla*, répondit Drachart, en se frappant aussi la tête; mais il s'est fait homme comme nous, etc. »

Une autre fois Drachart leur parlait de la dépravation naturelle de l'homme : « Tout cela est sans doute très vrai des Kahlumet (des étrangers, des Européens), lui dirent-ils, mais non pas de nous! car nous sommes de bons Karalit. — N'avez-vous donc point de mauvaises pensées? — Non. — Et quand vous vous dites les uns aux autres : Nous voulons tuer les Kahlumet et leur enlever tout ce qu'ils possèdent, ne sont-ce pas de mauvaises pen-





sées? — Oui. — Eh bien, ne voudriez-vous pas être délivrés de ces mauvaises pensées? — Nous ne savons. — Les Groenlandais ont cru en Jésus, et lui ont demandé de les laver de leurs péchés, et ils ont obtenu l'exaucement de leur prière. — Ce doivent être des hommes bien méchants! — Et si vous ne vous repentez pas de vos péchés, vous irez en enfer? — L'enfer est pour les Kablunet, car ils sont méchants; mais pour nous, nous sommes de bons Karalit. »

Comme le vaisseau sur lequel Drachart et Jens Haven étaient venus, demeura deux ou trois mois en vue des côtes, les missionnaires purent avoir avec ces indigènes de fréquents entretiens. Ceux-ci prêtèrent d'abord une oreille attentive aux choses étranges qu'ils leur racontaient; mais bientôt ils s'en lassèrent et répondirent : « Nous savons déjà tout cela, » ou : « Nous le croyons bien, » ou encore : « Nous ne comprenons rien à ce que vous nous dites; nos oreilles ne sont pas faites pour ces choses. » Toutefois, ils se montrèrent toujours très réjouis de ce que Jens Haven avait tenu sa promesse, et comme les missionnaires disaient qu'ils reviendraient l'année suivante, ils leur dirent : « Oui, oui, revenez et bâtissez-vous une demeure au milieu de nous. Mais n'amenez point avec vous de Kablunet, mais seulement des Karalit comme vous et nous; alors nous vous aiderons à bâtir, et Jensingoak (Jens Haven) nous aidera à faire et à réparer nos ca-

nots. Quant à Drachart, il nous enseignera à lire et à écrire; et ainsi nous vivrons en bonne amitié, et nous n'employerons pas nos fusils et nos harpons les uns contre les autres, mais seulement contre les rennes et les phoques.»

Chaque soir, les missionnaires retournaient au vaisseau; mais un jour il survint un si violent orage que le capitaine dut s'éloigner considérablement de la côte, et que nos amis se virent contraints d'accepter l'hospitalité que leur offrirent les Esquimeaux, offre peu séduisante, on en conviendra, de la part d'hommes aussi repoussants. Ceux-ci s'étonnèrent d'abord de ne pas les voir inquiets et tremblants, et finirent par se montrer touchés de la confiante sénérité des chrétiens.

Drachart fut logé dans la tente de l'angekok ou sorcier, qui eut sans doute lui faire une politesse en lui donnant le spectacle, bien triste pour un chrétien, de ses enchantements. Ce frère était, au reste, familiarisé depuis longtemps avec ces fantasmagories, qui se pratiquaient aussi au Groenland. Elles consistent à évoquer un des torngaks ou esprits familiers qui habitent au fond de l'Océan, afin de pouvoir l'interroger sur une maladie ou sur quelque autre sujet. Les sorciers de tous les pays se donnent la main. La scène que dut subir le pieux missionnaire était quelque chose de semblable à celle dont fut témoin le fameux capitaine Parry, qui la raconte de cette







manière : « L'angekok fit éteindre la lampe, et quand on fut dans une obscurité complète, on l'entendit se rouler par terre, souffler comme un phoque et appeler à grands cris son torngak. Bientôt sa voix changea d'intonation et se fit entendre comme si elle avait été à plusieurs pieds au-dessous du sol; puis elle sembla s'éloigner graduellement, et cessa enfin tout à fait. L'angekok était au fond de la mer. Alors on entendit souffler de nouveau à une profondeur considérable; ce bruit s'approcha peu à peu, et une voix creuse, toute autre que celle du sorcier, se mit à chanter : c'était le torngak. Épuisé, sans doute, par les efforts qu'il avait faits, l'esprit demanda la permission de se retirer, et partit comme il était venu, sa voix s'éloignant insensiblement. Quand on ne l'entendit plus, un grand cri, poussé par l'angekok, annonça son retour du fond de l'Océan, d'où il arriva sans être mouillé autrement que d'une transpiration abondante. C'était une scène de ventriloquie admirablement exécutée. »

La saison ne permettant plus au vaisseau de demeurer sans danger dans ces parages, les missionnaires, qui n'avaient avec eux rien de ce qu'il fallait pour s'établir, retournèrent en Angleterre, bien décidés à revenir l'année suivante pour fonder une station au Labrador.

Mais d'autres obstacles ne tardèrent pas à surgir. D'anciennes querelles se ranimèrent entre les Esquimaux et les commerçants anglais; une

guerre éclata ; il y eut du sang versé, et il fallut renoncer pour le moment à venir s'aventurer au milieu d'une population exaspérée. Cependant, parmi les prisonniers faits dans cette malencontreuse guerre, se trouvaient une femme et son fils âgé d'environ quinze ans ; ces deux derniers furent envoyés en Angleterre par le gouverneur de Terre-Neuve. Ils y reconnurent avec joie Jens Haven, qui, non moins content de revoir ses chers Esquimaux, prit chez lui le jeune homme, nommé *Kapik*, et le traita comme son enfant. Nous pouvons bien penser qu'aucune prière ni aucun soin ne furent épargnés pour former le cœur de ce jeune homme à l'amour du Seigneur ; mais *Kapik* demeurait insensible. Haven avait beau lui dire : « Pense, mon enfant, à cette infinie miséricorde ! le Seigneur éternel, le Createur de toutes choses s'est occupé de toi, il veut te rendre heureux... » *Kapik*, après un instant de surprise, s'écriait : « Au fait, il a raison, car je suis une bonne créature. » La patience du digne Morave était souvent poussée à bout par les caprices et la pétulance de son pupille. Celui-ci, d'abord reconnaissant pour un vêtement neuf dont Haven lui avait fait cadeau, prit bientôt envie d'un petit habit brodé d'or. « Cher enfant, lui dit Haven, à quoi pourrait te servir un tel habit ? Une seule chose t'est avant tout nécessaire, c'est de connaître ton Père qui est au ciel. — Bah ! de pauvres vêtements ne me le feront jamais connaître. Voyez mes compa-





trio! . ils sont assez misérablement habillés; aussi ne savent-ils rien de ce Dieu dont vous racontez tant de choses. — Mon ami, si ton vêtement te tient au chaud, cela doit te suffire; d'ailleurs, je n'ai pas d'argent pour l'acheter ce que tu demandes. — Eh bien, allez vers le roi, il vous en donnera bien un peu pour moi. — Le roi! répliqua Haven, c'est une bonne idée; j'y vais de ce pas. Mais s'il me demande : Qu'a appris Kapik ? sait-il lire ? sait-il écrire ? connaît-il son Créateur !... je serai forcé de répondre : Non, il n'a rien appris. Alors le roi dira : Mettez-le sur un de mes vaisseaux de guerre, et que, pendant sept ans, il nettoie les souliers de mes officiers, jusqu'à ce qu'il ait appris quelque chose ! » A ces mots, Kapik se jeta au cou de son père adoptif, et promit d'être obéissant.

Au milieu de ses caprices, le jeune Esquimau ne manquait pas de sensibilité ; il n'aimait pas à faire de la peine. Il était toujours triste quand il remarquait que Haven l'était aussi ; et quand il lui demandait pourquoi son front était ainsi chargé de soucis, et que Haven répondait : « C'est parce que je te vois encore ignorant de ton Créateur ! » Kapik s'écriait avec sincérité : « Ne perdez pas courage ! je vais faire tout mon possible pour apprendre. »

Jens Haven, avant d'avoir quitté l'Angleterre pour se rendre en Allemagne, plaça Kapik dans un collège du Yorkshire. Le jeune Esquimau y fit

tout à coup de rapides progrès; son cœur se tourna vers Dieu et il crut l'Évangile avec une telle ardeur que, se trouvant très malade de la peste vérole, il s'écriait : « Jésus ! je veux aller vers toi. Où irais-je ailleurs ? Vie pitié de moi pour l'amour de tes blessures ! » Les frères avaient fondé sur lui de grandes espérances; ils le voyaient déjà missionnaire au milieu de ses compatriotes. Mais les voies de Dieu ne sont pas nos voies; sa maladie s'aggrava et devint mortelle. Il quitta ce monde le lendemain du jour où il avait reçu le baptême, qu'il avait demandé avec tant d'instance.

*Mikak*, sa mère, employa tout le temps qu'elle demeura encore en Angleterre à solliciter un nouveau départ de missionnaires pour le Labrador. De retour dans son pays, elle annonça la prochaine arrivée de nouveaux Européens, parmi lesquels se trouvaient *Haven* et *Drachart*. Ces noms bien connus furent répétés de bouche en bouche parmi les Esquimaux, comme une bonne nouvelle; et lorsqu'enfin, en 1770, le persévérant *Haven* aborda de nouveau sur ces rivages, accompagné de *Drachart*, *Étienne Jensen* et de plusieurs autres frères, ils furent accueillis avec toutes sortes de témoignages d'amitié et de confiance : « Nous ne voulons plus voler, nous ne voulons plus tuer, disaient les Esquimaux, pour témoigner aux missionnaires leur joie et leur reconnaissance. Vous et nous, nous sommes frères ! » Le







2 août de cette même année, Drachart put parler du Créateur et du Sauveur à une assemblée de plus de 700 Esquimaux, et quand il eut achevé de parler, Mikak et son mari commencèrent à parler aussi du Seigneur du ciel qui s'est fait homme pour venir jusqu'à nous, et qui est mort sur la croix pour nous sauver. Leurs paroles émurent vivement l'assemblée, et plusieurs s'écrièrent : « C'est vrai ! nous sommes des pécheurs et des meurtriers vieillies dans le crime ! Mais nous ne voulons plus porter de couteaux cachés sous le bras ni sous nos pelisses, et nous ne cachons plus de flèches ni d'arcs dans nos kakaks. Puisque le Seigneur du ciel a dit : Celui qui répand le sang de l'homme, son sang sera répandu ! nous ne le ferons plus. Nous croyons à tes paroles, Mikak. Nous voulons aussi aimer les grands et puissants seigneurs que tu as vus à Londres et leurs gens, et nous ne tranquisons plus avec eux qu'en toute loyauté. » Enfin, ils répétèrent encore à Drachart : « Vous et nous, nous sommes de bons amis ; nous vous aimons ; nous sommes vos frères ! »

Rassurés par tant de témoignages de confiance et d'amitié, les missionnaires achetèrent un terrain dans une situation qui leur parut favorable, ils en prirent solennellement possession au nom du roi d'Angleterre et pour le compte de l'Église des Frères Moraves ; puis ils repartirent pour l'Angleterre. Ils allaient cette fois chercher un plus grand nombre de frères et de sœurs, et se munir

de toutes les choses indispensables à la vie sous ces climats extrêmes, pour fonder enfin un établissement missionnaire permanent et définitif au milieu de ces intéressants indigènes. L'heure des pénibles commencements était passée, et la mission, désormais possible, allait enfin s'asseoir, prendre pied et élever station après station sur ces rivages désolés.

Nous avons assisté aux premières tentatives faites pour apporter l'Évangile aux Esquimaux du Labrador; nous avons vu la charité, la foi et la persévérance admirables des Erhardt, des Jens Haven et des Drachart; mais nous n'avons pu encore assister à la fondation d'aucune station sur cette plage inhospitalière. Cependant d'aussi beaux exemples de foi et de persévérance ne pouvaient manquer d'être couronnés de succès, et déjà nous avons pu saluer dans Mikak et son fils Kapik les prémices d'une belle moisson. Nous avons dû sord à ra conter comment furent fondées les quatre stations missionnaires du Labrador, puis à assister au beau réveil de 1864, en constatant la grande transformation que l'Évangile opérée dans le cœur et la vie de ces pauvres peuplades.





## IV

## FONDATION DES QUATRE STATIONS DU LABRADOR.

1. — *Station de Nain* (1771).

C'est en 1771 que revint au Labrador l'infatigable Jens Haven, accompagné de Drachart et de plusieurs frères et sœurs, formant en tout une petite colonie de quatorze personnes. Ils apportèrent avec eux une maison en bois, fabriquée en Europe, dont ils n'avaient plus qu'à ajuster ensemble les différentes parties, pour l'élever ensuite sur l'emplacement qui lui serait destiné. Cette maison s'éleva en effet, comme par enchantement; et, débarqués le 9 août, les missionnaires purent déjà, le 22 septembre, prendre possession de leur demeure. Cette station naissante reçut le nom biblique de *Nain*.

Lorsque les Esquimaux virent que le vaisseau qui avait amené les missionnaires repartait, laissant ceux-ci seuls sur la plage, bien qu'ils ne pussent comprendre toute la grandeur du don, ils ne purent cependant conserver de doutes sur

leurs intentions pacifiques et bienveillantes. Ils se rapprochèrent d'eux avec empressement et leur rendirent de fréquentes visites; ces rapports ne tardèrent pas à établir entre eux une intimité cordiale, et les missionnaires devinrent les arbitres sans appel de toutes les contestations qui s'élevaient parmi les Esquimaux. Mais, tout en étant heureux de pouvoir les obliger en cela, c'était cependant pour un office bien autrement grand que ces hommes dévoués avaient quitté tout ce qu'ils avaient de plus cher au monde; aussi souffraient-ils cruellement dans leurs cœurs en voyant les Esquimaux rester insensibles à la prédication de la bonne nouvelle qu'ils leur apportaient. Pendant les mois d'été ils purent fréquemment annoncer l'Évangile à plus d'une centaine d'Esquimaux à la fois; mais ceux-ci, quoique adonnés aux vices les plus honteux, n'étaient point convaincus de leur état de péché et de la nécessité d'un sauveur. Le menteur se glorifiait de ce qu'il ne dérobaît pas, (hélas! le cœur de l'homme est partout le même!); le voleur, de ce que ses mains étaient nettes de sang; le meurtrier, de ce que du moins il n'était pas un Européen, c'est-à-dire, selon eux, le plus vil des hommes. Durant l'hiver, les Esquimaux se dispersèrent de tous côtés; mais plusieurs d'entre eux restèrent dans le voisinage de Nain, et les visites réciproques qui se firent entre eux et les missionnaires, contribuèrent à entretenir des relations de bonne amitié. Ils présentaient une grande







attention aux paroles des missionnaires et persévéraient néanmoins dans tous leurs vices.

Cependant l'année suivante, *Anauké*, réputé parmi eux comme un homme des plus féroces, parut écouter avec une grande attention les exhortations des missionnaires. Il vint planter sa tente tout près d'eux et y demeura jusqu'au jour où il partit pour aller habiter sa maison d'hiver, située à une grande distance de Nain. Mais l'aiguillon de la parole de Dieu, qui avait pénétré dans ce cœur hautain, ne le laissait pas tranquille : il éprouvait le besoin d'entendre encore les choses qui déjà avaient remué sa conscience et qui, il le sentait bien, pouvaient seules lui procurer la paix après laquelle il soupirait. Il revint donc à Nain à pied, sans se laisser arrêter par les rigueurs de décembre, et, heureux de pouvoir s'y nourrir du lait de la parole, il y passa quelques jours, puis se sépara de nouveau des missionnaires. Mais, hélas ! c'était, sans qu'il s'en doutât, pour ne plus les revoir sur cette terre. Son dernier adieu fut un : « Au revoir dans les cieux ! » car peu de temps après *Anauké* mourut, et, dans ce moment suprême, il disait à sa femme qui pleurait à ses côtés : « Ne pleure point, console-toi, puisque je vais vers ce cher Sauveur qui nous a tant aimés ! » Ce fut au printemps suivant que sa veuve put faire part aux missionnaires des heureuses dispositions dans lesquelles son mari était mort. *Anauké*, pendant sa maladie, n'avait cessé d'élever son âme à

Dieu et de le prier ; il avait en outre opposé un refus constant à la visite des médecins esquimaux, qui ne sont autres d'ailleurs que leurs sorciers, et il s'était remis en toute confiance entre les mains du Seigneur. Depuis ce moment, les Esquimaux, en parlant de lui, l'appelaient « l'homme que Jésus a pris à lui. »

Encouragés par ces consolantes prémices, les missionnaires redoublèrent de zèle dans leur œuvre, et ils se virent fortifiés dans ce travail par l'arrivée de deux nouveaux Freres, dont l'un toutefois, le frère *Layritz*, ne devait passer que quelques semaines au milieu d'eux. Ce dernier était envoyé par l'Eglise morave pour examiner l'état de la mission au Labrador. Le jour même de son arrivée, il adressa aux Esquimaux des paroles pleines de charité et d'onction, qui furent traduites dans leur langue par Drachart. A l'ouïe de ces paroles, un des assistants se leva et prononça, au nom de tous ses compatriotes, le discours suivant : « Ce matin, quand nous avons vu arriver votre petit navire, grande a été notre joie, ainsi que celle de nos femmes et de nos enfants. Nous remercions les Freres de ce qu'ils viennent à nous pour nous enseigner tant d'excellentes choses, que sans eux nous n'aurions jamais connues. Nous vous aimons tous, et nous voulons rester vos bons amis. Nous vous visiterons souvent, et vous voudrez bien, chaque fois que cela aura lieu, nous faire entendre les bonnes paroles





de la passion de Jésus. Nous pensons souvent au Sauveur, nous l'aimons, nous voulons lui donner nos cœurs et renoncer à nos vieilles coutumes païennes. Nous nous sentons unis d'esprit avec les Innuit croyants qui demeurent à l'est, de l'autre côté de la mer. Dans nos demeures, nous parlons souvent, avec nos femmes et nos enfants, de la naissance, des souffrances et de la mort du Sauveur. Nous ne pouvons nier que nous ne soyons des pécheurs; mais nous espérons que le Sauveur nous sera propice. »

Jens Haven fit avec un autre frère un voyage d'exploration le long des côtes. Partout il fut reçu avec des cris de joie, et lorsque, sur son passage, il entretenait les Esquimaux de l'amour du Sauveur, et qu'il les invitait à se rendre à Nam, afin d'en apprendre davantage sur ce sujet, ceux-ci s'écriaient :

« Pourquoi le Sauveur, qui est tout puissant, n'a-t-il pas envoyé quelqu'un à nos pères, pour leur raconter les grandes choses que vous nous annoncez, avant qu'ils alassent là où l'on n'entend plus rien ?

— Dieu, répondit Jens Haven, ayant laissé passer les temps d'ignorance, vous fait maintenant annoncer la bonne nouvelle de sa grâce et de son pardon, recevez-la donc pour être sauvés.

— Tu n'es pas grand, il est vrai, reprirent les Esquimaux, mais tes pensées sont fortes et ton esprit est invincible. »

Les missionnaires bâtirent une chapelle capable de contenir quelques centaines de personnes, et ils en firent la dédicace le 19 février 1776. C'est à cette occasion que fut baptisé l'angekok *Kingmon-gusé*; il reçut à son baptême le nom de *Pierre*. Cet ancien sorcier avait dit la veille aux missionnaires : « Il est vrai que j'ai été un angekok et que j'ai cru ce que nous avions reçu et appris de nos ancêtres; mais maintenant je ne crois plus rien de tout cela. Je veux renoncer à toute mauvaise habitude, et ne suivre que le Seigneur Jésus, dussé-je, pour cela, être exposé à la persécution de la part de mes concitoyens. J'ai été un ignorant; mais quand vous êtes venus et que vous nous avez parlé du Seigneur qui a créé les cieux et la terre, et qui a versé son sang pour nous, je m'en suis réjoui, j'ai cru à la Parole, et je veux délaisser tout le reste. Je connais encore bien peu le Sauveur, mais je désire le connaître toujours davantage, et je mets en lui toute ma confiance, parce que je crois qu'on ne peut être heureux qu'àuprès de lui, et que, après la mort du corps, c'est par lui que l'âme entre dans le séjour de l'éternelle paix. »

Le baptême de Pierre fit naître chez plusieurs autres Esquimaux le désir d'être aussi baptisés. Quant au premier, il adressait à ses compatriotes les exhortations les plus touchantes : « Tournez vous, leur disait-il, vers le Sauveur, et mettez en lui toute votre confiance, il purifiera vos cœurs en







les lavant dans son sang de tous leurs péchés. Vous savez que je suis baptisé ; j'en suis heureux ; et vous aussi, vous ne trouverez de bonheur qu'en Jésus, car, ni dans ce monde, ni dans l'autre, nous n'avons d'autre Sauveur que lui. Quand nous avons été lavés par le sang de Christ, nous n'avons plus rien à craindre, ni de la mort, ni des ténèbres, parce que Jésus nous garde et nous fait parvenir à la lumière éternelle où nous le contemplerons à toujours. Il nous appelle à venir à lui. Nous ne pouvons entendre sa voix, mais il nous a envoyé les frères qui nous expliquent sa Parole et qui nous montrent le chemin qui nous mène à Lui. Ce sont nos cœurs qu'ils désirent gagner à Christ. Nous ne saurions assez bénir Dieu de ce qu'il nous les a envoyés ; et ceux d'entre eux qui ne parlent pas notre langue prient le Seigneur pour nous, lui demandant de faire sentir à nos cœurs l'efficacité de son sang. Quant à moi, j'ai été sorcier et j'ai souvent pratiqué mes sortilèges. J'en ai honte aujourd'hui, parce que c'est le chemin qui conduit aux grandes ténèbres et à la mort ; mais lorsqu'on regarde au Sauveur et à ses blessures, on a le cœur inondé de lumière et de paix, et c'est la seule chose qui nous importe réellement dans ce monde. » Cette citation, que nous n'avons pas voulu abrégée, nous montre avec évidence que le sorcier d'autrefois était devenu un fidèle confesseur de Jésus-Christ, et que l'éloquence dont il se servait jadis pour perdre les

âmes, en les retenant dans les liens du mensonge, il la mettait maintenant tout entière au service de Jésus et de son Évangile. Aussi ses discours produisaient-ils dans l'âme de tous ses auditeurs une profonde impression. Déjà, dans le courant de l'été 1776, les missionnaires avaient la joie de voir assister régulièrement à leurs réunions plus de deux cents Esquimaux, qui étaient venus se fixer dans les environs de Nain. L'action de grâce et la reconnaissance débordaient du cœur des missionnaires, et ils étaient puissamment encouragés dans leur travail.

## 2. — Station d'Okak (1775).

A 150 milles au nord de Nain se trouvait un lieu nommé *Okak*, où l'infatigable Jens Haven se sentit pressé de fonder, en 1775, une seconde station. Environ 300 Esquimaux se réunirent peu à peu autour de lui, pour entendre la Parole et profiter de toutes ses instructions, et déjà, en 1778, il put en baptiser six qui furent bientôt suivis d'autres néophytes. Une école fut fondée pour les enfants; l'Évangile put être annoncé chaque jour tant aux Esquimaux établis à Okak, qu'à ceux qui étaient venus de loin pour voir et entendre les étrangers; et, trois fois par semaine, les missionnaires réunissaient les nouveaux convertis autour de la Parole.





et cherchaient à leur donner une connaissance plus approfondie de la voie du salut et en particulier de la sainte cène. Des relations suivies s'établirent entre Okak et Nain. Le récit détaillé d'une de ces excursions pourra donner à nos lecteurs quelque idée de ces contrées sauvages.

Deux traîneaux partirent de Nain, au mois de mars 1778, pour se rendre à Okak. Dans l'un se trouvaient les missionnaires *Liebsch* et *Turner*, qui allaient voir Jens Haven; dans l'autre, deux Esquimaux ayant avec eux une femme et son enfant. Le temps était superbe, les chiens allaient bon train, et l'on espérait atteindre Okak en moins de trois jours. Pour éviter les aspérités montueuses de la côte, on cheminait assez en avant sur la mer profondément gelée; on rencontra bien quelques naturels qui conseillèrent de regagner le bord, mais le ciel était sans nuages, et alors que pouvait-on redouter? On glissait de sans peine sur cette plaine unie, quand tout à coup les Esquimaux s'aperçurent que l'Océan commençait à s'agiter sous sa prison de glace. Un point noir parut à l'horizon; on se dirigea en toute hâte vers le rivage. Des craquements de plus en plus effrayants se firent entendre; la glace, quoique épaisse de douze pieds, se fendait de toutes parts, et les vagues, affranchies par les fissures, s'élevaient à une effrayante hauteur. Quelquefois les traîneaux semblaient gravir une pente ardue; l'instant d'après ils étaient précipités sur les chiens

avec une telle rapidité qu'ils les entraînaient. Cependant, lorsque ceux-ci parvenaient à reprendre leur place accoutumée, ils sautaient avec une grande célérité par-dessus les larges crevasses qui se trouvaient sur leur passage, et, grâce à leur agilité, nos voyageurs s'approchèrent rapidement du rivage.

Mais là, de nouveaux perils les attendaient. La glace, qui, sous les efforts de la tempête, s'était détachée du bord, suivait tous les mouvements de la mer en tourmente, en sorte que l'on ne pouvait aborder qu'en saisissant à la volée l'instant où la plaine de glace, qui s'abaissait avec les vagues, se trouvait de niveau avec le terrain. Dieu voulait sauver les voyageurs, et ce passage périlleux se fit sans accident pour les deux traîneaux. Mais à peine nos amis eurent-ils touché la terre, qu'un éclat épouvantable vint subitement leur révéler le danger qu'ils avaient couru. Comment peindre le spectacle qui s'offrit alors à leurs regards ? Cette immense étendue de glace qu'ils venaient à peine de quitter, s'était subitement brisée et avait disparu tout entière sous les vagues écumantes, mais pour reparaitre bientôt après sous la forme de blocs énormes qui, surgissant hors de l'Océan en furie, s'élançaient l'un contre l'autre et se brisaient avec le fracas de nos plus formidables canonniers. Sous le poids d'une sainte stupeur, les frères contemplèrent quelques instants encore cette scène imposante ; puis, après avoir élevé avec recon-







naissance leur âme à Dieu, qui les avait si miraculeusement préservés, ils songèrent à s'abriter pour la nuit.

En une demi-heure les Esquimaux eurent élevé une sorte de maison, assez semblable à ce qu'ils nomment leurs maisons d'hiver, construites uniquement avec de la neige et de la glace. Dès qu'elle fut achevée, nos voyageurs n'eurent rien de plus pressé que de s'y blottir du mieux qu'ils purent. Après avoir chanté un cantique, ils se livrèrent au sommeil. En proie à un violent mal de gorge, le frère Liebisch, qui se retournait en vain sur sa froide couche de neige sans pouvoir trouver le sommeil, sentit tomber sur ses lèvres quelques gouttes d'une eau à laquelle il reconnut avec surprise une saveur salée. Il allait en prévenir ses camarades, lorsqu'un bruit sourd et sinistre vint les réveiller en sursaut. Les Esquimaux comprirent aussitôt de quoi il s'agissait et de quel danger ils étaient menacés. Cette eau salée provenait des vagues de la mer qu'un furieux ouragan poussait jusqu'à eux. Ils se frayèrent en toute hâte une issue en taillant une ouverture dans la muraille de glace qui avait servi à les abriter; mais à peine s'étaient-ils enfoncés et avaient-ils gagné une partie élevée du rivage, qu'une lame d'eau, se déroulant avec impétuosité de la mer en furie, balaya leur maison de dessus le sol. Ne pouvant en bâtir une nouvelle, ils durent se tapir du mieux qu'ils purent dans la neige pour

le reste de la nuit, et le lendemain, la tempête continuant toujours à sévir, ils se construisirent une demeure plus solide et, cette fois-ci, à l'abri d'une seconde visite de l'Océan. La femme qui les accompagnait y travailla comme les autres. Elle s'acquitta de ce travail sans paraître aucunement gênée par son nourrisson qu'elle portait, selon la coutume du pays, sur ses épaules, couchée dans une espèce de capuchon qui était attaché à son vêtement de dessus. De cette manière, les bras de la mère restent libres, et elle ne quitte pas même son ouvrage pour allaiter son enfant. S'il crie et demande sa nourriture, elle donne fort adroitement un petit coup d'épaule qui amène le capuchon avec sa précieuse charge sur la poitrine de la mère; et lorsque l'enfant ainsi placé a satisfait sa faim, un second mouvement, aussi bien calculé que le premier, le reporte sur ses épaules. C'est là qu'il passe les trois et même les quatre premières années de sa vie; car, jusqu'à cet âge, il ne peut supporter d'autre nourriture que le lait de sa mère, vu que les aliments des Esquimaux sont trop grossiers pour lui. Cela est si vrai que, lorsqu'une femme meurt laissant un enfant à la mamelle, la pauvre petite créature la suit presque toujours au tombeau. Mais revenons à nos voyageurs.

La tempête qui avait sévi avec tant de violence cessa enfin, mais elle avait emporté bien loin jusqu'au moindre glaçon. Une température d'une





douceur extraordinaire faisait craindre que de longtemps la mer ne se gelât de nouveau, et l'on n'aurait eu alors, pour retourner à Nain, d'autre chemin qu'une horrible montagne entièrement inconnue, même des Esquimaux, qui refusaient absolument de s'y engager. A ces inquiétudes venait s'ajouter celle de manquer de vivres. Pour un voyage qui devait durer trois jours au plus, les missionnaires n'avaient pris que peu de chose avec eux, et les Esquimaux, toujours insoucians, n'avaient pas même pensé à prendre quelque chose. Ils avaient d'ailleurs compté sur la bienveillance accoutumée des Frères. Il fallut se condamner à la plus mince ration possible. Au quatrième jour, les Esquimaux se mirent à manger sans répugnance les peaux dont ils s'enveloppaient la nuit. En le faisant, ils disaient avec une triste gaieté : « Hier vous étiez notre lit, aujourd'hui vous voilà devenues notre diner. » Ces hommes ont une faculté de sommeil vraiment extraordinaire ; ils dormaient pour oublier leur affreuse position, mais les missionnaires priaient. Enfin, au sixième jour, celui qui, selon l'expression d'Elihu, « par son souffle donne la glace, » fit geler de nouveau la mer, et nos amis, pleins de reconnaissance, vinrent calmer à Nain des angoisses qui n'avaient guère été moins grandes que les leurs.

Car, en effet, au Labrador, comme chez nous, il y a toujours des personnes empressées à col-

porter les mauvaises nouvelles et à les exagérer au besoin. Les Esquimaux qui avaient rencontré nos amis au commencement de leur voyage, vinrent annoncer à leurs familles qu'ils avaient infailliblement péri. « Samuel et William, disaient-ils, ne sont plus. On ne saurait les retrouver que dans le corps des requins. » Nos lecteurs peuvent se représenter quelles actions de grâces s'élevèrent à Dieu du sein de ces pieuses familles, lorsqu'elles virent arriver sains et saufs ceux qu'on avait cru perdus.

La station d'Okak prit un essor réjouissant, et si là comme ailleurs, les missionnaires eurent à déplorer chez leurs néophytes bien des infidélités et des misères, ils eurent aussi la joie de pouvoir cueillir maint épi mûr pour l'éternité. Ainsi, par exemple, *Daniel* disait dans sa dernière maladie : « Toutes les choses dans lesquelles je mettais jadis ma confiance, sont pour moi comme si elles étaient au fond de la mer ; ma seule espérance est le Sauveur, c'est vers lui que se repèrent toutes mes pensées. » Témoin encore cette veuve *Esther*, qui s'écriait souvent en parlant du Seigneur : « N'est-il pas mon Père ? Où que j'aille, où que je m'arrête, il est avec moi et je puis tout lui dire ! » Et trois jours avant sa mort, elle disait : « Si je vis, je suis au Sauveur, et si je meurs, je vais à lui. Que je vive ou que je meure, je lui appartiens. S'il m'a rachetée au prix de son sang, ne me donnera-t-il pas à toujours une place auprès de lui ? »







Tels furent quelques-uns des fruits que les missionnaires purent cueillir à Okak, avant la fin du siècle passé.

### 3. — *Station de Hoffenthal (1782).*

Mais tandis que les stations de Nain et d'Okak se développaient plus ou moins lentement, aucune station ne s'élevait encore là où Erhardt et ses compagnons avaient fait leur première tentative et élevé la première demeure européenne. Ce fut dans ce lieu, situé à environ 150 milles au sud de Nain, comme Okak l'était à 150 milles au nord, que les infatigables missionnaires fondèrent, en 1782, une troisième station. Ils lui donnèrent, comme jadis, le nom de *Hoffenthal* (val d'espoir), nom qui avait pu sembler si mal choisi, mais qui, dans leur pensée, devait attester au monde entier, et surtout au monde boréal que celui qui s'attend à l'Éternel n'est, quoi qu'il arrive, jamais confus dans son attente. Un certain nombre d'Esquimaux ne tardèrent pas à se fixer auprès des missionnaires et à embrasser le christianisme. Mais c'est peut-être, de toutes les stations du Labrador, celle qui fut, à un plus haut degré, pour les messagers de l'Évangile, un objet de douleur. Les relations fréquentes de commerce qui reliaient ces Esquimaux les plus méridionaux du Labrador avec les

Indiens et les Anglais du Canada, paralysèrent pendant bien longtemps l'effet que devaient produire sur eux les paroles des missionnaires. Sauf de rares exceptions, aucun des Esquimaux qui avaient embrassé le christianisme ne pouvait être envisagé comme un chrétien vivant et affermi. Une contagion survenait-elle, ils recourent aussitôt, pour s'en garantir ou s'en délivrer, à des pratiques idolâtres auxquelles ils avaient pourtant fait vœu de renoncer à toujours. Le dimanche, la chapelle était souvent déserte, tandis qu'aux jours de fête on y accourait en foule. Le formalisme et la dissimulation régnaient sans partage au milieu d'eux. Le désir de se rendre au sud, pour y visiter les établissements des marchands anglais et trafiquer avec eux, devint général, et chaque fois qu'ils en revenaient, ils se montraient moins bien disposés qu'auparavant envers les missionnaires, et résistaient plus ouvertement à tous leurs avertissements et à toutes leurs remontrances. Dans une assemblée, tenue à Hoffenthal, en 1786, ils en vinrent jusqu'à défendre à tout le monde, sous les peines les plus sévères, de confesser une faute quelconque aux missionnaires. « Peu importe, disaient les meneurs, ce sont les Esquimaux se consolent, pourvu que les Frères n'en sachent rien! » En 1789, lorsque Spangenberg se sentit pressé d'adresser à ceux d'entre eux qui avaient reçu le baptême, une lettre pleine de charité et d'encouragement.





tion, pour les rendre attentifs à la légèreté de leur conduite et les conjurer de se rendre aux exhortations de leurs fidèles missionnaires. Cette lettre fit sans doute quelque impression sur le cœur de plusieurs d'entre eux, mais le plus grand nombre restèrent absolument insensibles et continuèrent à associer les formes extérieures du christianisme à tous les sentiments et à tous les vices du paganisme.

Néanmoins les choses allaient bientôt changer de face; mais avant que de raconter cette heureuse transformation, nous voulons, quoique cela nous oblige à anticiper sur les dates, vous parler de la dernière station qui fut fondée au Labrador.

#### 4. — *Station de Hébron (1830).*

Le développement que prit la station d'Okak fit naître dans le cœur des missionnaires le désir, et servit en même temps à leur démontrer l'opportunité de fonder une nouvelle station pour se rapprocher du gros de la population qui habite à l'extrémité septentrionale de la presqu'île du Labrador. Après en avoir reçu la permission de la Direction de l'Unité des Frères, ils cherchèrent longtemps un emplacement convenable, et ils crurent enfin l'avoir trouvé dans une baie située

à environ 100 milles au nord d'Okak, où les frères Stürmann et Kmoch élevèrent, en 1828, une maison de bois qui avait été fabriquée à Okak. C'est là que fut fondée, en 1830, la nouvelle station de *Hébron*. Plusieurs familles d'Okak vinrent s'y fixer, ainsi que maintes familles encore païennes venues du nord. Le terrain destiné à recevoir ces précieuses semailles avait été singulièrement préparé : quelques Esquimaux apostats, impatients du joug de l'Évangile, avaient, à diverses époques, quitté les stations de Nain, d'Okak et de Hoffenthal, pour aller reprendre, avec leurs superstitions, la vie nomade et aventureuse de leurs frères du Nord ; mais la plupart emportèrent avec eux les précieux livres qu'ils possédaient. Lorsque les sauvages virent ces livres, ils conçurent un vif désir d'apprendre à lire, et ceux qui les possédaient se firent un devoir de leur enseigner la lecture. Si les maîtres étaient incrédules, les livres dont ils se servaient étaient la Parole de Dieu, qui, trouvant accès dans le cœur de plusieurs de ces Esquimaux encore sauvages, fit naître le désir de se mettre en rapport avec les missionnaires et de venir se fixer à Hébron. Et, déjà le jour de Pâques de l'an 1832 les missionnaires eurent la joie de pouvoir baptiser les quatre premiers néophytes de cette station. A cette occasion, les Esquimaux de la station témoignèrent à leurs missionnaires la vive reconnaissance qu'ils éprouvaient de ce qu'ils étaient venus se fixer au







milieu d'eux, et ils promirent solennellement de vivre désormais pour le Sauveur et non plus pour eux-mêmes.

Le plus grand nombre de ces Esquimaux du nord venaient pour trafiquer avec ceux des stations missionnaires, mais les Frères ne les laissaient jamais repartir sans leur avoir parlé de leur Créateur et du salut qui est en Christ. Ils rencontrèrent parmi ces Esquimaux du nord, plus encore que parmi ceux du sud, des esprits forts et moqueurs qu'on aurait pu croire avoir été formés à la triste école de Voltaire.

— Cette terre, demandait l'un d'eux, doit-elle réellement être détruite?

— Sans doute, répondit le missionnaire en citant à l'appui quelques-uns des passages bibliques qui parlent de la fin du monde.

— Oh bien, répondit le sauvage en ricanant, tant que je la sens ferme et solide sous mes pieds, je puis retarder ma conversion.

— Bah! reprit un autre avec insouciance, ces choses ont toujours existé et elles existeront toujours ainsi.

« Un jour que les missionnaires leur annonçaient avec une grande force le mystère de la rédemption, un jeune homme s'avisa de leur répondre avec le plus grand sang-froid :

— N'auriez-vous point rêvé ces choses pendant la nuit?

Quelques-uns, plus sérieux, avouaient tout sim-

C'est ainsi que s'élevèrent successivement les quatre stations du Labrador. On comptait à la fin de l'année 1800, dans les trois premières, 228 Esquimaux, dont 110 avaient été reçus dans l'Eglise par le baptême. C'était le fruit de trente années de travail, de privations et de souffrances. Mais la vie de ces Esquimaux représentait en général bien peu de tous les efforts des missionnaires, et l'on aurait pu dire de ces trois stations ce que nous avons dit de l'une d'elles. Les pasteurs étaient sans joie, parce que la vie de Dieu n'animait pas leurs troupeaux. Le formalisme et la dissipation des Esquimaux faisaient leur désespoir. Quelques-uns paraissaient avoir reçu pendant une année une sérieuse et profonde impression, mais les autres la trouvaient ensuite effacée par les excès auxquels ils avaient eus durant l'été avec leurs compatriotes païens. Le seul recours des Frères dans ces cir-





constances décourageantes, c'était la prière. Plus ils étaient attristés de voir la mort spirituelle de leurs troupeaux, plus ils redoublaient d'ardeur et de persévérance dans leurs supplications : une telle persévérance et d'aussi ardentes prières ne pouvaient rester sans exaucement. Un beau réveil allait éclater.

---

L.  
de  
méd  
app  
feu  
rapi  
avec  
auss  
imp  
s'éc  
tout  
sans  
avai  
entie  
vire  
de t  
tate  
veau  
les  
dit,  
fin d  
nou

## IV

## LE RÉVEIL.

Les premières impressions vraiment sérieuses de ce réveil se rattachent à l'apparition d'un brillant météore. Dans la nuit du 11 au 12 novembre 1799 apparurent tout à coup une foule de globes de feu qui parcouraient les espaces célestes avec la rapidité de l'éclair, et dont plusieurs éclatèrent avec un grand fracas. La vue d'un phénomène aussi étrange fit sur les Esquimaux une profonde impression. Dans leur effroi, plusieurs d'entre eux s'écriaient : « Convertissons-nous donc à Jésus de tout notre cœur ? » Ces impressions diminuèrent sans doute lorsque disparut le phénomène qui les avait fait naître, mais elles ne s'effacèrent pas entièrement. Souvent, dès lors, les missionnaires virent de grosses larmes couler le long des joues de tel ou tel de leurs auditeurs, et ils purent constater qu'un esprit d'union et de prières tout nouveau faisait peu à peu disparaître la légèreté et les discordes qui régnaient parmi eux. « Tout nous dit, et nous sentons de plus en plus, écrivait, à la fin de l'an 1800, le missionnaire *Burkhardt*, que nous parviendrons à rassembler, sous les soins







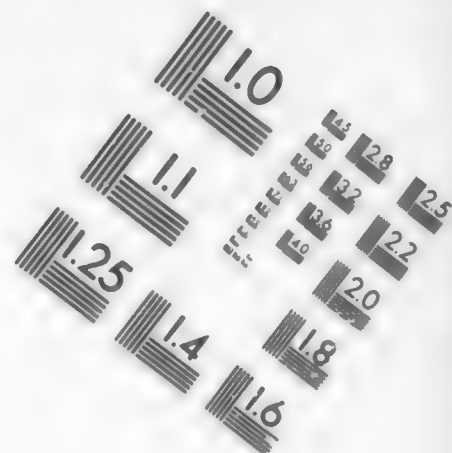
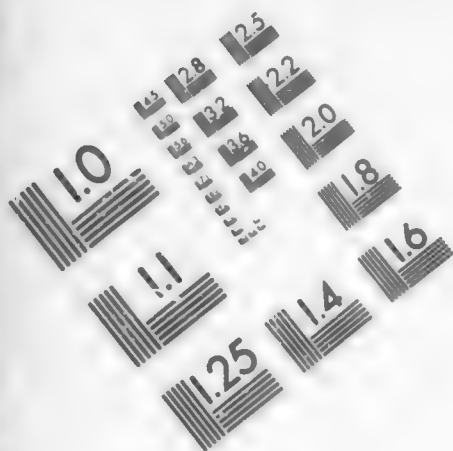
du Saint-Esprit, un petit troupeau d'Esquimaux vraiment convertis au Seigneur et vivants de sa vie. Il y a même parmi les païens des personnes qui sentent la nécessité de se convertir. C'est pour quoi nous avons lieu de nous réjouir en voyant ce qui se passe et nous nous disons : « Tout vient à temps pour qui sait attendre. » Mais tout cela n'était encore que les préparatifs du réveil qui allait éclater et que les Frères attendaient avec tant d'assurance.

Le jour de Noël de l'année 1803, un des missionnaires prêcha sur ces paroles : *Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu.* A l'ouïe de ces paroles, une femme, que les païens eux-mêmes méprisaient à cause de la profonde dissolution dans laquelle elle vivait, fut vivement impressionnée; et à mesure que le prédicateur entrait dans les développements de ce beau texte, elle se disait : « Serait-il bien vrai que le Seigneur Jésus soit venu pour des gens aussi mauvais que moi ? » Le discours fut suivi du chant et de la prière, puis l'assemblée se sépara. Tandis que tous les assistants quittaient leurs bancs et s'en retournaient dans leurs demeures, une personne absorbée dans ses réflexions, restait assise à sa place sans qu'on s'en aperçût. Elle demeura dans cette attitude jusqu'au moment où les soupirs, qui s'échappaient de son cœur oppressé, attirèrent l'attention d'une femme qui, à la fin de la journée, traversait la salle ayant une lanterne à

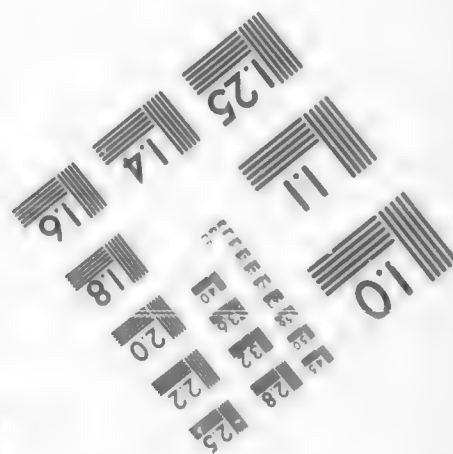
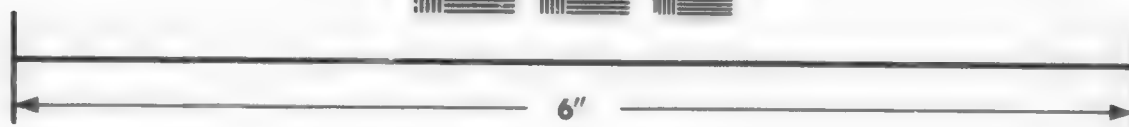
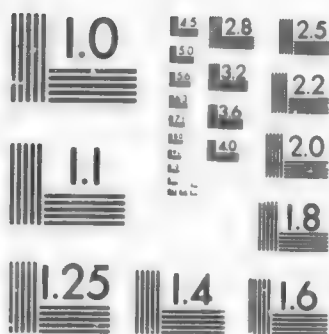
la main. « Que faites-vous donc là, lui dit-elle en l'apercevant ? Ne savez-vous pas que le service est terminé depuis longtemps ? — Ah ! je me suis oubliée, répondit cette femme, veuillez me pardonner. » A peine eut-elle prononcé ces mots qu'elle sortit en toute hâte et s'éloigna en courant, puis, se jetant à genoux derrière un rocher, elle s'écria avec larmes : « Seigneur Jésus, je viens d'entendre dire que tu es venu pour sauver aussi les méchants. Si c'est la vérité, fais-le-moi connaître ! Mais je suis la plus méchante des créatures. Oh ! que je sois aussi sauvée ! » A peine a-t-elle prononcé cette courte mais fervente prière qu'elle se relève ; elle ignore encore ce qui s'est passé en elle à la suite de cette prière, si ce n'est qu'en retournant dans sa demeure elle se sentit pénétrée d'une joie inexprimable. Tous ceux qui l'avaient connue auparavant furent frappés en voyant le changement qui s'était opéré en elle. On était édifié par la joie et la paix qui brillaient sur son visage, et surtout par les paroles qui sortaient de sa bouche : car elle se répandait en louanges et en actions de grâces pour tout le bien que Jésus avait fait à son âme.

Ce fut, ô voies impénétrables de Celui dont la sagesse paraît une folie aux yeux des hommes ! la première âme véritablement touchée à salut par le réveil qui éclatait, et qui, de Hoffenthal, devait s'étendre sur toutes les autres stations. Depuis ce moment, les membres du troupeau ve-





# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic  
Sciences  
Corporation

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

25

2









naient de toutes parts vers leurs missionnaires, pour leur confesser la sécheresse de leur cœur, leur coupable incrédulité et la dissimulation dont ils avaient usé jusqu'alors. « Quoique tant d'hypocrisie démasquée eût droit de nous affliger, écrivaient à cette époque les Frères moraves, notre joie surpassait notre affliction à la vue de ces cœurs brisés par la merveilleuse puissance de la grâce. Notre foi en fut ranimée, et nous comprîmes mieux qu'en aucun temps que rien n'est impossible à Dieu. »

Les Esquimaux, en revenant à Hoffenthal de leurs excursions d'été, étaient pour la plupart imbus de nouveau des plus grossières superstitions du paganisme, tandis que l'année où éclata le réveil ils en revinrent avec une foi plus affermie. Au lieu de regretter les désordres auxquels ils se livraient autrefois, ils avaient été profondément frappés du malheur de ceux qui ne connaissent pas Dieu, et ils ne cessaient de rendre grâces à celui qui les avait appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière. L'instruction qu'ils recevaient des Frères n'était plus pour eux, comme auparavant, une tâche pénible à remplir; poussés par une véritable soif de la justice, ils accouraient auprès d'eux pour venir se désaltérer aux eaux qui jaillissent en vie éternelle. Ces vérités qui faisaient leur joie, ils éprouvaient le besoin de les faire connaître à d'autres. Les patens de leur côté, témoins de la paix, de la joie, de la

charité infatigable et du dévouement à toute épreuve que Christ inspire aux siens, éprouvaient à leur tour un vif désir d'appartenir au même Sauveur qu'eux, afin d'être aussi rendus participants des mêmes grâces; et chaque fois que l'un d'eux demandait la permission de se fixer à la station pour suivre les instructions chrétiennes, il était reçu par ses compatriotes avec une joie et une prévenance qui touchaient son cœur et le disposaient à recevoir l'Évangile. En peu d'années, le nombre des chrétiens doubla. Les Frères n'avaient rien perdu à attendre, car dans ces jours si bénis, leur foi persévérante se trouvait largement récompensée. « Quelle différence, s'écria une jeune femme qui demandait le baptême, entre ce que j'éprouve aujourd'hui et ce qui se passait dans mon cœur il y a un an ! Alors tout ce que j'entendais dire de la vie de Jésus et du bonheur qu'on trouve en lui, me semblait souverainement ridicule. Mais, grâces lui soient rendues de ce qu'il m'a aussi ouvert le cœur, car aujourd'hui je ne crois pas seulement, mais je sens dans mon cœur que ce que vous nous enseignez est bien la vérité. » — « Depuis longtemps, dit un Esquimau baptisé, je suis convaincu que je n'ai jamais eu une vraie faim ni une vraie soif de la grâce du Seigneur. Depuis mon baptême, j'ai toujours hésité entre le monde et mon Sauveur, mais maintenant je me sens presse de lui appartenir tout entier. » — « Ce n'est que ces der-





niers jours, dit une pieuse néophyte, que j'ai compris que ce monde peut, à certains égards, être comparé à un champ de glace bien unie où l'on est sans cesse en danger de tomber ; c'est pourquoi je dois toujours être sur mes gardes, crainte de faire quelque faux pas, et cette crainte me pousse avec d'autant plus de ferveur à demander au Sauveur que je me conduise comme par la main, afin de m'empêcher de faire une chute.»

Les enfants participaient aussi à ce réveil d'une manière vraiment extraordinaire. Ainsi, à différentes reprises, l'on dut, à cause de la vive émotion qui se manifestait parmi les jeunes élèves au récit des souffrances et de la mort du Sauveur, interrompre les leçons.

A *Nain*, bien des pécheurs endurcis vinrent confesser leurs crimes avec larmes : « Nous nous haïssons nous-mêmes, disaient-ils avec une sainte indignation, à cause des péchés que nous avons commis ; mais nous criions à Jésus-Christ pour qu'il nous délivre du malin ! »

« Elle est affreuse, s'écriaient les gens d'*Okak*, la manière dont nous avons vécu jusqu'ici ; nous étions aveugles et entièrement enlacés dans les filets de Satan ! Mais nous ne le servirons plus désormais, car nous voulons nous donner tout entiers à Jésus ! » Et ces bonnes dispositions étaient loin d'être quelque chose de superficiel et de passager, car toute la vie de ces gens changea complètement de caractère. L'histoire des souffrances

et de la mort de Jésus remuait si profondément le cœur des habitants de ces contrées glaciales, que dans les assemblées religieuses, et surtout lors de la célébration de quelque fête, on les voyait tout hors d'eux-mêmes, tant ils étaient remplis de joie, d'amour et de reconnaissance envers leur Sauveur. En moins de dix années, le nombre des habitants des trois stations, c'est-à-dire de ceux qui se rattachaient plus ou moins au christianisme, fut doublé. Il était en 1810 de 437, dont la bonne moitié étaient des chrétiens sincères et vivants. Aussi les missionnaires pouvaient-ils écrire alors, dans le sentiment d'une vive reconnaissance : « Sous les huttes de neige de nos Esquimaux le nom de Jésus est exalté avec amour, et ses souffrances et sa mort sont le sujet de tous les chants, l'objet de toutes les méditations, et arrachent à nos gens maintes larmes de joie et de reconnaissance. Et ce miséricordieux Sauveur pardonne à ceux qui se repentent, et il s'approche de tous ceux qui l'invoquent. O Dieu ! qui sommes-nous pour que tu nous fasses la grâce de voir de nos yeux un semblable réveil parmi nos Esquimaux et d'en être nous-mêmes rafraîchis et renouvelés ! Qu'à ton service soit voué tout ce que nous sommes et tout ce que nous possédons, quand ce devrait être jusqu'à la dernière goutte de notre sang ! »

Certes, quand des missionnaires du Labrador parlent ainsi, ce n'est pas là une simple manière



de s'exprimer : il faut, pour pouvoir vivre et travailler au Labrador, avoir voué, en effet, au Seigneur et à son service jusqu'à la dernière goutte de son sang. Mais ici une question se présente. On comprend que des Esquimaux, c'est-à-dire des mangeurs de chair crue, et des hommes dont toute l'organisation est admirablement calquée en vue de supporter le froid, la faim et la fatigue, puissent vivre sur une terre pareille et sous un semblable climat ; mais des missionnaires, mais des Européens : sans doute que la charité de Christ peut presser ceux-ci de telle sorte qu'ils vouent avec joie tout ce qu'ils ont de force et de vie à ces plus déshérités des enfants de notre terre ; mais la question de savoir de quoi ils vivent, reste encore irrésolue. Il est donc naturel que l'on se demande : Comment peuvent-ils se nourrir sur une terre qui n'a jamais inspiré à ceux qui l'habitent la moindre pensée de chercher à lui arracher, par la culture, quelques maigres produits ? Qui leur fournit le pain, et les légumes, et tous ces mille petits articles auxquels les Européens sont habitués dès leur plus tendre enfance, et qui, chez nous, font le confort de l'existence la plus humble et la plus chétive, mais dont on ne peut totalement se passer ?... Ah ! admirons ici et la puissance de la charité fraternelle, et l'étendue des miséricordes et de la tendre sollicitude de notre Dieu ! A cette dernière question nous pouvons répondre par un seul mot : le vaisseau missionnaire.











à faire cet intéressant service. Jamais, durant ces quatre-vingt-cinq années de navigation, les navires en question n'ont souffert de graves avaries. L'amiral *Gambier*, qui a longtemps navigué sur les mers arctiques, et qui a été lui-même gouverneur de Terre-Neuve, a plus d'une fois exprimé son admiration sur la manière dont le vaisseau missionnaire du Labrador a été préservé : « C'est, disait-il il y a déjà trente ans, le fait le plus remarquable dans les annales maritimes qui soit parvenu à ma connaissance. » Dès lors, trente années se sont écoulées, et la vérité de cette assertion a continué de se confirmer. Les Frères moraves ont payé pour ces navires bien des livres sterling aux diverses compagnies d'assurance, mais ils n'ont jamais été dans le cas d'en réclamer quoi que ce soit. Ce n'est pas, toutefois, que leur vaisseau missionnaire ne se soit vu exposé à des dangers très réels. Pendant la guerre d'Amérique, en 1778, le vaisseau fut pris par des croisières françaises et amené à Dunkerque, mais on le traita avec humanité, et il put bientôt reprendre le large. L'attention avait été par là dirigée sur ce navire et sur la nature de son chargement, et un sauf-conduit lui fut octroyé pour ses voyages au Labrador, tant par Louis XVI que par le ministre américain à Paris, Benjamin Franklin. « Nous recommandons, disait le roi, de laisser libre passage à tel vaisseau, se rendant de Londres au Labrador, et dont l'objet nous est connu. » Le sauf-conduit de Franklin

portait : « Messieurs, la Société des Frères moraves a établi une mission sur les côtes du Labrador pour la conversion des sauvages, et cette mission a déjà exercé une heureuse influence sur les Esquimaux, pour les détourner de leurs mauvaises pratiques, et en particulier de leurs attaques contre les bateaux pêcheurs, et pour leur faire mener une vie honnête. Or, comme il est indispensable pour cette mission qu'un vaisseau s'y rende chaque année pour l'approvisionnement des missionnaires, nous vous prions, si vous venez à rencontrer ledit vaisseau, non-seulement de ne pas le traiter en ennemi, mais de lui prêter aide et assistance, et nous ne doutons pas que notre conduite ne soit approuvée du Congrès. Passy, 11 avril 1779. Benjamin Franklin. »

Sous Napoléon, il ne s'agit de sauf-conduit pour aucun navire anglais. On trouve dans les journaux moraves de ce temps-là un récit de la manière dont le vaisseau du Labrador échappa à une frégate française. En 1802, cette frégate, ayant aperçu le navire morave, le poursuivit et l'obligea d'amener. Mais un coup de vent les sépara tout à coup, et le prisonnier put, à la faveur de la nuit, gagner le large. Quelle mortification pour l'équipage de rencontrer trente-six heures après la même frégate ! Le vaisseau missionnaire fut obligé, une seconde fois, de baisser pavillon ; une seconde fois aussi la tempête s'éleva, la nuit survint, et le capitaine, ayant déployé toutes ses



voiles, se déroba et atteignit sain et sauf un port d'Irlande.

En 1817, la *Jémima* fut, durant quatre semaines, prise dans les glaces flottantes, mais elle sortit intacte de ce danger, le plus terrible et le plus redouté des marins.

En 1853, la troisième *Harmonie* aborda à Høfenthal, la plus méridionale des stations du Labrador ; mais lorsqu'elle voulut se rendre aux trois autres stations, il s'éleva une tempête si violente et si persistante que le capitaine dut, le cœur angoissé, reprendre le chemin de l'Europe, sans avoir pu déposer à Nan, à Okak et à Hébron le contingent de provisions qui était destiné à chacune de ces stations. Que devinrent les missionnaires de ces localités, réduits pour la première fois à attendre jusqu'à l'année suivante le retour de l'*Harmonie* ? Dieu lui-même, dans sa tendre sollicitude, avait pourvu d'avance à tous leurs besoins. Deux ans auparavant, l'un des Frères directeurs avait exprimé, dans une des séances du comité, qu'il y avait de l'imprudence à n'envoyer aux missionnaires des provisions que pour une année, puis-qu'il fallait s'attendre à ce que ce navire pût une fois ou l'autre faire naufrage. Cette proposition ayant été favorablement accueillie, l'*Harmonie* dut porter cette année-là, au Labrador, des provisions pour deux ans. Grâce à cette précaution, de 1853 à 1854, les provisions absolument indispensable ne firent pas défaut.



## LE VAISSEAU MISSIONNAIRE.

Depuis tantôt un siècle, un navire, envoyé au Labrador par la Société des Missions moraves de l'Angleterre, apporte chaque année aux missionnaires les aliments, les remèdes, les livres et les provisions de toute espèce dont ils ont besoin. C'est ce même navire qui, une seule fois par an, leur apporte aussi des nouvelles d'Europe et quelquefois... des amis et du renfort ! On comprend avec quelle impatience il est attendu, avec quelle joie il est salué, et avec quels regrets on le voit disparaître, après un court séjour dans ces parages inhospitaliers !

L'histoire de ce navire est des plus intéressantes. Les communications régulières entre Londres et le Labrador ont commencé, en 1771, par le brick *l'Amitié*, qui a duré seize ans. De 1787 à 1802, ce furent la *Bonne-Intention* et l'*Harmonie*; de 1802 à 1808, la *Résolution*; de 1808 à 1819, la *Jémima*; de 1819 à 1832, la seconde *Harmonie*; de 1832 à 1861, la troisième *Harmonie*; enfin, depuis l'an dernier, c'est le quatrième navire de ce nom qui est appelé

sauf un port

tre semaines,  
is elle sortit  
et le plus re-

rda à Hoffen-  
du Labrador ;  
r trois autres  
violente et si  
leur angoissé,  
ns avoir pu  
e contingent  
aucune de ces  
aires de ces  
s à attendre  
l'*Harmonie* ?  
tude, avait  
. Deux ans  
es avait ex-  
ité, qu'il y  
x mission-  
née, puis-  
re pût une  
proposition  
*Harmonie* dut  
provisions  
n, de 1853  
pensable

C'est le 24 avril de l'an dernier qu'a été lancé le navire missionnaire actuel, et c'est le 8 juin qu'il est parti pour son premier voyage. C'est le neuvième vaisseau missionnaire de l'Unité des Frères, et le quatrième qui porte le nom d'*Harmonie*. Son premier voyage s'est fait très heureusement. L'*Harmonie* aborde à Hoffenthal. Dès qu'elle y est arrivée, un kajak-poste part aussitôt pour porter les lettres aux trois stations qui sont plus au nord, afin que les missionnaires aient un peu plus de temps pour y répondre. Le navire n'arrive lui-même que plus tard, il séjourne le plus longtemps possible à chacune de ces stations, et c'est de la plus septentrionale, ou d'Hébron, qu'il cingle directement sur l'Angleterre.

Quand l'époque ordinaire de l'arrivée du navire approche, un Esquimau monte sur la colline la plus voisine de la station et s'y tient en vedette. Sitôt qu'il aperçoit le vaisseau désiré, il allume un tas de joncs mouillés. A la vue de cette fumée d'heureux augure, c'est un cri général de réjouissance. « Umiaksuit ! Umiaksuit ! c'est-à-dire le vaisseau arrive ! » s'écrient tous ceux qui l'aperçoivent. On s'agite, on s'empresse, on se félicite mutuellement. Les Esquimaux se jettent dans leurs kajaks et les missionnaires vont aussi à la rencontre de l'*Harmonie*, apportant pour cadeau de bienvenue à leurs frères d'Europe du pain frais dont on est très friand après un voyage de long cours. Les femmes des Esquimaux se rangent su-



le rivage et saluent les nouveaux venus en chantant des cantiques. On déballé toutes les caisses, on embarque celles du Labrador qui doivent prendre le chemin de l'Angleterre; et c'est au milieu de ce brouhaha que les missionnaires doivent lire leur correspondance et répondre à des lettres qui ne leur arrivent qu'une fois l'an.

L'arrivée de l'*Harmonie* est le seul événement considérable de l'année dans la vie si monotone du Labrador. On en jugera par les lignes suivantes, écrites par un missionnaire de ces contrées: « Dès que l'*Harmonie* est ancrée dans la baie, nous y faisons une visite avec nos enfants. Ce grand vaisseau, comme ce qu'il contient, offre un aliment inépuisable à la curiosité de ceux, grands et petits, qui n'ont point vu l'Europe. Tout les étonne, jusqu'aux chats et aux chiens qui n'ont guère de rapport avec les nôtres. Ils reconnaissent ces animaux d'après les images coloriées qu'ils ont vues dans nos écoles. Le pont est constamment couvert d'Esquimaux. Tout travail de pêche est suspendu pendant que l'*Harmonie* séjourne dans une station. Pour nous, ce n'est pas un temps d'oisiveté, mais d'agitation un peu fiévreuse, surtout à cause de notre grande correspondance. Nous parcourons nos lettres avec un empressement qui nous laisse à peine le temps de la réflexion. Ce n'est que plus tard, après que le navire est parti, que nous les lisons avec le calme nécessaire pour pouvoir en jouir véritablement. Depuis le commencement



d'août, chaque jour nous attendons ce cher vaisseau. On se lève le cœur joyeux et rempli d'espérance ; l'oreille est involontairement tendue durant le jour pour entendre le canon chargé d'annoncer la bonne nouvelle de son arrivée. Le 12 de ce mois, il faisait du brouillard ; réunis pour le repas du soir, aucun de nous ne s'occupait de l'arrivée du navire, quand tout à coup un bruit se fait entendre. Chacun se lève et prête l'oreille. Est-ce le canon ? L'un répond : « C'est le vent ! » Un autre : « C'est une porte qui s'est fermée avec force ! » Un troisième : « C'est le craquement de la glace ! » Mais un second coup vient bientôt décider cette question palpitante : « C'est le canon ! nous écrierions-nous tous ensemble ; c'est le kajak-poste ! ce sont les lettres d'Europe : Dieu soit béni ! L'agitation égale la joie universelle, et personne ne pense plus à son souper. »

Une dernière citation complètera ce tableau, ce sont les paroles par lesquelles un missionnaire décrit les sentiments qui s'emparent de tous les cœurs après le départ du cher vaisseau : « Le retour à la station après le départ de l'*Harmonie*, écrit-il, est tout ce que vous pouvez vous imaginer de plus mélancolique, surtout quand ce sont nos propres enfants que ce navire emmène. Tout paraît vide, morne, désert. Après l'extrême agitation des derniers jours, il semble qu'on n'ait plus rien à faire ; et pourtant grâce à Dieu ! il y a beaucoup à faire, et c'est un grand bienfait, car c'est







ce qui nous aide à reprendre courage. C'est aussi alors que nous faisons nos petites récoltes dans notre jardin. »

Tel est le palpitant intérêt qui se rattache à l'apparition de ce navire. Il est un point cependant que nous avons oublié, et que nous ne saurions passer sous silence. Chaque année l'*Harmonie* apporte au Labrador des cadeaux de toute espèce, destinés à être distribués aux fêtes de Noël, principalement aux enfants esquimaux : témoignage touchant de l'intérêt que portent à leurs missions les communautés moraves du continent. Ces pauvres Esquimaux ne sont pas blasés, et il n'est pas difficile de trouver quelque chose qui leur manque. On aime à retrouver jusqu'au sein des glaces polaires le touchant usage de célébrer par une fête de famille la naissance du Sauveur. Des l'âge le plus tendre, le nom de Jésus s'associe pour eux à leurs plus vives comme à leurs plus innocentes joies. On peut se figurer avec quelle émotion ils voient ouvrir la caisse mystérieuse qui contient pour eux tant de trésors : ce sont des vêtements bien propres et bien chauds, de petites histoires dans la langue des Esquimaux avec des gravures colorées, des couteaux, des aiguilles, des fruits secs en abondance, etc. Une année, des amis d'Allemagne, se souvenant de la joie que cause chez nous l'illumination des arènes de Noël, avaient eu l'idée d'envoyer au Labrador quelques centaines de petite chandelles. Les missionnaires

les donnèrent aux enfants, après les avoir plantées chacune, en guise de chandelier, dans une de ces petites raves blanches qu'ils réussissent à faire croître dans leurs maigres jardins. Mais la tentation était trop forte pour ces pauvres enfants. Après avoir considéré un moment cet éclat inaccoutumé, la gourmandise l'emporta, et en un instant ils eurent dévoré chandelles et chandeliers.





## V

## ÉTAT ACTUEL DE CETTE MISSION.

Dans cet extrême Nord, sous un climat aussi rigoureux et au sein de populations à demi nomades dont tous les efforts, et souvent les efforts les plus héroïques, n'ont d'autre but que celui de ne pas mourir de faim, il ne saurait être question d'un développement qui offre quelque intérêt, ni même d'une histoire digne de ce nom. Toute la vie de ce peuple est monotone comme les glaces et les rochers au sein desquels il habite. Aussi ne saurions-nous songer à poursuivre pas à pas l'histoire de la mission au Labrador. Nous ne pouvons en mentionner çà et là que les points les plus saillants, ceux qui accusent quelque progrès marqué dans le développement de ces quatre stations.

Les influences du réveil de 1804 se firent longtemps sentir avec bénédiction; mais peu à peu tout rentra dans le calme. la tiédeur prit la place du zèle, et les missionnaires eurent pendant de longues années, et même jusqu'à ces derniers temps, à se plaindre du peu de la vie de leurs petits troupeaux. Et pourtant la bénédiction de Dieu ne

leur fit pas défaut et la statistique accuse un progrès réel et constant. Nous avons dit qu'en 1800 l'on comptait dans les trois stations fondées jusqu'alors 228 Esquimaux, dont 110 avaient été reçus dans l'Eglise par le baptême. En 1821, c'est-à-dire un demi-siècle après la fondation de cette mission, on en comptait 584, dont 471 étaient baptisés. A cette époque, les missionnaires avaient déjà administré le baptême à 392 adultes et 388 enfants. A la fin de 1829, on comptait à Hoffsenthal 195 habitants; à Nain, 236, et à Okak, 388; en tout, 819. A la fin de l'année 1844, il y avait à Hoffsenthal 222 habitants, dont 63 communicants; on en comptait à Nain 320, parmi lesquels se trouvaient 88 communicants; à Okak, 393, dont 179 participaient à la sainte cène, et 155 étaient des enfants au-dessous de douze ans; enfin, à Hébron se trouvaient 233 habitants, parmi lesquels on comptait 63 communicants. En tout : 1,170 Esquimaux placés sous les soins des missionnaires, et dans le nombre 393 communicants. Dès lors jusqu'en 1861 les chiffres sont restés sensiblement les mêmes. Ils auraient même légèrement fléchi plutôt que de marquer un progrès croissant, car, en 1861, les 28 missionnaires (16 frères aidés de 12 sœurs) qui travaillaient dans les quatre stations du Labrador ne comptaient plus sous leurs soins que 1163 Esquimaux, dont 358 participaient à la sainte cène. Différentes causes peuvent expliquer cette légère décroissance : la rigueur des derniers hi-







vers, les famines horribles auxquelles ces Esquimaux ont été exposés et les épidémies qui ont régné parmi leurs chiens, et qui les ont décimés à tel point que de plusieurs centaines il n'en restait, en 1859, à Nain que six, et cinq à Hébron, en sorte que les pauvres gens ont dû s'atteler eux-mêmes devant leurs traîneaux. Ajoutez à cela l'avasion des coutumes européennes, et en particulier l'usage du café et du thé, qui ne conviennent nullement aux hommes des régions polaires, parce qu'ils les rendent plus délicats et moins propres à supporter les froids rigoureux; enfin, l'influence des marchands qui, arrivant du sud en nombre toujours plus considérable, entraînent, par leurs paroles et leurs exemples, les Esquimaux dans toutes sortes de vices, et les engagent en particulier à faire usage de l'eau-de-vie, appelée avec raison par ces indigènes : *eau-de-folie*. Les missionnaires se plaignent amèrement de l'influence exercée par ces prétendus chrétiens.

Au progrès extérieur, consistant dans le nombre croissant des indigènes qui viennent se placer sous l'influence des missionnaires, est venu s'ajouter un autre progrès non moins réel et non moins réjouissant, celui de la traduction des livres saints dans la langue de ces peuplades. Les missionnaires se sont mis de bonne heure à ce travail, et la *Société biblique britannique et étrangère* a voulu se charger de tous les frais d'impression. De 1810 à 1827, elle a pu donner l'un après l'autre,

à chacun de ces troupeaux, tous les livres du Nouveau Testament traduits dans leur langue; et ceux-ci lui ont exprimé leur reconnaissance à leur manière et selon leurs moyens. Un grand tonneau d'huile de phoque est venu à plusieurs reprises témoigner aux Directeurs de cette admirable Société qu'en envoyant au Labrador la Bible traduite en Esquimaux, ils n'avaient point obligé des ingrats. Les enfants même apportaient à chaque occasion leur petite offrande, demandant avec instance qu'elle ne fût pas méprisée. Une pauvre femme, qui ne possédait rien au monde, vint un jour toute joyeuse vers les missionnaires. Elle avait trouvé une vingtaine d'œufs d'un canard, et voulait les envoyer à la Société biblique en retour de ce bon livre qui lui avait appris que Dieu l'aimait. Dès lors cette belle œuvre a continué; en 1830, les Esquimaux reçurent la traduction du livre des Psaumes; en 1841, celle de la Genèse. La Société biblique leur a encore donné une traduction du livre des Proverbes et de tous les livres prophétiques de l'Ancien Testament. En 1825, l'Unité des Frères leur envoya une seconde édition, revue et augmentée, de leur recueil de Cantiques chrétiens à l'usage des assemblées religieuses et du culte domestique. Enfin, l'église de Herrnhut fit cadeau, en 1838, au troupeau de Nain, d'un petit orgue qui fait les délices de ces Esquimaux, et, si nous sommes bien informés, les autres stations n'ont pas été moins favorisées dès lors.





Mais le progrès intérieur, celui de la vie spirituelle dans les âmes, a-t-il marché de pair avec les progrès extérieurs ? Que nos lecteurs en jugent eux-mêmes. Les traits suivants serviront à former leur jugement à cet égard.

Au printemps de 1851, quelques pères de famille allèrent à la chasse du phoque. Tout à coup ils s'aperçurent qu'un large glaçon qui les portait s'était peu à peu détaché du rivage et voguait sur les eaux poussées par le vent vers la haute mer. Que faire dans cette situation critique ? Ils tombèrent ensemble à genoux et demandèrent au Seigneur de venir à leur secours. Mais le glaçon s'éloignait rapidement du rivage, et bientôt tout espoir de revoir jamais leur famille sembla s'évanouir. Ils se mirent alors à prier avec plus d'instance pour le salut de leur âme. La nuit vint ; elle était sombre. Les membres tout roidis par le froid, ils étaient là, priant toujours et avec toujours plus de ferveur, lorsqu'ils sentirent tout à coup un choc violent. Le vent avait légèrement tourné, et l'une des extrémités du glaçon était venue heurter contre un promontoire avancé de la baie. Ils s'élançèrent d'un seul bond sur le rivage, et le lendemain matin, si loin que la vue s'étendit, ils n'aperçurent pas trace du glaçon. Le vent l'avait entraîné au loin. Lorsqu'on demanda à l'un de ces hommes ce qu'il avait fait sur ce glaçon, en face d'une mort certaine, il répondit qu'il avait suivi l'exemple de Jésus en Gethsémani, et

qu'il avait prié par trois fois en demandant à Dieu la même chose. Il ajouta qu'à la troisième fois, il avait senti que sa prière était exaucée.

L'Esquimau est de nature impitoyable. On pourrait presque dire que c'est là un des traits dominants de son caractère. Mais dès qu'il s'est sincèrement converti, son cœur s'amollit, ses entrailles s'émouvent à la vue des souffrances de ses semblables, et la *compassion* devient un des traits saillants de sa vie spirituelle. Nous pourrions en citer bien des traits. Nous nous bornons au suivant, où la compassion s'allie admirablement à la reconnaissance : « Je me trouvais dans ce lieu depuis quelques semaines, écrivait un missionnaire, j'avais avec moi deux Esquimaux, et je devais y rester encore quelque temps peut-être. Ma santé se ressentait de la privation absolue de viande fraîche. Mes compagnons me proposèrent une chasse au renne. J'acceptai volontiers et je vêtis légèrement pour me rendre la marche plus facile.

Nous partîmes ensemble par une belle matinée, nous dirigeant vers l'intérieur du pays. Les heures s'écoulaient rapidement sans que nous vissions trace de renne. Cependant nous allions bon train, et je compris bientôt qu'il n'y aurait aucun moyen de revenir à notre gîte pour la nuit. Je ne pus me défendre d'un peu d'inquiétude en jetant un coup d'œil sur mes légers vêtements. Mes compagnons s'en aperçurent. « Quant à toi, s'écrièrent-ils, tu ne dormiras pas en plein air.







Nous allons te bâtir une maison. » Aussitôt dit, aussitôt fait. Ils choisirent un lieu sec et abrité au pied d'un rocher, élevèrent pierre sur pierre, et bientôt la maison fut prête. La mousse dut boucher les interstices, et nos trois fusils tenir lieu de poutres en supportant le toit de branchages qu'ils étendirent par dessus, et qu'ils garnirent également de mousse. « Voilà ta maison ! » me dirent-ils dès qu'elle fut prête, et en disant cela, l'un d'eux se dépouilla de sa fourrure et m'obligea à m'en vêtir. « Tiens, elle est chaude ! » me dit-il en me la tendant. Je résistai longtemps, mais il me contraignit à la prendre. « Allons, reprit-il, je suis habitué à dormir en plein air, et je ne crains point le froid. » Je m'installai donc dans la hutte, le cœur ému de ces touchantes attentions. — Bientôt j'entendis mes compagnons ronfler. J'étais, pour mon compte, bien heureux d'être abrité du vent qui commençait à souffler. J'avais pourtant bien froid. Plus tard, j'entendis mes compagnons se lever, sauter sur leurs pieds et se battre les flancs comme on fait pour se réchauffer. Je me sentis tellement ému de compassion et presque de remords vis-à-vis de celui qui m'avait cédé son surtout, que je l'appelai pour le dire. Là-dessus, il se glissa en rampant dans la hutte, et me demanda d'un ton de gronderie amicale pourquoi je ne dormais pas. Lorsqu'il entendit mes dents claquer, il ôta encore son second vêtement et l'étendit sur moi. « Ou ne

sent point de vent ici, me dit-il, je n'en ai pas besoin ! » Puis il se coucha sur mes pieds pour les réchauffer; et pour m'empêcher de faire des compliments, il se mit de suite à ronfler, pour me faire croire qu'il dormait profondément. Ce pauvre ami réussit en effet à me rendre un peu de chaleur. J'ai voulu raconter ce trait pour prouver que les Esquimaux, qui sont de nature si impitoyables, savent aussi, une fois convertis, compatir aux souffrances d'autrui. »

Quant à leur piété et à leur intelligence de l'Evangile, nos lecteurs en jugeront par les extraits suivants, tirés de quelques-unes de leurs lettres :

« Je veux te raconter, mon ami, écrivait un Esquimaux en 1856, ce qui nous est arrivé ce printemps. Nous sommes allés en famille avec les traîneaux vers les étangs où l'on trouve les truites; mais il faisait si froid que je craignais bien de ne rien trouver pour mes enfants et pour mes chiens. Mais voilà que les choses se sont passées comme quand un fils est avec son père. Lorsque je voyais que la nourriture allait manquer, je priais de tout mon cœur mon Père céleste de m'en donner, et il m'a toujours exaucé. Cela a duré ainsi pendant tout le printemps. J'ai souvent redit aux miens : « Vous voyez bien que ce qui nous importe le plus, c'est d'avoir le Seigneur pour ami ! » Nous avons été longtemps tout seuls près d'un étang, et il me semblait alors que nous étions encore plus près du Seigneur Jésus. Je t'écris,





avec des larmes de joie et de reconnaissance, que Jésus est venu à notre aide toutes les fois que nous avons eu besoin de quelque chose. Je suis souvent appelé auprès de ceux qui se disputent, et Jésus me donne presque toujours de réussir à les réconcilier ensemble. Ainsi, je vois toujours plus clairement que dans toutes mes paroles et dans toutes mes actions je dois être comme un petit enfant vis-à-vis de son père.»

«C'est avec un cœur qui jouit de la présence du Seigneur, écrivait un autre Esquimau converti, que je veux écrire cette lettre à nos chers frères et sœurs qui demeurent au delà de la grande mer. Chers frères et sœurs, je veux vous faire ici un petit récit de ce qui me concerne particulièrement. Je ne suis pas encore fort avancé en âge. J'ai vécu dans ma jeunesse au milieu de l'Église; j'ai été instruit dans la parole de Dieu; j'ai appris assez de choses; mais mon cœur ne les comprenait pas et je ne connaissais pas véritablement Jésus. Maintenant, je le connais, je comprends sa parole, et je sens dans mon cœur son grand amour. Je sais que c'est aussi pour moi qu'il est venu du ciel annoncer la parole du salut. C'est pour moi qu'il a été dans la tristesse, pour moi qu'il a prié, pour moi qu'il a versé son sang. C'est pour moi qu'il a porté sa croix, qu'il a souffert et qu'il est mort. C'est pour moi qu'il a été couché dans le tombeau, qu'il est ressuscité des morts et qu'il est monté au ciel. Cet amour est grand;

il est très étonnant. Je reconnais que c'est à cause de mes péchés qu'il a fait tout cela ; aussi est-ce, pressé par la reconnaissance, que je prends la résolution de ne vivre désormais que pour lui et selon sa volonté.»

Un dernier trait suffira, nous l'espérons, pour faire ressortir aux yeux de nos lecteurs l'immense distance qui sépare les Esquimaux chrétiens des Esquimaux idolâtres, et pour leur montrer l'état réel des peuplades groupées autour des messagers de l'Évangile, ainsi que le fruit réel de cette belle mission. Jadis les Esquimaux traitaient les malheureux que la tempête avait jetés sur leurs côtes avec une barbarie et une cruauté inouïes. Voici comment ils les accueillent aujourd'hui. C'était le 9 novembre 1859 : « Des cris de surprise nous attirèrent à la fenêtre de notre chambre, écrivait d'Okak un missionnaire. Nous vîmes un bateau étranger qui entrait dans notre baie, entouré d'une foule de kajaks. On nous remit en toute hâte ces mots tracés au crayon : « Dans cette chaloupe se trouvent cinq matelots qui, depuis plus de deux mois, errent sur les mers après avoir abandonné leur vaisseau naufragé. » Aussitôt nos Frères coururent et allèrent inviter ces malheureux à se réfugier dans notre maison. Deux d'entre eux, soutenus de chaque côté par nos gens, purent s'acheminer tant bien que mal du côté de notre demeure ; mais il fallut porter les trois autres, tant ils étaient faibles. L'aspect de ces pauvres gens, qui étaient







horriblement pâles et décharnés, fendait le cœur. On s'occupa bien vite de leurs pieds gelés ; ils étaient tout bleus et presque noirs. Notre maison n'est pas grande et nous eûmes quelque peine à leur préparer un logement convenable ; mais enfin, tout s'arrangea.

Peu à peu ils nous donnèrent les détails de leur aventure : « Ils faisaient partie de l'équipage de la *Kitty*, vaisseau anglais frété par la compagnie de la baie d'Hudson. Ce navire avait fait naufrage au nord de cette baie le 3 septembre. Il avait deux chaloupes, une grande et une petite, entre lesquelles l'équipage se partagea ; onze d'entre eux purent se placer dans l'une et cinq dans l'autre. Dans la première se trouvait la plus grande partie des provisions. Une nuit d'orage vint ajouter encore à leur malheur, en séparant les deux nacelles ; dès lors on n'a eu aucune nouvelle sur le sort de la grande. Les cinq matelots qui montraient la plus petite des chaloupes tirèrent conseil et décidèrent de renoncer à atteindre le lieu de leur destination et de chercher à gagner les côtes du Labrador. Ils n'avaient qu'une carte bien imparfaite, puisqu'elle ne signalait aucun de nos quatre établissements. Ils souffrirent cruellement de la faim et du froid durant soixante-deux jours. Au moindre vent leur barque se remplissait d'eau et leurs provisions, aussi bien que leurs couvertures, en étaient tout imprégnées. De temps en temps ils trouvaient quelques amas de bois flotté ; et alors, quel bon-

heur pour eux de pouvoir faire du feu pour se chauffer, se sécher et se préparer quelque breuvage chaud. Le thé, le café et le vin se trouvaient sur l'autre chaloupe, de sorte qu'ils en étaient absolument privés et devaient se contenter de rôtir au feu quelques biscuits de mer et de jeter dessus de l'eau bouillante. Leurs plus cruelles souffrances se faisaient sentir lorsque leurs vêtements et leurs couvertures se roidissaient par la gelée.

» Lorsque leurs provisions de biscuit et de porc salé furent complètement épuisées, ils tombèrent dans un profond découragement. Quatre d'entre eux refusèrent de se donner aucune peine et paraissaient décidés à se laisser mourir. Le cinquième, qui était marié, pensait à sa femme et à ses enfants, et désirait vivre encore; c'était lui qui priait au nom des autres. Depuis longtemps ces hommes n'avaient plus pensé à Dieu; le malheur les fit crier à lui.

» Le 1<sup>er</sup> novembre, la chaloupe se trouva prise entre deux écueils. Comme ils n'avaient rien mangé depuis cinq jours, ils n'eurent pas la force de remettre leur bateau à flot. Ils ne purent que crier à Dieu, et Dieu entendit leur supplication. Une vague énorme vint soulever leur chaloupe, ils déployèrent leur voile et un vent favorable vint les pousser rapidement vers le sud.

» Le 7 novembre, comme ils doublaient une pointe, ils aperçurent des Esquimaux. Malgré leur situation désespérée, leur première impression, a





L'aspect de ces hommes, fut plutôt un sentiment d'effroi, tant ils redoutaient la férocity de ces peuplades et leur lichéty envers les malheureux. Cependant ils reconnurent que ces hommes étaient vêtus, non de peaux, mais d'étoffes, et cette vue les rassura quelque peu. Ils se décidèrent à mettre pied à terre. Les Esquimaux les avaient vus et les attendaient sur le rivage.

« Oh! que l'accueil qu'ils reçurent fut différent de celui auquel ils s'étaient attendus! Ces braves gens offrirent tout ce qu'ils avaient sous la main, poisson sec et graisse de phoque, et les femmes allumèrent aussitôt un grand feu pour sécher leurs vêtements. Ne pouvant pas se faire comprendre de ces étrangers, ils cherchèrent du moins à leur montrer leurs sentiments bienveillants. Dans ce but ils ne purent pouvoir mieux faire que d'entonner un saint cantique. Les paroles qu'ils chantaient étaient inintelligibles aux Anglais, mais la mélodie leur rappela les jours de leur enfance et les émut jusqu'aux larmes. Sous le poids d'une vive émotion et se sentant comme entraînés par la piété de ces Esquimaux, les navigateurs se jetèrent à genoux, malgré leur extrême faiblesse, pour se repandre en actions de grâces devant Dieu.

« C'est le lendemain qu'on nous les amena. Des soins empressés et une bonne nourriture leur firent promptement du bien; mais il se passa bien du temps avant que leurs pieds et leurs mains re-

couvraissent leur sensibilité naturelle. L'un d'entre eux ayant imprudemment approché son pied du feu, nous donna de sérieuses inquiétudes au sujet de ses plaies, et nous craignîmes un moment que la gangrène ne se déclarât. Pour prévenir ce mal affreux, il fallut lui couper trois doigts du pied. C'est la femme d'un de nos Esquimaux qui fit l'opération, et elle s'en acquitta avec beaucoup d'habileté.

» A Noël, tous ces chers naufragés, jusqu'au matelot qui avait dû subir l'amputation, purent prendre part à la fête. Au retour de la chapelle ils trouvèrent leur chambre tout illuminée avec quelques cadeaux à leur adresse déposés sur la table. Ces pauvres gens en furent si touchés, que de grosses larmes coulaient le long de leurs joues.

» Nous leur avons fourni de l'occupation pendant tout l'hiver. Ils ont raccommodé nos filets et ils en ont fait de neufs; ils ont aussi cousu tous leurs vêtements. Les Esquimaux, de leur côté, nous ont apporté de bons suppléments du produit de leur chasse, en sorte que nous avons pu nourrir nos cinq hôtes sans être trop inquiets sur la quantité de nos provisions. Et pourtant ces braves Anglais avaient un appétit vraiment formidable.»

Voilà ce que l'Évangile a fait des féroces Esquimaux du Labrador.







Nous sommes arrivés au bout de notre tâche. Nous avons vu l'œuvre des Frères moraves au sein des glaces polaires, et nous en avons pu constater les fruits. Grâce à leur admirable dévouement, grâce surtout aux miséricordieuses compassions de Dieu, il n'est pas de pays si reculé au monde, ni de peuple si perdu aux extrémités de notre globe, auquel l'Évangile de grâce n'ait pu parvenir. Sur la nation qui, dans le sens physique comme dans le sens moral, habitait *au pays de l'ombre de la mort*, le Soleil de justice s'est enfin levé, et, aux douces clartés de ses rayons, les âmes se sont senties renaître à une vie toute nouvelle de paix, de joie, de charité et d'espérance. Quel triomphe de la grâce que ces Esquimaux naguère encore si rudes, si dégradés, si féroces... et aujourd'hui si éclairés, si doux, si compatissants! Quel spectacle pour les anges que ces quatre stations où, au sein même des glaces polaires, battent des cœurs brûlants d'amour et de reconnaissance pour leur Sauveur! Honneur, trois fois honneur à ce petit peuple des Moraves, qui compte à peine 21,000 âmes et travaille à la grande œuvre des missions depuis 130 ans, et a plus de 300 missionnaires à son service! Mais surtout gloire, mille fois gloire à Dieu au plus haut des cieux, car il a fait des choses magnifiques! Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu

*une grande lumière, et jusqu'au sein des neiges du Labrador a retenti ce chant de louange : Voici, notre Dieu s'est approché de nous ! Nous l'avons attendu ; aussi nous a-t-il sauvés. C'est ici l'Éternel, nous l'avons attendu ; nous nous égayons et nous réjouissons de son salut ! (Esaïe, ix, 2 ; xii, 5 ; xxv, 9.)*

---







## TABLE DES MATIÈRES

### HISTOIRE DE L'ÉVANGÉLISATION DES LAPONS.

|                                                                                                                 | Pages |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| CHAPITRE I <sup>er</sup> . — Description de la Laponie et mœurs de ses habitants.....                           | 1     |
| CHAPITRE II. — Introduction du christianisme parmi les Lapons.....                                              | 16    |
| CHAPITRE III. — Préparation des instruments pour l'établissement d'une mission parmi les Lapons norvégiens..... | 29    |
| CHAPITRE IV. — Fondation d'une mission laponne, en 1716, au nord de la Norvège.....                             | 37    |
| CHAPITRE V. — Affermissement et extension de la mission laponne.....                                            | 60    |
| CHAPITRE VI. — Derniers travaux de Thomas de Westen, et activité de Stockfleth en faveur des Lapons.....        | 60    |
| CHAPITRE VII. — Travaux de la Société des missions de Stockholm en faveur des Lapons suédois.....               | 95    |

### L'ÉVANGILE AU LABRADOR.

|                                                      |     |
|------------------------------------------------------|-----|
| I. — Le Labrador.....                                | 117 |
| II. — Les Esquimaux du Labrador.....                 | 128 |
| III. — Fondation des quatre stations du Labrador.... | 160 |
| 1. Station de Nain (1771).....                       | 161 |
| 2. Station d'Okak (1773).....                        | 167 |
| 3. Station de Hoffenthal (1782).....                 | 174 |
| 4. Station de Helton (1830).....                     | 176 |
| IV. — Le réveil.....                                 | 181 |
| V. — Le vaisseau missionnaire.....                   | 189 |
| VI. — État actuel de cette mission.....              | 198 |

